JUNIUS.

DEUXIÈME PARTIE. [1]

VII.

« Soyez assuré, écrivait Junius à son imprimeur le 5 octobre 1769, que ni vous, ni personne ne pourrez jamais me connaître, à moins que je ne me fasse connaître moi-même. Artifices, recherches, récompenses, tout sera également sans effet. » Il semble que ces paroles, destinées surtout à décourager la curiosité de Woodfall, fussent une prédiction. Le vrai nom de Junius est resté enveloppé d'un mystère qui semblait impénétrable. Dès le temps où il écrivait, ce mystère étonnait ou irritait les esprits. « Où donc, disait Burke en plein parlement, chercherons-nous l'origine du relâchement actuel des lois et du gouvernement? Comment Junius en est-il venu à passer à travers tous les fils d'araignée de la loi et à courir le pays, libre, inviolable, impuni? Les mirmidons de la cour ont été long-temps et sont encore occupés à le poursuivre vainement. Ils n'iront point perdre leur temps après moi, ou vous, ou vous. Non, ils dédaignent de tels insectes, tant que le puissant sanglier de la forêt qui a déchiré toutes leurs toiles est devant eux. Mais qu'obtiendront tous leurs efforts? Il n'en a pas plus tôt blessé un qu'il en étend un autre mort à ses pieds. Pour moi, lorsque j'ai vu son attaque au roi, j'ai senti se glacer mon sang. Je pensais qu'il s'était emporté trop avant et qu'il touchait au terme de ses triomphes, non qu'il n'eût dit bien des vérités; oui, monsieur, il y a dans cette

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

composition bien des vérités hardies dont un prince sage pourrait profiter; mais tant de haine et de fiel me troublaient; le *North Briton* est aussi loin de l'égaler en cela qu'en force, en esprit, en jugement. Mais tandis que j'attendais de cet audacieux essor sa ruine et sa chute dernière, regardez-le s'élever plus haut encore et venir s'abattre et fondre sur les deux chambres du parlement. Oui, il a fait de vous sa proie, et vous saignez encore des blessures de ses serres. Vous vous êtes courbés, vous vous courbez encore sous sa fureur. Il n'a pas craint même les terreurs de votre front, monsieur l'orateur; il s'est attaqué même à vous; oui, il l'a fait, et je crois que vous n'avez pas lieu de triompher de cette rencontre. En un mot, après avoir emporté notre aigle royal dans ses griffes et l'avoir frappé contre les rochers, il vous a laissé tout abattu. Roi, lords et communes ne sont que le jouet de sa colère. S'il était membre de cette chambre, que ne pourrait-on pas attendre de son savoir, de sa fermeté, de son intégrité? Il se ferait aisément reconnaître à son mépris du danger, à sa pénétration, à sa vigueur. Rien n'échapperait ni à sa vigilance, ni à son activité. Les mauvais ministres ne pourraient rien dérober à sa sagacité, et promesses ni menaces ne le pourraient décider à rien dérober au public. »

Lord North répondait : « Lorsque des hommes factieux et mécontens ont amené les choses à l'état où nous sommes, comment serions-nous surpris de la difficulté de livrer des libellistes à la justice? Comment nous pourrions-nous étonner que le grand sanglier du bois, ce puissant Junius, ait rompu les toiles et mis en défaut les chasseurs? Quoiqu'il puisse n'y avoir à présent aucune épieu qui doive l'atteindre, il pourra cependant une fois ou l'autre être pris. En tout cas, il se sera épuisé en efforts infructueux; ces défenses qu'il a aiguisées pour blesser et ébrécher la constitution seront usées. La vérité finira par prévaloir. Le public verra, sentira que Junius a avancé des faits faux, ou faussement raisonné sur de vrais principes, et que, s'il a échappé, il l'a dû à l'esprit du temps, non à la justice de sa cause. Le *North Briton*, le plus criminel libelle de son temps, aurait joui de la même sécurité, s'il avait été aussi puissamment soutenu; mais la presse n'avait pas alors couvert le pays de sa lèpre funeste, ni empoisonné les esprits du peuple. Les écrivains politiques avaient encore quelque honte; ils avaient quelque respect pour la couronne, quelque respect pour le titre de majesté. Il n'y avait pas alors de membres du parlement assez hardis pour faire des harangues en faveur des libelles. On pouvait difficilement amener les légistes à plaider leur cause. Maintenant la scène est entièrement changée. Hors des portes, en dedans des portes, prévaut un désordre abusif. Les libelles trouvent des avocats dans les deux chambres aussi bien que dans Westminster-Hall. Bien plus, on lance des libelles contre les juges eux-mêmes. On veut assouplir le

privilége de cette chambre à des desseins factieux. On cherche à captiver, à confisquer le souffle de l'inconstante multitude, parce qu'apparemment on prend sa voix, qui maintenant est celle des libelles, pour la voix de Dieu. »

Ces paroles font assez connaître ce que les lettres de Junius étaient, au temps de leur publication, pour l'opposition et le gouvernement. Ces lettres rivalisaient, dans l'attention publique, avec les discours de Chatham; mais rien n'est plus fugitif que la renommée de l'écrivain politique. Dès qu'il cesse d'émouvoir les passions du jour, il est oublié. Tant que Junius avait écrit, l'enthousiasme et l'indignation, la curiosité et le ressentiment lançaient sur sa trace un public inquiet. Du temps que les courriers de la poste criaient, en traversant les villes, qu'ils apportaient un Junius avec leurs dépêches, son nom secret était le mot ardemment cherché d'une énigme irritante. Quand il se tut, de nouveaux débats, de nouvelles passions vinrent distraire la foule mobile; plus de quarante ans s'écoulèrent sans que l'on pensât bien sérieusement à lui; il n'occupa plus que les curieux des singularités de la littérature. Parfois quelques auteurs de mémoires essayèrent en passant une conjecture, risquèrent une anecdote, hasardèrent un nom. L'opinion publique demeurait incertaine ou indifférente. L'épigraphe de la première édition des lettres, *stat nominis umbra,* restait le dernier mot de tous, et l'on attendait assez patiemment que quelque révélation fortuite ou volontaire vînt divulguer un secret qui n'agitait plus personne. D'ailleurs, les grands événemens de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci avaient imprimé un mouvement nouveau aux idées et aux passions politiques, et même dans le cercle limité de l'arène du parlement d'Angleterre, les luttes d'un autre Pitt et d'un autre Fox avaient affaibli le souvenir des débats jadis célèbres auxquels se rattachent les noms de lord Holland et de lord Chatham.

Ce n'est que vers la fin des guerres de la révolution et de l'empire, en 1813, que George Woodfall, fils de l'imprimeur du *Public Advertiser,* fit paraître la première édition complète des œuvres de Junius, celle qui a servi de base à toutes les éditions subséquentes, à toutes les recherches ultérieures, à tous les commentaires qui nous ont guidé à notre tour. Cette édition contenait, outre la préface et les lettres publiées en 1772 sous les yeux de l'auteur, de précieuses additions et notamment les billets confidentiels de Junius à son imprimeur, sa correspondance privée avec M. Wilkes et deux lettres politiques en partie inédites adressées par lui à ce grand agitateur, enfin le recueil de diverses lettres souscrites de signatures pseudonymes, que Woodfall avait insérées dans son journal, et qu'il croyait pouvoir, sur de bonnes raisons, attribuer à la même main. Ce recueil renferme en effet tout ce

qu'on peut avec quelque certitude regarder comme écrit par lui, hormis les deux lettres adressées à lord Chatham, qui ont paru en 1828 avec la correspondance de cet homme d'état, lettres intéressantes surtout parce qu'elles indiquent, contrairement à certaines conjectures, que lord Chatham ne connaissait pas Junius.

L'édition de 1813 fut très bien accueillie. On conçoit que, par son contenu seul, elle devait exciter la curiosité et stimuler l'esprit d'investigation, en lui fournissant de nouveaux matériaux, en lui ouvrant une voie nouvelle. La question fut donc comme remise à l'ordre du jour; elle était traitée par avance ou du moins posée avec développement dans un essai préliminaire, mis en tête du premier volume, par un auteur qui ne se nommait pas. Cet essai, ouvrage du docteur John Mason Good, doit être lu avant tout; on y trouve bien discutés les droits des divers auteurs supposés de l'ouvrage, de ceux du moins qui avaient été soupçonnés jusque-là. C'est un résumé de tout ce que savaient ou de tout ce que voulaient qu'on sût les deux Woodfall, de tout ce qui paraissait résulter avec certitude des pièces et documens laissés par le père ou communiqués par le fils. Là est encore aujourd'hui le corps des preuves à étudier, le fond de l'instruction du procès, et les additions postérieures ne dispensent pas de faire remonter toute recherche à cette déposition des premiers témoins, à cet exposé des faits donné par le premier investigateur. Rappelons ceux qui nous paraissent établis.

Samson Woodfall, imprimeur à Londres, dans la Cité, près de Saint-Paul, Angel-court, Skinner-street, était un homme estimé dans sa profession. Il avait reçu une éducation libérale, ses opinions étaient celles d'un whig décidé, et, dans ses opinions, il était sûr et fidèle comme en toutes choses. Depuis le mois d'avril 1767 jusqu'en janvier 1769, il reçut de façon mystérieuse, et au milieu de beaucoup d'autres envois, des compositions empreintes d'un même esprit politique, et qui lui parurent provenir de la même plume. Cette plume, il la reconnut dans celle qui traçait et signait encore d'un C. les billets qu'à partir du 21 avril 1769 il reçut de l'auteur des lettres de Junius. L'écriture lui en paraissait un peu contrefaite. Les articles que ces billets annonçaient ou accompagnaient n'étaient pas toujours transcrits de la même main. L'auteur convenait qu'il les faisait copier. Or, ces copies n'existent plus, on le croit du moins; ou elles ont été détruites, ou elles étaient rendues, après avoir servi pour l'impression. Cette correspondance passait par des voies diverses. Quand ils étaient seuls, les billets venaient par la poste; quelquefois un commissionnaire les avait reçus dans la rue d'un gentleman inconnu; souvent le correspondant indiquait un lieu public éloigné, un café, une allée, une de ces cours, un de ces *lane* si communs dans la Cité, où les messagers

de l'imprimeur venaient apporter une réponse, remettre ou chercher ce que les typographes appellent de la copie. Une partie de la correspondance passait aussi par le journal même où Woodfall, à l'aide d'un signe convenu, de quelques mots intelligibles pour un seul initié, insérait les avertissemens nécessaires. L'auteur des billets y montre sans cesse un vif désir de rester ignoré. Il prescrit avec soin, il diversifie avec art les moyens d'assurer et de cacher tout ce commerce, et il avoue que le secret importe à son repos, à sa vie. Malgré la confiance et l'estime qu'il témoigne à son imprimeur, il craint d'être découvert ou même soupçonné par lui. Il fait tout pour détourner ses conjectures, pour amortir sa curiosité. Une fois, vaincu par son inquiétude, il lui écrit (15 juillet 1769) : « Je vous prie de me dire avec candeur si vous savez ou soupçonnez qui je suis. » Malheureusement nous n'avons pas les réponses de Woodfall; mais son mystérieux correspondant le tient toujours en éveil : il lui recommande la discrétion, la fermeté, la vigilance; il l'encourage par des éloges, et, pour le soutenir mieux encore, il ne lui cache pas que son âge et son expérience lui donnent le droit de le diriger, que son rang, sa fortune, son avenir lui donnent les moyens de le protéger; il le couvrira dans ses périls, et il réparera ses pertes; en un mot, il se fera *connaître par ses œuvres.*

Rien n'annonce que Woodfall ait jamais reçu une confidence plus étendue. En avait-il deviné davantage? On a pu le supposer, jamais l'affirmer. Il n'a rien révélé de plus, même à ses enfans, si l'on en croit leur témoignage. On cite de lui quelques mots qui indiquent une idée, une hypothèse. Comment croire qu'il n'en eût conçu aucune? Mais quelle était-elle? On l'ignore, ou du moins on dispute là-dessus. Il croyait bien savoir qui Junius n'était pas, il se donnait comme n'ayant pas cherché à savoir qui il était. Il paraissait ne s'être jamais servi des moyens que lui offrait cette correspondance même pour en découvrir l'auteur. Jamais, dans ces transmissions de papiers de la main à la main, dans ces allées et venues continuelles, on ne parvint ou l'on ne chercha à reconnaître ou à suivre personne. Une fois seulement un M. Jackson, depuis imprimeur à Ipswich, et qui apprenait sa profession chez Woodfall, vit un grand monsieur (*a tall gentleman*) en habit léger, avec une bourse et une épée, jeter dans le bureau, par la porte ouverte sur Ivy-Lane, une lettre de Junius. Jackson la ramassa et suivit l'inconnu jusqu'auprès de Saint-Paul, où il le vit monter en fiacre et s'échapper. Il paraît même que le gouvernement, qui n'était pas astreint à la même discrétion que l'imprimeur, ne fut pas plus curieux, ou que ses recherches ne furent pas plus heureuses. La petite poste, que ne craignaient pas d'employer Woodfall et Junius, ne trahit rien de ce qu'on lui confiait, et il a été raconté depuis que lord North disait que l'on avait suivi le transport des let-

tres jusqu'à une personne cachée obscurément dans Staples-Inn, mais dont on n'avait jamais pu suivre les traces plus loin.

Voilà en gros les faits matériels sur lesquels le docteur Good appuie tout son travail. Joignant aux preuves externes l'étude des preuves internes, il passe en revue les divers personnages fort inégalement célèbres, pour lesquels avait été, jusqu'en 1813, réclamée la paternité des lettres de Junius. Il prouve assez bien qu'aucun n'a des droits, et surtout moins qu'aucun autre, les prétendans les plus connus, comme lord Chatham, Burke, Wilkes, auxquels il oppose des argumens, selon nous, péremptoires. Nous en disons autant de certains prétendans plus ignorés en France, et dont la cause a été soutenue avec chaleur, comme Gérard Hamilton, Macauley Boyd, le général Lee, Joseph Dunning, qui fut depuis lord Ashburton. Supprimons cette oiseuse discussion, et recueillons seulement, d'après Good et la plupart des auteurs qui l'ont suivi, les traits principaux auxquels devrait être reconnu le véritable Junius. Ce sont les données générales du problème à résoudre.

D'après tous les faits connus, d'après les écrits authentiques, il semble que Junius devait être un Anglais, non un Irlandais, moins encore un Écossais, un homme d'un esprit cultivé, ayant une instruction et des goûts classiques, exercé dans l'art d'écrire, sans être un écrivain de profession, parlant la langue anglaise dans sa franchise originaire, sans l'énerver par les formes à la mode, quoiqu'il trahisse par quelques mots une éducation irlandaise, et par quelques gallicismes la connaissance et l'usage du français. Il avait sérieusement étudié l'histoire et la constitution de son pays, le droit même, dont il parlait le langage avec facilité, mais sans la rigoureuse exactitude d'un jurisconsulte; il n'était ni homme de loi, ni homme d'église; il n'était pas ou il n'était plus soldat, mais il semblait savoir la guerre, comme aussi les règlemens et les affaires de l'armée, dont le personnel lui était familier. Mais ses relations vont plus loin. Il doit avoir suivi le parlement, surtout de 1767 à 1772, ne paraissant guère avoir quitté Londres pendant toute cette période, parfois même il s'exprime comme s'il était membre des communes. Il vit dans le monde politique, qui pour lui n'a pas de secret. Ses regards pénètrent dans les palais; l'intérieur de la famille royale n'est pas fermé pour lui; il sait comment le roi a été élevé et quel est son caractère. Ce qui se passe au sein du gouvernement ou même à la cour arrive promptement jusqu'à lui. Il parle des affaires publiques avec le ton de l'expérience; il les suit avec une attention assidue, se tient au courant de tout, étudie les questions pour les traiter, et, dans cette activité laborieuse qui semble absorber tout son temps, il écrit sur tout, et, malgré la rapidité de la composition, travaille tout ce qu'il écrit. Aucun homme ne semble lui im-

poser comme un supérieur, et son dédain croît avec la grandeur de ce qu'il méprise. Il fait sentir à ceux qu'il aime qu'il peut les protéger. On dirait qu'il n'a besoin de personne. Sa fortune le met au-dessus de toute vue intéressée. Il traite les questions d'argent avec l'indifférence facile d'un homme accoutumé à les négliger. Whig déclaré, il est plus vif dans ses sentimens que dans ses opinions, plus intolérant pour les personnes que pour les choses. Il a admiré le grand ministère de lord Chatham, mais cependant il règle plutôt sa politique sur celle de George Grenville. Ses haines sont violentes et profondes; son humeur irritable, fière, emportée. Il n'est froid et réfléchi que dans la recherche des moyens de satisfaire son inimitié. Il juge les hommes d'après les principes absolus d'une morale austère, d'une inflexible probité. Il ne ménage rien, excepté le secret du rôle redoutable qu'il s'est donné, et sa hardiesse n'a d'autre limite que le soin de cacher ses coups.

Maintenant, ces données acceptées, qui est Junius? Le docteur Good nous a plutôt dit qui Junius n'était pas. Il y a bien un seul des prétendans, comme nous le verrons plus tard, dont il réfute les partisans avec une brièveté négligente qui semble déceler une faible conviction; mais en tout, comme les Woodfall dont il passe pour avoir été l'interprète, il évite de certaines déclarations auxquelles on devrait s'attendre. Ces éditeurs n'ont jamais l'air de tout dire; d'autres écrivains, au contraire, en disent plus qu'ils n'en savent, et s'amusent à des hypothèses. Charles Butler, auteur estimé, connu surtout par l'ouvrage qu'il a intitulé *Réminiscences;* le docteur Parr, philologue et critique distingué; un éditeur de Junius, caché sous le pseudonyme d'*Atticus Secundus;* John Taylor, dans deux ouvrages spéciaux de 1816 et de 1817; George Coventry, dans des recherches imprimées en 1822; Henri Barker, dans ses lettres publiées en 1828, se sont exercés sur un sujet qui avait occupé Burke, Wilkes, Johnson. On ferait une bibliothèque des Junius *démasqué, identifié, dévoilé,* et des dissertations et même des livres écrits sur ce que Wilkes appelait *le plus important secret de son temps.*

Nous avons lu plusieurs de ces compositions, qui toutes excitent la curiosité, dont aucune ne la satisfait. Comme elles se réfutent les unes les autres, il suffit d'en connaître quelques-unes pour les connaître à peu près toutes. Nous partons, nous, de l'édition de 1813 et de l'essai du docteur Good; ensuite nous plaçons un article de lord Brougham, où sont supérieurement analysés les deux ouvrages de Taylor; puis, en tenant compte d'un autre article inséré par Foster dans la *Revue éclectique,* nous terminons par la comparaison de l'ouvrage intitulé *Histoire de Junius et de ses écrits,* par John Jaques, avec l'édition de Junius donnée en 1850 par M. Wade, et enrichie de préfaces, de notes et d'*une histoire de la découverte de l'auteur.*

Appuyé sur cette autorité, nous continuons d'écarter de la lice tous les concurrens déjà nommés. Nous ne mentionnons que pour le déclarer non recevable Charles Lloyd, personnage peu connu, dont l'auteur de cinq lettres sur Junius, M. Barker, a soutenu habilement la cause, bien discutée et bien jugée, selon nous, dans l'ouvrage de M. Jaques. Nous ne nous arrêtons pas davantage à l'opinion de M. Grey, qui se prononce pour Horace Walpole (1). Walpole écrivait bien. Son esprit est piquant, mordant, dédaigneux; mais l'élégant amateur des arts et des lettres, l'homme du monde oisif et moqueur, whig fidèle, mais dégoûté, qui ne se refusait aucun des divertissemens de l'esprit, n'avait de Junius ni toutes les opinions, ni les haines, ni les violentes passions. Sa vie, ses goûts, ses affections, son scepticisme, rien ne s'accorde avec l'œuvre de colère qu'on lui veut attribuer.

Disons encore un mot de deux solutions mystérieuses données à la mystérieuse question.

Dans le cimetière de Hungerford, Berks, on lit sur une table de pierre : « Ici sont déposés les restes de William Greatrakes, esq., natif d'Irlande, qui, en venant de Bristol, mourut en cette ville, dans la cinquante-deuxième année de son âge, le 2 août 1791. *Stat nominis umbra.* » Ces derniers mots ont paru indirectement désigner celui dont ils étaient la devise. On a raconté que ce Greatrakes, allant de Bristol à Londres, était tombé malade dans l'auberge de *l'Ours*, à Hungerford, et qu'avant d'y mourir il avait révélé son secret aux témoins de ses derniers momens. Il paraît mieux prouvé que cet homme, né dans le comté de Cork en 1725, avait été élevé pour le barreau; qu'après une pratique de quelques années, étant devenu officier, il quitta les armes pour revenir plaider devant la juridiction militaire; que ses succès dans cette profession le firent connaître de lord Shelburne, dans la maison duquel il était familièrement reçu pendant le temps où parut la correspondance de Junius. Cette protection lui fit obtenir plus tard une demi-solde d'officier, et il se retira dans une petite propriété près de Youghall, où il passa les dernières années de sa vie à écrire. Avant de mourir, il fit venir dans son auberge un capitaine Stopford, du 63e régiment d'infanterie, le nomma son exécuteur testamentaire, et lui confia beaucoup de papiers. C'est dans ces papiers qu'on aurait vu ou cru voir à son écriture qu'il était ou Junius lui-même ou un secrétaire de Junius; mais cette anecdote se rattache à l'opinion jadis soutenue, que les fameuses lettres avaient été écrites dans la maison de lord Shelburne ou sous son inspiration, si ce n'est par lui-même. Bien des invraisemblances morales et politiques s'élèvent contre cette supposition, que n'appuie aucune preuve directe. Lord Shelburne lui-

(1) *Letters of H. Walpole*, édit. de 1840, t. VI.

même l'a démentie. Sir Richard Phillips, éditeur du *Monthly Magazine*, a raconté dans ce recueil que le noble lord, en la démentant devant lui, avait ajouté qu'il connaissait Junius, et qu'il le ferait connaître avant sa mort (1804); mais il est mort sans avoir parlé, et son respectable fils, le marquis de Lansdowne, aujourd'hui président du conseil, a déclaré, dans une lettre du 25 mars 1850, à M. Wade, qui l'a publiée, qu'il n'avait, quant à lui, jamais reçu la confidence d'un secret dont il doutait que son père eût jamais été instruit.

On a également prétendu que le dernier lord Grenville était un des dépositaires du secret, et on lit dans un *magazine* de 1827 que dans la bibliothèque de Stowe, résidence du duc de Buckingham, qui était Grenville, ce seigneur avait, en compagnie de lord Nugent, trouvé une liasse de papiers contenant un écrit original de la main de Junius et des billets signés de son nom ou de ses initiales adressés à George Grenville; mais le duc et lord Nugent ne sont plus, et ils n'ont point confirmé ce récit. Le *Morning Chronicle* du 7 mars 1836 a bien annoncé l'existence, dans la même bibliothèque, d'une cassette scellée de trois cachets, renfermant, parmi les papiers des Grenville, les manuscrits de Junius; mais, ou les trois sceaux n'ont point été brisés, ou c'est dans cette cassette qu'on a trouvé trois nouvelles lettres de Junius adressées apparemment à George Grenville, et analogues à celles qui ont été publiées dans la correspondance de lord Chatham; elles ne jettent d'ailleurs aucun jour sur la question, et je tiens du savant M. Panizzi que les descendans des Grenville ignorent encore aujourd'hui le vrai nom de Junius.

Le terrain ainsi déblayé, nous nous trouvons en présence de deux personnages dont nous n'avons pas encore parlé, et qui nous occuperont seuls désormais.

VIII.

Reportons-nous au moment où Junius abandonna la scène politique, 21 janvier 1772. Neuf lettres parurent encore du 28 janvier au 12 mai, qu'il signa de quelque autre nom, et dont l'authenticité est prouvée par quatre billets à Woodfall publiés sous les numéros 52, 56, 61 et 62. Dans ces billets, l'écrivain recommande l'insertion des lettres qu'ils accompagnent; il témoigne dans les termes les plus vifs son indignation contre lord Barrington, auquel il croit *le cœur le plus noir de tout le royaume;* dans un article signé *Némésis*, le dernier, selon Woodfall, qu'il ait fait imprimer dans son journal, il trace une biographie outrageante du secrétaire de la guerre, et en même temps il recommande avec insistance à son correspondant le plus rigoureux secret, *l'insignifiante créature qu'il dénonce n'étant pas digne de la généreuse rage de Ju-*

nius. Sept lettres sont en effet dirigées contre lord Barrington, et les cinq premières, signées *Vétéran*, sont employées à raconter avec beaucoup de détail et de malice comment il aurait nommé pour secrétaire suppléant (*deputy secretary*) un M. Chamier, Français d'origine, agent de bourse, marron ou coulissier, comme on dirait chez nous, et que l'auteur veut même faire passer pour Juif. Suivant lui, ce Chamier, qu'il appelle Tony Shammy, n'a d'autre qualité que d'être beau-frère de Bradshaw, l'impur confident, le *Mercure blafard* du duc de Grafton, et, pour le nommer, on aurait congédié un excellent fonctionnaire, M. d'Oyly. Cet arrangement tout intérieur, ou, si l'on veut, ce tripotage, est expliqué minutieusement, rendu tour à tour odieux ou ridicule dans quatre lettres, et la cinquième commence ainsi : « Je vous prie d'informer le public que le digne lord Barrington, non content d'avoir chassé M. d'Oyly du bureau de la guerre, a fini par trouver moyen d'en expulser M. Francis..... Je pense que le public a droit de les sommer tous deux de déclarer leurs raisons pour avoir quitté cette administration. Des hommes dont le caractère est sans tache, comme le leur, ne résignent pas des emplois lucratifs sans de suffisantes raisons. La conduite de l'un et de l'autre a toujours été approuvée, et je sais qu'ils sont aussi bien placés dans l'estime de l'armée que quiconque occupa jamais le même poste. Pour quelle cause le public et l'armée devraient-ils être privés de leurs services? » A la suite du *Vétéran*, *Scotus* et *Némésis* redoublent l'attaque, et la dernière lettre est une sanglante biographie de lord Barrington.

En examinant cette fin de l'ouvrage, un critique attentif, M. Taylor, s'est demandé d'où provenait l'importance qu'un écrivain de l'ordre de Junius, monté au faîte de sa renommée, accoutumé à traiter des grands intérêts de l'état, avait pu attacher à un abus obscur, à l'acte d'un ministre secondaire, qui n'avait pas de place dans le cabinet. Comment pouvait-il se montrer si particulièrement informé d'une si petite affaire, la discuter avec une complaisance qu'une rancune personnelle semblerait seule motiver, prendre enfin si vivement parti pour deux fonctionnaires subalternes, au point de les louer, lui si avare de louange? Ce n'est pas la première fois que ses lettres témoignent d'une connaissance précise, technique, de tout ce qui concerne l'administration militaire; il semble n'ignorer rien de ce qui s'y passe, et, comme il dit quelque part qu'il n'est pas soldat, on le croirait un commis des bureaux de la guerre. Mais c'étaient deux commis, *first clerk*, que ces deux disgraciés dont il prend la défense? Leur cause serait-elle la sienne, et serait-il l'un d'eux? M. Francis, qu'il nomme en passant, était inconnu alors; mais il a montré plus tard un vrai talent dans les affaires, dans la presse, au parlement. Junius serait-il M. Francis? Une fois saisi de cette idée, M. Taylor l'approfondit, et

deux ouvrages successifs furent consacrés à faire une vérité d'une conjecture. Le second ouvrage, qui contient une bonne discussion, produisit un certain effet, et cet effet fut encore augmenté quand lord Brougham, alors M. Brougham, l'analysant dans la *Revue d'Édimbourg*, n° 57, 1817, vint fortifier cette opinion de son autorité. Comme critique, il se connaît en style; comme juriste, il se connaît en preuves, et son article témoignait de sa double compétence.

Mais sir Philip Francis est peu connu en France. Quel était-il? Il était né à Dublin en 1740 d'un père homme d'église, qui avait traduit Horace et Démosthène. Après de premières études en Irlande, il vint à dix ans à Londres, où il fut élevé à l'école de Saint-Paul, dont le chef le regardait comme son meilleur écolier, et il eut pour condisciple Samson Woodfall. A seize ans, par la protection de Fox, à qui son père demeura constamment attaché, il fut placé dans les bureaux des affaires étrangères. Pitt, qui succéda à Fox, continua au jeune commis la bienveillance de son prédécesseur, et l'employa même comme secrétaire pour la langue latine (*latin secretary*). Après avoir suivi au dehors, avec un titre analogue, un général et un ambassadeur, il obtint en 1763, de la bonté de Welbore Ellis, plus tard lord Mendip, un emploi dans les bureaux de la guerre, et il y resta jusqu'en 1772. On a vu qu'après un mécontentement mal expliqué (car il semble que c'est à d'Oyly, non à lui, que lord Barrington fit injustice), il fut obligé de quitter sa place. Peu après il visita la France et l'Italie. De retour à la fin de 1772 ou au commencement de 1773, il fut, au mois de juin suivant, à la recommandation de ce même lord Barrington, nommé par lord North à l'une des trois places de membres du conseil supérieur qui venaient d'être créées pour le gouvernement du Bengale. C'était un emploi élevé et lucratif dont il s'acquitta avec distinction; mais son esprit absolu, la sévérité de ses principes, l'obstination et la violence de son caractère l'engagèrent dans une lutte constante contre le célèbre gouverneur de l'Inde, Warren Hastings. Ils vécurent en ennemis et finirent par se battre en duel. Francis fut grièvement blessé. Revenu dans sa patrie, il entra au parlement en 1784 et y poursuivit l'accusation de Hastings avec une habileté remarquable et tout l'acharnement de la vengeance. Lié intimement avec Burke, il resta whig et whig ardent, lorsque Burke cessa de l'être, et fit avec Fox, Sheridan, Tierney, toutes les campagnes de l'opposition. Il se signala par des publications politiques écrites avec talent, par quelques discours rares, fort étudiés, mais d'une vivacité brillante. Son jugement était sévère et s'exprimait volontiers par le sarcasme. Il avait plus de réputation dans le monde parlementaire que dans le public. Quoique du parti populaire, il ne fut jamais populaire. Après vingt années environ passées à la chambre des communes, il en sortit pour n'y plus rentrer.

Cependant on le voit encore en 1817 quitter sa retraite et paraître dans une réunion des électeurs de Middlesex pour proposer une pétition contre la suspension de l'*habeas corpus*. Il mourut le 22 décembre 1818. Il avait été fait baronnet en 1806.

Tant que Junius écrivit, Francis ne fut pas même soupçonné. Quarante ans s'écoulèrent sans que l'on pensât à lui; mais dès qu'en 1816, M. Taylor l'eût dénoncé au monde comme le Junius véritable, cette opinion obtint beaucoup de faveur, et voici comment on peut l'établir.

Sir Philip Francis annonça dès son enfance des talens distingués. Ses études classiques étaient excellentes. Tout jeune encore, il fut comme initié dans le monde politique, puisqu'il remplit dès-lors un emploi de confiance auprès de Fox et de Pitt. Toute sa vie, il leur resta fidèlement attaché. Sa reconnaissance pour le premier, dont son père était l'ami et le chapelain, explique les sentimens bienveillans que Junius exprime une fois envers sa personne et le silence qu'il garde sur sa politique. L'admiration de Francis pour lord Chatham n'a pas besoin d'explication, car il pensait comme lui. On comprend par ses débuts mêmes comment, simple commis de la guerre, il pouvait considérer les affaires publiques du point de vue des hommes d'état, parler leur langue, pénétrer leurs intentions, connaître leur caractère, leurs relations, leurs mœurs, puiser enfin ses informations aux sources les plus élevées. On sait d'ailleurs que le jeune Francis avait d'intimes liaisons avec John Calcraft, qui, après avoir, comme lui, servi lord Holland, devint le correspondant exact et l'agent dévoué de lord Chatham, un de ces hommes politiques subalternes à qui manquent les talens qui rendent célèbre, mais non l'intelligence et l'activité qui rendent utile. Calcraft, dont on a beaucoup de curieuses lettres, était parfaitement versé dans les secrets du monde politique. Il pouvait tenir Francis au courant et l'employer au service de son patron. Qu'il fût dans la confidence et les intérêts de Francis, en voici une preuve : il écrivit le 12 janvier 1772 à Almon, éditeur d'un journal de l'opposition : « Faites un paragraphe pour dire que M. Francis est secrétaire suppléant de la guerre, » et six jours après, la nouvelle se trouvant fausse, il lui récrit qu'il le savait bien, mais qu'il désirait cette nomination très bien méritée, et qu'il espérait la faire arriver en l'annonçant. Le 20 mars, Francis perdit sa place; le *Vétéran* en parla trois jours après, et, dès le jour même, Calcraft avait ajouté à son testament un codicile où il léguait à Francis une somme de 1,000 livres, et à sa femme une annuité viagère de 250. Si Calcraft prenait si fort à cœur les intérêts de son jeune ami, on doit peu s'étonner que le commis de lord Barrington, informé, jour par jour, des incidens de son administration, les suivît avec sollicitude, se passionnât pour ceux

qui le concernaient, traitât des affaires de ménage avec la solennité d'un publiciste, et grossît des griefs de bureau à la proportion de crimes d'état. S'il cessa d'écrire sur la grande politique peu de temps avant de quitter sa place, si, même disgracié et irrité, il ne reprit pas la plume, c'est que vers ce temps l'administration de lord North parut s'affermir, et que l'espérance de voir arriver au pouvoir la coalition de Chatham, de Camden, de Rockingham et de Richmond commençait à s'affaiblir. Lorsqu'en 1773, Francis revint en Angleterre, il était sans place, sans fortune; son père et son ami Calcraft étaient morts. Il dut songer à se créer une position. Peut-être employa-t-il pour l'obtenir le secret dont il était maître et la menace du talent dont il était armé. Il est possible que lord Chatham, que lord Holland fussent instruits. Peut-être avait-on parlé, peut-être le gouvernement avait-il tout découvert; les lettres sur l'intérieur de ses bureaux avaient pu mettre lord Barrington sur la trace. Francis une fois reconnu n'était plus libre; un traité secret pouvait seul le sauver. « Nous connaissons Junius, aurait dit le roi à une certaine époque, et il n'écrira plus. » Peut-être aussi la révélation spontanée de son nom et la promesse de son silence lui valurent-elles le poste important qui lui fut donné dans l'Inde. Comment autrement expliquer que lord Barrington s'entremît pour doter si généreusement un commis qu'il avait renvoyé naguère? La nature de cette transaction motiverait également la discrétion absolue de tous ceux qui en furent les confidens. Il est surtout évident qu'à aucun moment de sa vie, sir Philip Francis n'a dû laisser échapper l'aveu terrible qui eût perdu son repos et son honneur.

A l'appui de cette version, on donne des preuves plus directes. Sir Philip Francis était d'une grande taille. Son écriture offre des traits de ressemblance avec l'écriture contrefaite (du moins on la croit telle) des lettres de Junius à Woodfall. L'une et l'autre présentent pour la ponctuation, l'orthographe, l'emploi de certains signes, tels que les accens, les guillemets, les tirets, etc., des analogies qui sont au moins singulières. Certaines expressions, certains tours de phrase, se retrouvent les mêmes dans les lettres de Junius et dans les écrits de Francis. Ce dernier était un homme d'une intégrité sévère plutôt que d'un honneur délicat. Son caractère était fier, irritable. Franc et décidé dans le cours ordinaire de la vie, il savait être discret et impénétrable. Il poursuivait à outrance ceux qu'il haïssait, et ne pardonnait jamais. Sa vivacité n'était pas de l'irréflexion, et il revenait rarement des premiers mouvemens de son orgueil ou de sa colère. Son esprit était à l'avenant de son caractère. Naturellement agressif, son ton était ferme et acerbe, sa moquerie amère et poignante. Les traits qu'il lançait semblaient préparés avec un soin cruel. Il écrivait bien, mais d'une manière plus piquante que naturelle. On convient qu'au moins dans

son âge mûr son style rappelait celui de Junius, quoique dans ses ouvrages avoués il ne l'ait jamais égalé. Ce dernier point est même contesté par quelques critiques, et lord Brougham, qui d'ailleurs admire assez froidement Junius, n'hésite pas à mettre au niveau de ses morceaux les meilleurs divers fragmens des discours ou des écrits de Francis choisis avec goût. Cependant il faut reconnaître chez l'un et l'autre un talent du même genre plutôt qu'un talent du même ordre.

Le lecteur aura remarqué qu'au moment où la question se posa sir Philip Francis était envore vivant. Il mourut cinq ans après que Taylor l'avait mis en cause, et lord Brougham, qui écrivait en 1817, voyait une preuve en faveur de son hypothèse dans cette circonstance même. « Si Junius était mort, disait-il, il serait connu. Il eût laissé après lui quelque trace de son passage. Le silence gardé jusqu'aujourd'hui prouve qu'encore aujourd'hui ce silence est nécessaire. Il ne peut l'être qu'à Junius lui-même. » Cet argument a perdu sa force; mais du temps qu'il était bon, et que sir Philip vivait, quoi de plus simple que de l'interpeller directement? Avant de rien publier, Taylor lui avait fait demander s'il avait objection à ce que son nom figurât dans une telle investigation; la réponse fut : « Vous êtes en toute liberté d'imprimer ce que vous jugerez convenable, pourvu qu'il ne soit porté aucune atteinte à mon caractère privé. » Mais voici qui est plus singulier. Le rédacteur du *Monthly Magazine*, voulant rendre compte de l'ouvrage de Taylor, prit le parti d'écrire à sir Philip pour lui demander ce qui en était, et il reçut le billet suivant :

« Monsieur, la grande civilité de votre lettre me détermine à y répondre, ce que j'aurais décliné, s'il se fût agi purement du sujet qu'elle concerne. De savoir si vous aiderez, en lui donnant de la publicité, à une sotte et malveillante fausseté (*a silly malignant falsehood*), c'est une question laissée à votre propre discrétion. Pour moi, c'est chose d'une parfaite indifférence. » Cette dénégation, si c'en est une, persuada sir Richard Phillips, qui l'avait provoquée; mais elle ne produisit pas généralement un effet aussi décisif, et elle est restée elle-même un texte à interpréter et l'origine de nouveaux doutes. Elle n'a pas dissuadé la *Revue d'Édimbourg*. Pendant long-temps, dans la société des anciens whigs, dans le salon du dernier lord Holland, dans celui du marquis de Lansdowne, on a admis comme fondée, ou la plus fondée, l'opinion soutenue dans ce recueil, qui, en 1840, racontait encore cette anecdote : « Lorsqu'en 1817 M. Brougham, à la chambre des communes, exprima son opinion très arrêtée touchant le caractère de Wilkes, et la honte que sa popularité jeta pendant un temps sur le peuple anglais... sir Philip Francis lui fit le jour suivant, devant quelques amis, de fortes remontrances pour avoir dit quelque chose qui tendait à déprécier un homme poursuivi par la cour. Il regardait l'of-

fense comme encore aggravée par des éloges qui avaient été donnés à lord Mansfield, contre lequel il s'emporta amèrement. Ce ton, qui était exactement celui de Junius sur les deux sujets, fut fort remarqué dans le temps. »

Cependant la preuve invoquée par lord Brougham avait tourné contre lui. Sir Philip Francis, en mourant (1818), n'a pas laissé de testament au public. Il n'a point fait le signe attendu, et peu à peu l'attention s'est distraite, la croyance s'est affaiblie. La foi même de lord Brougham semblait un peu altérée quand il réimprimait ses articles dans son recueil d'esquisses historiques des hommes d'état du règne de George III. On entrevoyait son étonnement qu'aucun témoignage irréfragable ne fût venu confirmer son opinion. Une preuve entre autres long-temps espérée était encore à venir, et elle ne se produira peut-être jamais. Au moment où Junius fit publier la collection de ses lettres, il refusa toutes les offres de son imprimeur. Il ne voulut entendre parler d'aucun profit. Il demanda seulement trois exemplaires de son ouvrage, « deux couverts en papier bleu, et un relié en vélin et or, doré sur tranches, avec ce titre : *Junius, I. II,* le plus beau possible. C'est tout le droit d'auteur (*fee*) que je vous réclamerai jamais. » (17 décembre 1771.) Or, cet exemplaire vraiment historique, où est-il? Il n'a été reconnu après quatre-vingts ans dans aucune vente de livres. Probablement il avait dû rester dans la bibliothèque de Junius lui-même. Celle de Francis a été vendue; l'exemplaire révélateur n'a point figuré dans le catalogue, parmi plusieurs éditions de Junius, annotées même de la main du propriétaire, qui traitait ainsi tous ses livres. Il est d'ailleurs singulier que l'on n'ait pas recherché et publié ces notes.

La question n'avait pas, à notre avis, fait un pas, lorsque lord Campbell publia ses vies des chanceliers d'Angleterre, et, dans celle de lord Loughborough, qui, du temps qu'il s'appelait Wedderburn et qu'il était solliciteur général, a été, contre toute apparence, soupçonné des lettres de Junius, l'auteur est conduit à s'exprimer sur la question; lui qui n'est pas souvent de l'avis de lord Brougham, il en est cette fois, et le confirme en rendant publique une lettre fort intéressante de lady Francis. La seconde femme de sir Philip, qui l'épousa, quoiqu'il fût septuagénaire (1811), paraît une personne spirituelle et distinguée. Dans sa lettre à lord Campbell, elle prétend que son mari était Junius, non qu'il le lui eût dit, mais elle le croit; non qu'elle le sût, mais elle l'affirme. Le dernier éditeur, M. Wade, s'est adressé de nouveau à elle, et il a obtenu de nouveaux indices. Sir Philip Francis n'est jamais convenu avec personne qu'il fût Junius, mais il ne l'a jamais formellement nié. Il a laissé sa femme le croire, il souffrait qu'elle le lui dît, quoiqu'elle ne lui ait jamais adressé de question directe ni demandé

de déclaration positive. Toutefois il n'hésitait pas à raconter des faits que l'auteur des lettres semblait seul pouvoir connaître. Selon lady Francis, son mari, se voyant traiter comme un simple commis, privé d'espoir de promotion, négligé même par lord Chatham, écrivit ses lettres; la première suffit pour fixer sur lui l'attention, et après qu'il eut répondu en maître à sir William Draper, un *nouveau et puissant allié lui vint en aide*. Cet allié, elle ne l'avait pas nommé à lord Campbell; elle le nomme à M. Wade : c'est lord Chatham. Elle ne sait s'il connaissait l'auteur; mais qu'il lui fît arriver des renseignemens, que même quelques lettres aient, avant l'impression, passé sous ses yeux, elle n'en doute pas. Cependant sir Philip ne l'a jamais nommé, il était évidemment engagé sur son honneur au secret; mais il ne donnait à personne de complet démenti. Il avait écrit : « Seul je suis dépositaire de mon secret; il périra avec moi. » Pour tenir cette parole, il se permettait les évasions nécessaires. Ainsi, comme on lui disait que Burke était Junius : « Très probablement, » répondait-il. Telle était encore sa réponse à l'éditeur du *Monthly Magazine*. « Il n'y a que les sots qui pourraient y trouver un désaveu, » aurait-il dit à sa femme. Il voyait sans impatience les efforts tentés pour le découvrir, lorsqu'ils n'aboutissaient pas à des interpellations personnelles. Il aimait à être soupçonné, pourvu qu'il ne fût pas convaincu. Il craignait les questions directes et voulait éviter les mensonges formels. Lorsque parut le second ouvrage de Taylor, il fit rayer son nom de la liste du club de Brooke, dont il était un des fondateurs, apparemment pour échapper à l'inquisition dont il allait devenir l'objet. Il avait eu soin de détruire tout manuscrit de Junius, et à la mort de Calcraft, il s'était fait rendre, pour les détruire également, tous les papiers qui l'intéressaient; mais le premier présent qu'il fit à sa femme après son mariage était un exemplaire de Junius, avec prière de ne le pas laisser voir, et après sa mort, on trouva dans son bureau un *Junius identified* de Taylor, enveloppé, scellé et adressé à lady Francis. Enfin la conviction de celle-ci paraît entière, et, selon M. Wade, une opinion conforme est professée par le fils de sir Philip.

Tous ces faits paraissent donner à ses droits une grande apparence de certitude. Tout au moins doit-on admettre qu'il n'a rien négligé pour laisser s'accréditer l'opinion qui le désignait. C'est assurément la plus répandue. Cependant le doute subsiste, et dans la croyance générale, la question ne passe point pour irrévocablement résolue.

D'abord on a remarqué que les témoignages accumulés en faveur de Francis pourraient s'accorder avec une opinion intermédiaire qui a été bien des fois soutenue. Les lettres de Junius pourraient ne pas être d'une seule main. Les autres lettres qui les complètent, et que l'éditeur y a réunies, les rappellent plutôt qu'elles ne les égalent.

Souvent elles en diffèrent assez pour être difficilement rapportées au même auteur. Cet ensemble ne pourrait-il pas être l'ouvrage d'une association au sein de laquelle aurait dominé un grand écrivain? Francis n'aurait alors été que son collaborateur, et il aurait fini par imiter son style. Ceux qui ont écrit avec suite dans le même journal savent que la diversité des rédacteurs n'en exclut pas à la longue une certaine uniformité de diction. On l'a remarqué pour le recueil même où j'écris en ce moment. Francis aurait donc pu contribuer à l'œuvre de Junius soit en composant quelques lettres, soit en donnant des faits et en réunissant des renseignemens, soit seulement en prêtant le secours de sa plume comme copiste et en prenant note des débats parlementaires, ce qui était chose assez difficile. On sait en effet qu'il suivait les séances à cette époque, et on lui doit les extraits de quelques discours de lord Chatham. Cette collaboration d'ailleurs s'accorderait mieux avec la situation subalterne qu'il occupait encore, avec le genre et le degré de talent qu'il pouvait avoir; enfin elle expliquerait ses liaisons avec Calcraft, la destruction de certains papiers et quelques-uns des propos qu'on lui prête dans la dernière moitié de sa vie. Il n'est pas contesté que les envois de Junius à l'imprimerie n'étaient pas tous écrits de sa main, et, après s'être dit quelque part seul dépositaire de son secret, il parle à Woodfall des personnes qui assistent à la composition de ses articles (*Priv. Lett.*, n° 8). Dans ce système, sir Philip Francis pourrait être le rédacteur ou le provocateur des lettres signées *Vétéran, Scotus* et *Némésis,* qui traitent des affaires intérieures du ministère de la guerre.

Il nous reste à dire quelles sont, après toutes les raisons de croire, nos raisons de douter. On doit d'abord s'étonner qu'au moment où les publications de Junius occupaient le plus vivement les esprits, la curiosité n'ait pas soupconné, ni l'indiscrétion trahi sir Philip Francis, s'il en était le véritable auteur. L'importance de la mission qui lui fut donnée pour le Bengale aurait pu mettre sur la voie; or rien n'indique que cette nomination ait été remarquée, ce qui par parenthèse montre qu'elle n'était pas si extraordinaire, et affaiblit la preuve que l'on croit trouver dans l'exagération prétendue d'un avancement inexplicable, dit-on, pour tout autre que Junius. Mais ces places de nabab n'étaient pas alors aussi considérables ni aussi recherchées qu'elles l'ont été depuis, et Francis est venu jusqu'à l'âge de soixante-seize ans sans qu'on ait paru s'étonner que sa jeunesse en eût obtenu une. De 1767 à 1816, son nom n'a pas été prononcé à propos de Junius. Son secret, connu, assure-t-on, d'un assez grand nombre de personnes, a été soigneusement, religieusement gardé. C'est là, sinon une invraisemblance, une circonstance au moins singulière.

Maintenant, si c'est lui, quels motifs l'ont fait agir? On expliquerait

à la rigueur comment, après avoir perdu son emploi, un homme aussi irritable se serait vengé de sa disgrace sur le gouvernement tout entier; mais, au contraire, c'est en quittant sa place qu'il a cessé d'écrire. Fonctionnaire public, il a des devoirs à remplir, des ménagemens à garder, et il poursuit des plus sanglans outrages les chefs du gouvernement qu'il sert, et particulièrement le ministre de la guerre, dont rien n'indique qu'il ait encore à se plaindre. Bien plus, il est entré dans les bureaux par la protection de Welbore Ellis, et à diverses reprises il en parle dans les termes les plus méprisans. Il y a dans cette conduite une déloyauté, tranchons le mot, une bassesse gratuite qu'on répugne à concevoir et qui ne se motive même pas.

On la motive apparemment par les passions et, pour ainsi dire, par le tempérament de l'auteur; mais ce tempérament est étrange. Qu'un jeune commis soit de l'opposition, qu'il écrive en cachette quelques lignes satiriques contre ses chefs, qu'il pousse l'indiscrétion jusqu'à se servir contre eux de certaines informations qu'il doit à sa position officielle; cette conduite, qui n'est pas irréprochable, n'a rien de fort extraordinaire. Qu'il y a loin cependant de ces malices d'un jeune homme à cette furieuse guerre déclarée avec tant d'audace, soutenue avec tant de fierté, de colère et de perfidie, à cet acharnement d'une haine superbe qui se cache derrière l'austérité des principes et la dignité du caractère! Pourquoi d'ailleurs cette inimitié si directe, si implacable, contre la personne même du duc de Grafton, du duc de Bedford, de lord Mansfield? On ne peut haïr ainsi que des persécuteurs ou des ennemis personnels. Comment un jeune homme, qui d'ailleurs n'est point entraîné par des idées exagérées de liberté, par des théories républicaines ou radicales, qui même la plupart du temps ne diffère du gouvernement que sur des actes ou sur des points de droit, peut-il adopter une conduite et un langage excusables tout au plus d'opprimés à tyran, surtout quand ses ressentimens au fond ont assez peu d'énergie et de solidité pour qu'au bout de quelques mois, il cesse de les exprimer, et consente à en faire le sacrifice à ceux qu'il attaquait, en recevant de leurs mains le riche salaire de son silence. Cette légèreté dans les sentimens, cette versatilité mercenaire cadre mal, il faut qu'on l'avoue, avec l'énergie des passions.

On essaie de tout expliquer par l'admiration pour lord Chatham, par le dévouement à lord Chatham, par l'influence de lord Chatham; mais cet homme d'état continuait son opposition avec autant de vivacité que d'éclat long-temps après que Junius avait éteint la sienne. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, jusqu'au mois d'avril 1778, il poussa la lutte généreuse qu'il avait entreprise, et depuis six ans sir Philip l'avait abandonnée! Et après cette indigne défection, après cet indigne marché, son patron et son inspirateur aurait persisté à lui garder son

secret; il ne l'aurait pas trahi du moins par l'involontaire expression du mépris! Cet attachement d'ailleurs que sir Philip, en effet, a constamment porté à la personne et à la politique de Chatham, Junius l'a-t-il montré dans ses lettres? Bien loin de là, parmi celles qui lui ont été jusqu'ici attribuées, sous le titre de *Miscellaneous letters*, il en est où lord Chatham est vivement attaqué; nous en avons analysé quelques-unes. Il faut donc retirer d'abord à Junius les lettres signées *Poplicola, Anti-Sejanus, Downright*, contre l'avis de Woodfall, de tous les éditeurs, de plus d'un commentateur. Nous avons bien nous-même des doutes sur l'authenticité de quelques lettres non contestées par M. Wade. Par exemple, il veut que la scène fictive où les ministres délibèrent sur les instructions de lord Townshend soit bien de sir Philip Francis; or cette scène continue les plaisanteries d'une lettre de *Corregio*, où lord Chatham est tourné en ridicule, comme un infirme et un fou. Mais j'y consens, qu'on élague toutes les lettres où il est attaqué; il resterait que Junius, dans celles qu'il signe, ne le loue que tardivement et comme à regret, et lorsque dans sa cinquante-quatrième lettre, le 13 août 1771, il se décide enfin, que dit-il? qu'il doit rendre *une signalée justice à un homme qui a, il le confesse, grandi dans son estime*. Ce qui est plus significatif d'ailleurs que toutes les lettres publiées, dans un billet particulier et authentique, du 19 octobre 1770, Junius se plaint qu'on laisse passer comme de lui dans le journal des articles signés *un Whig*, où la politique de Chatham est préconisée, et il ajoute : « Je n'admire ni l'écrivain ni son idole. » Nous le demandons à M. Wade, est-ce Francis qui a écrit cela?

Les éditeurs de la correspondance de Chatham sont venus fortifier de leur témoignage les suppositions de Taylor. Ils ont publié deux lettres inédites que Junius adressa secrètement à lord Chatham. Ils ont publié des spécimens d'écriture. Sur ce dernier point, remarquons d'abord que si Junius était Francis, c'est-à-dire l'ancien secrétaire du grand ministre, il n'a pu espérer que son écriture, qu'on trouve à peine altérée, ne serait pas reconnue; il n'a pu lui écrire sous un pseudonyme. Et en même temps le seul fait de lui écrire ainsi prouve que Chatham n'était pas dans le secret. Que devient alors cette *puissante alliance* dont parle lady Francis? Quant aux deux lettres en elles-mêmes, la seconde est bien authentique. Junius, qui la signe, le 14 janvier 1772, y joint les épreuves des deux lettres à lord Mansfield et à lord Camden qui terminent sa collection. Il voudrait, en les publiant, s'assurer de la plus haute des approbations. Ses billets à Woodfall s'accordent de tout point avec ce nouveau document, qui lui-même démontre que lord Chatham était étranger à Junius. Pour la première lettre, elle est du 2 janvier 1768, c'est-à-dire du temps où le nom de Junius n'avait pas encore paru. C'est tout simplement une lettre ano-

nyme. On y donne avis à Chatham, encore ministre, que ses collègues le trahissent, et que le duc de Grafton traite avec les amis du duc de Bedford. La lettre est spirituelle et vraie. Est-elle de Francis? Mais pourquoi se cacher derrière l'anonyme? pourquoi ne pas parler lui-même ou ne pas avertir Calcraft? Comment d'ailleurs un commis pouvait-il se croire mieux instruit de tout cela que Calcraft ou Chatham? Est-elle de Junius, ou plutôt de celui qui devait un jour prendre ce nom? Mais l'écrivain y parle *de respect et de vénération* pour Chatham, et c'était le temps où, dans ses lettres publiques, il l'insulte, il le diffame, et l'appelle dans une citation latine *Nebulo*. Je sais que les éditeurs de la correspondance de Chatham veulent retirer à Junius toutes les lettres où il l'attaque ainsi et que Woodfall donne comme de lui; mais comment lui retireront-ils le billet que nous avons cité, et où il refuse son encens à *l'idole*?

Ils ont aussi appuyé beaucoup sur un fait qui paraît prouvé, c'est que certains discours de lord Chatham, notamment ceux du 9 janvier 1770 et du 1er mai 1771, ont été conservés uniquement sur les notes de sir Philip Francis, et que, dans ses lettres de la même époque, Junius, parlant des mêmes affaires, reproduit quelques pensées et quelques expressions de l'orateur. Parmi ces coïncidences, soigneusement relevées, quelques-unes, en petit nombre, sont remarquables; mais, quand elles seraient et plus nombreuses et plus frappantes, ne sait-on pas que lorsqu'une affaire se discute il s'établit une phraséologie que tout le monde emploie, il se crée un fonds d'idées où tout le monde puise, et les discours surtout du grand orateur du moment mettent tout de suite en circulation un certain nombre de pensées et de mots qui deviennent une monnaie courante.

Les éditeurs à qui nous répondons oublient même leur sujet au point de citer des phrases écrites long-temps après par Francis, et qui rappellent ses extraits de lord Chatham. Mais la question n'est pas si Francis imitait, suivait même en tout lord Chatham; la question se pose sur Junius. Or Junius était-il le copiste de Chatham, lui qui n'était pas même son prosélyte? Au début, il ne ménage pas ses amis, Camden, Granby, Shelburne, qui alors marchait avec lui. Sur un point fondamental, sur la grande question de l'Amérique, sa dissidence est éclatante. Il qualifie sur ce point avec sévérité la politique du cabinet Rockingham, politique que Chatham avait approuvée, que continua le ministère dont il faisait partie, qu'il poussa lui-même à de plus hardies conséquences quand il fut libre dans l'opposition. Junius, au contraire, soutint toujours l'acte du timbre, et demeura jusqu'au bout le défenseur obstiné de George Grenville. C'est bien plutôt cet homme d'état, si rarement d'accord avec son beau-frère, même quand tous deux étaient dans l'opposition, qui serait le guide constant de Junius,

l'objet habituel de ses déférences et de ses sympathies. Notez que les opinions par lui soutenues sur la question de l'Amérique sont en désaccord avec celles que sir Philip Francis, long-temps après, j'en conviens, exprimait à la chambre des communes.

Junius ne paraît revenir à lord Chatham que vers l'époque où il se mêle activement des affaires de la Cité. Chatham alors, par l'intermédiaire de Beckford et de Sawbridge, agitait la ville, et soulevait toutes les puissances municipales à l'appui de l'opposition parlementaire. Junius s'efforce d'unir Sawbridge et Wilkes, duquel il s'est rapproché, après l'avoir tenu d'abord à distance; mais à cette époque même, on ne le voit ni vanter, ni soutenir, ni seconder les alliances et les combinaisons par lesquelles, dans les deux chambres, l'opposition espérait enfin triompher, et il ne paraît pas entrer dans cette association puissante dont les Pitt, les Grenville, Richmond, Rockingham, Shelburne, Camden, Barré, Dunning, Burke étaient les chefs et les orateurs. Il se tient dans une sorte d'indépendance et d'isolement, et semble traiter avec tout le monde de puissance à puissance. Est-ce bien l'attitude d'un obscur et jeune client de tel ou tel de ces hommes d'état, initié, par un hasard de position, à des intérêts politiques qui ne sont pas les siens, épousant pour un temps leurs sentimens, mais les outrant jusqu'à la violence, et leur prêtant, au grand péril de son repos et de sa sûreté, le secours d'une plume complaisante, qu'il était prêt à briser à la première tentation de la fortune? D'où lui peut venir cette connaissance de l'intérieur des palais, des actions, des sentimens, des mœurs de la famille royale, de l'éducation et du caractère du roi lui-même, qu'il met souvent en scène, et sur lequel il semble vouloir agir directement, comme sur un homme dont il aurait suivi jour par jour tous les mouvemens? On dirait qu'il a vécu avec celui qu'il juge, quand il parle de George III. En le peignant, il semble épancher des souvenirs, quelquefois des ressentimens personnels, et adresser quelques-uns de ses traits les plus aigus aux côtés secrets et sensibles du caractère et de la vie d'un monarque dont il n'ignore aucun préjugé, aucun travers, aucune faiblesse. Enfin, si Francis est l'homme que nous cherchons, il faut renoncer aux opinions jusqu'à présent admises sur l'âge, la fortune, la situation sociale de Junius. On a vu qu'il fait entendre dans sa correspondance publique ou privée qu'il est assez avancé dans la vie, qu'il est riche, indépendant de position, destiné à un plus grand avenir, capable de protéger ses amis, et peut-être déjà membre de la chambre des communes. Sir Philip Francis n'était rien de tout cela,

On voudra bien comparer ces diverses considérations avec les faits en quelque sorte matériels qui paraissent établir en sa faveur une certitude quasi judiciaire.

IX.

Nous ignorons quelle est la conviction du lecteur; mais qu'il nous permette de poser en regard d'une première hypothèse un autre système qui, nous en faisons l'aveu, serait le nôtre, si nous nous attachions uniquement aux vraisemblances morales, et si nous osions préférer à toute autre la version la plus intéressante et la plus dramatique.

Dans un de ses billets à Woodfall, Junius lui dit, le 21 juillet 1769: « Ce Swinney est un misérable, mais dangereux sot. Il a eu l'impudence d'aller trouver lord George Sackville, à qui il n'avait jamais parlé, et de lui demander s'il était ou non l'auteur de Junius. Prenez garde à lui. »

Ce Swinney était un poète obscur, dont Junius savait qu'il n'avait jamais parlé à lord George Sackville, et qu'il venait de lui faire tout récemment une indiscrète question. Junius est inquiet de sa curiosité; il prend soin de prémunir contre toute enquête le seul homme qui sache quelque chose. Swinney voulait vérifier une supposition. Si cette supposition est fausse, pourquoi Junius en est-il si fort alarmé? Craindrait-il qu'elle ne conduisît à quelque autre, ou plutôt serait-elle sur la voie de la vérité? Dès-lors quelques-uns le croyaient ainsi. Ce fut l'avis de sir William Draper dès qu'il sut la dénégation formelle de Burke. Il est déjà remarquable qu'au milieu même du fracas produit par les mystérieuses lettres, un instinct trop singulier pour être insignifiant se soit porté sur le nom alors célèbre et compromis de lord George Sackville.

On a dit que l'imprimeur Woodfall, dans ses conversations, ne repoussait nullement cette idée, et si le docteur Good, qui écrivait sous les yeux de son fils, s'étend peu sur les droits de ce nouveau prétendant, il les combat légèrement après avoir signalé de fortes vraisemblances. On dirait qu'il croit un peu ce qu'il réfute. Dans le *Royal Register* de 1781, William Combe, connu sous le nom du docteur Syntax, disait, du vivant du noble lord, que les conjectures de beaucoup de politiques se dirigeaient sur lui. Long-temps après, les recherches de Taylor parurent; mais elles ne convainquirent pas John Foster, qui se prononça pour lord Sackville, et en 1825, dans un ouvrage spécial imprimé chez Woodfall, M. George Coventry développa les mêmes conclusions, que reprit trois ans après un anonyme américain dans un *Junius unmasked* publié à Boston. Charles Butler, qui reste indécis, semble préférer à l'opinion de Taylor celle de Coventry, et nous trouvons celle-ci parfaitement développée dans l'histoire de Junius que M. John Jaques a donnée en 1843.

Le troisième fils de Lionel Cranfield Sackville, premier duc de Dorset, était né à Londres le 26 juin 1716. Filleul du roi George Ier, après de premières études à l'école de Westminster, où il se distingua surtout par son goût pour l'histoire d'Angleterre, il suivit en Irlande son père, nommé lord-lieutenant en 1730, et y finit avec éclat son éducation au collége de la Trinité de l'université de Dublin. Sa passion pour les classiques de l'antiquité le conduisit à admirer, à envier les caractères des héros d'Homère, et, dit-on, à rendre un culte au dieu de la vengeance, la vraie divinité de l'Iliade. A l'âge de vingt-un ans, il reçut une commission dans l'armée, accompagna son père dans un voyage en France, puis, comme lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, il suivit George II dans le Hanovre, et se distingua à la bataille de Dettingen entre lord Granby et lord Townshend. Junius dit quelque part qu'il a servi sous le dernier.

Aide-de-camp du roi à la bataille de Fontenoy, lord George combattit sous le duc de Cumberland les Écossais rebelles, et, par ses blessures comme par ses services, il obtint à Culloden les louanges de son général, qui le fit nommer colonel. On sait avec quelle sévérité le vainqueur châtia les Écossais, et Junius parle d'eux avec le ton d'un ennemi, pendant qu'il parle de l'état-major du duc de Cumberland comme *de la grande école de l'instruction militaire et des sentimens loyaux*. Après avoir suivi son général sur le continent, dans les campagnes de 1747 et de 1748, il entra au parlement, s'y fit remarquer dans quelques discussions, et fut, en 1751, envoyé comme secrétaire de l'Irlande auprès de son père, qui y gouvernait encore. « C'est un homme d'un talent réel, d'une bravoure distinguée et d'une honorable éloquence, dit Horace Walpole, mais ardent, hautain, ambitieux et obstiné. » A la suite d'une querelle avec le parlement irlandais, sa famille quitta le pays, profondément blessée; quant à lui, de retour en Angleterre, il s'éleva de plus en plus tant dans l'armée que dans le parlement. « Il montait peu à peu au premier rôle, dit encore Walpole. » Ses rapports avec les hommes principaux de la politique, et particulièrement avec M. Pitt, en faisaient un personnage très influent dont l'avis était compté dans tous les arrangemens ministériels. Il fut même, en 1757, au moment d'entrer comme secrétaire de la guerre, avec George Grenville comme chancelier de l'échiquier, et l'on sait qu'il resta constamment attaché à la politique de cet homme d'état. Dès-lors, il était membre du conseil privé et lieutenant-général de l'artillerie, sorte d'emploi politique qui associait au ministère. Le grand âge du maréchal Ligonier, son seul supérieur, le crédit dont il jouissait auprès de lui et des autres chefs de l'armée, semblaient le réserver à la plus haute fortune militaire; mais Walpole ajoute que *son naturel impétueux ne pouvait être gouverné*.

La guerre l'appela bientôt hors de son pays, il fit partie de l'expédition maritime contre Saint-Malo; puis, las de ce qu'il appelait un métier de boucanier, il passa en Allemagne, où il eut le commandement de toute la cavalerie de l'armée anglo-hanovrienne. Le prince Ferdinand de Brunswick était son général en chef; Granby, son premier subordonné. Son caractère indocile et altier ne le fit aimer ni de l'un ni de l'autre. Le 1er août 1759, à la bataille de Minden, il était en réserve avec sa cavalerie, lorsqu'au milieu de l'action le prince envoya coup sur coup deux aides-de-camp pour lui donner l'ordre de marcher. Lord George prétendit que l'ordre était obscur, contradictoire : il discuta, il hésita, et pendant qu'il se rendait auprès du prince pour s'en éclaircir, Granby, son second, fit le mouvement commandé et se couvrit de gloire; mais un temps précieux avait été perdu, et ce retard rendit la victoire moins complète. Quoi qu'il en soit de cet incident militaire encore obscur et débattu, une sorte de clameur s'éleva dans l'armée contre lord George Sackville; on se vengea sur son honneur des torts de son caractère. On l'accusa de jalousie, d'entêtement, d'irrésolution; on alla même jusqu'à mettre en doute un courage dont il n'avait, disait-on, que l'orgueilleuse apparence. Il était aussi haï que Granby était populaire; son avancement avait été rapide, on l'attribuait à sa position parlementaire, à la faveur de M. Pitt, de qui l'on assurait qu'il avait obtenu son commandement à l'insu du roi. Il fut obligé de quitter l'armée, revint en Angleterre et demanda des juges. On commença par lui retirer son poste de lieutenant-général de l'artillerie, son régiment de dragons, même son grade d'officier-général, et ce fut le secrétaire de la guerre, lord Barrington, qui lui signifia les volontés du gouvernement. Pitt, alors à l'apogée de son pouvoir, ne le défendit pas. Par politique comme par patriotisme, il tenait à sa popularité dans l'armée; il aimait la bravoure et le succès; il fit assurer le prince Ferdinand qu'il aurait satisfaction. L'opinion se déclara dans le même sens; une vive controverse s'éleva; des écrits contradictoires furent publiés, quelques-uns très malveillans contre le patricien atteint dans son honneur. Enfin il comparut en mars 1760 devant une cour composée de seize officiers dont dix étaient Écossais. Les principaux témoins entendus furent le marquis de Granby, qui le ménagea, et un frère du duc de Grafton, le lieutenant-colonel Fitzroy. Cet officier, dont Sackville avait invoqué le témoignage, ne lui fut nullement favorable. Au lieu de se défendre avec simplicité, avec modestie, l'accusé prit avec la cour un ton de maître; il se montra vif et spirituel, mais méprisant et moqueur. Il fut convaincu de désobéissance et déclaré incapable de servir désormais à un titre militaire quelconque. « Pendant tout le cours des débats, écrivait Walpole, il attaquait le juge, l'accusateur, l'instruction. Réellement, un homme ne saurait manquer de

courage quand il en peut montrer autant dans une situation pareille. Sans grand effort d'héroïsme, j'aurais, je crois, bien mieux aimé mener la cavalerie à la charge que d'aller à Whitehall pour y être déchiré comme il l'a été. Même, j'aurais cru ma vie moins en danger; mais c'est un homme extraordinaire, et, je vous le dis, nous entendrons encore parler de lui. » On lit dans une lettre de Gray le poète : « Que va-t-il faire de sa personne? nul ne le prévoit. La contenance assurée, les regards de vengeance, de mépris et de supériorité qu'il jette sur ses accusateurs ont fait l'admiration de tout le monde; mais il n'a pas montré son art et son talent ordinaires. En résumé, sa cause ne le soutenait pas. Vous penserez peut-être qu'il a l'intention de voyager et de cacher sa vie; au contraire, tout le monde lui rend visite à l'occasion de sa condamnation. »

Cependant il ne s'en releva pas. Le peuple était contre lui, et regrettait qu'il n'eût pas le sort de l'amiral Byng. Le roi, qui avait pesé sur ses juges, confirma la sentence dans les termes les plus durs, la déclarant dans sa décision officielle *pire que la mort pour tout homme doué de quelque sentiment d'honneur*. Il distribua à ses rivaux ses nombreux titres ou emplois, à Granby, à Townshend, au duc de Bedford, qui devint lieutenant-général, et le remplaça comme gardien suppléant du parc du Phénix à Dublin, une de ces sinécures fort appréciées, et qu'acceptaient les premiers ministres. Le roi choisit encore pour aide-de-camp le colonel Fitzroy, avança John Barrington, parent du secrétaire de la guerre; enfin, non content de rayer le nom de Sackville de la liste du conseil privé, il lui interdit de paraître à la cour. Défense fut faite à la princesse de Galles, douairière, ainsi qu'à son fils, de le recevoir, et lord Bute, qui passait pour son ami, lui ferma Carlton-House, où il était reçu jusqu'alors dans une sorte d'intimité. L'année suivante, à l'avénement de George III, il crut pouvoir se présenter; mais les ministres s'en indignèrent comme d'un manque de respect envers la mémoire du feu roi, et ce même lord Bute, qui d'abord l'avait admis, fut chargé de lui signifier son exclusion. En 1765, on parut se relâcher de cette rigueur : il rentra au conseil privé, il fut un des vice-trésoriers de l'Irlande; mais, l'année d'après, un nouveau ministère le dépouilla encore de ces titres. Ainsi, pendant long-temps, le souvenir de son fatal procès le retint dans l'isolement et dans l'obscurité, et semblait, comme un fantôme, se dresser devant lui et l'arrêter toutes les fois qu'il essayait de refaire quelques pas dans la carrière politique. Pendant ses cinq premières années de retraite, on dit qu'il se livra tout entier à la culture des lettres, et développa par l'étude les rares talens qu'il tenait de la nature et de l'éducation. Cependant il était demeuré membre des communes, mais il figurait peu à la chambre. C'est en 1766, sous le ministère du duc de Grafton, qu'après

le retour d'une ombre de faveur, il fut obligé d'abandonner ses deux titres sans fonctions, et c'est le 28 avril 1767 que parut la première lettre attribuée à Junius.

Ici les rapprochemens se présentent en foule. Un homme de plus de cinquante ans, d'une grande famille, d'un haut rang, ayant passé par la guerre et les affaires, l'égal des grands personnages politiques de son temps, naguère leur émule, leur conseiller ou leur ami, brisé dans sa fortune et son ambition par une accusation qui touche à l'honneur, et que son orgueil ou même sa conscience appelle une iniquité, interdit pour ainsi dire de toutes choses en se sentant capable de toutes choses, fier, malveillant, emporté, railleur, éloquent, ayant amassé dans les ennuis d'une disgrace cruelle, avec des trésors de haine, de puissans moyens de représailles, sort enfin de son repos et entreprend de rendre le mal pour le mal à ce qu'il nomme ses persécuteurs; mais il ne peut leur nuire s'il se montre, il est désarmé s'il est connu : il faut qu'il se cache pour frapper, et que, retranché dans un poste impénétrable, il lance des traits plus sûrs et plus empoisonnés. Là, dans la nuit qu'il s'est faite, il se résigne à tout supporter, les mépris, les affronts, les défis, pourvu qu'il blesse, pourvu qu'il désole ceux qu'il déteste. Sa haine et son orgueil le décident à dévorer toutes les bassesses d'un pareil rôle; il l'ennoblit en quelque sorte en le rendant terrible. Il se fait plus craindre encore que mépriser, et rien ne lui coûte à sacrifier des scrupules de l'honneur et de la justice, pourvu qu'il les immole sur l'autel du dieu des héros d'Homère, la vengeance.

Voilà comment on concevrait le personnage de lord George Sackville, s'il était en effet le héros de cette singulière histoire. Il n'est pas besoin de remarquer que toutes ses inimitiés concordent merveilleusement avec celles de Junius. Même communauté d'opinions. Il était whig et peu démocrate, n'ayant rien de populaire que les principes. Pour l'âge, le rang, la fortune, l'aversion des Écossais, la connaissance de l'armée et des affaires militaires, les réminiscences des universités d'Irlande, l'expérience de la cour et du parlement, lord George reproduit Junius. Il était d'une haute taille, sa tournure était distinguée. De 1763 à 1772, on croit avoir la preuve qu'il ne s'éloigna guère de Londres. Du moins suivit-il exactement la chambre des communes. On ajoute qu'il logeait dans Pall-Mall, et un des billets de Junius à Woodfall, un seul, il est vrai, est imprudemment daté : *Pall-Mall.*

A propos de la résidence de Junius, c'est le lieu d'éclaircir un petit fait qui a beaucoup occupé les commentateurs. Le 8 novembre 1771, Junius écrit en grand secret à son imprimeur de se garder de Garrick, qui est venu *pour le pomper,* et qui a couru à Richmond informer le roi que Junius n'écrirait plus. Le jour suivant, il lui dépêche pour le pauvre acteur un billet insultant qu'il le force à lui transmettre, et où il

cherche, en l'appelant *vagabond*, à l'intimider par de rudes menaces. Son inquiétude égale sa colère. Il y revient pendant plus de trois semaines et multiplie les précautions, tant il craint d'être deviné. L'affaire n'était pas fort grave. Garrick était lié avec Woodfall; il avait même une part dans la propriété du *Public Advertiser*, et c'était l'éditeur qui, s'occupant alors de l'édition complète, avait écrit à son associé, spontanément et sans aucune intention, que Junius allait cesser d'écrire. Garrick en avait, dans sa correspondance, fait part à ses amis comme d'une nouvelle intéressante, et notamment à l'un d'eux qui se trouvait à Richmond, un M. Ramus, page du roi. Le courroux de Junius était donc aussi peu fondé que ses craintes, et il en fut pour ses frais d'injures et de malédictions. Maintenant, les commentateurs se sont demandé comment il avait pu être averti si vite des nouvelles qui parvenaient au roi. M. Wade dit que sir Philip Francis était lié avec Garrick, qui fréquentait la maison de lord Holland, ou plutôt que ce dernier avait pu tenir la nouvelle du roi lui-même et la transmettre à son chapelain, le père de Francis. M. Jaques, au contraire, établit qu'à cette époque lord George Sackville habitait dans le parc de Richmond une maison du poète Thompson qu'on y montre encore, et que, par les relations qu'il devait avoir conservées avec l'intérieur du palais, il pouvait à point nommé être informé de tout ce qui s'y passait. Il avait entre autres pour ami sir Jeffery Amherst, aide-de-camp du roi, et dont la famille, originaire du Kent, était voisine de la sienne. Ajoutons immédiatement que ses relations étaient également intimes avec l'alderman Sawbridge, du même comté, à ce point qu'il lui céda une fois son siége au parlement. Enfin il était fort lié avec d'Oyly, dont il fit plus tard, étant ministre, son secrétaire de confiance. Or d'Oyly, Sawbridge, Amherst, ce sont tous trois autant de protégés de Junius.

Le premier surtout paraît être entré si avant dans l'intimité de lord George, qu'on a imaginé qu'il pouvait être dans la confidence de son secret et lui servir d'aide ou de copiste. Le rang de lord George s'accorde assez bien avec la supposition d'un Junius entouré d'auxiliaires à ses ordres, et les services de d'Oyly expliqueraient suffisamment la chaleur avec laquelle son protecteur l'aurait vengé de lord Barrington. Junius, qui prétend quelquefois n'avoir pas de confident, parle cependant à son éditeur, dans un billet du 18 janvier, du *gentleman* qui se charge du transport de leur correspondance, et l'on comprend en effet que ce ne pouvait guère être un grand personnage, comme le fils du duc de Dorset, qui fît, à cinquante-six ans, toutes les courses et toutes les commissions nécessaires. Il fallait un intermédiaire et qui ne fût pas un domestique. Ce pouvait être d'Oyly ou même Francis; mais quel eût été le gentleman dont Francis se fût servi? Francis se fût servi lui-même. Mais alors il faut toujours qu'il

ait joué la comédie lorsqu'il parle en homme d'importance, et qu'il dit par exemple à Woodfall : « Après une longue expérience du monde, j'affirme devant Dieu que je n'ai jamais connu un coquin qui ne fût malheureux. »

Nous indiquerons sur-le-champ quelques objections. La première, et qui serait forte, la seule même que mette en avant le docteur Good, s'appuie sur un passage de la scène, déjà citée, où un anonyme fait figurer les principaux membres du ministère. Lord Townshend, fort embarrassé, y dit ces mots : « Je crois que la meilleure chose que je puisse faire est de consulter mylord George Sackville. Son caractère est connu et respecté en Irlande autant qu'il l'est ici; je sais qu'il aime à être posté sur les derrières aussi bien que moi. » Si cette scène était certainement de Junius, le passage serait grave, car j'ai peine à en croire ceux qui veulent que lord George, pour détourner les soupçons, ait eu le triste courage de faire une plaisanterie sur son honneur; mais quoique M. Wade trouve cette scène tout-à-fait dans le goût de Junius, elle appartient à un genre qui n'est pas le sien, et la forme comique nous semble peu à son usage. Il ne se met pas à la place de ses adversaires même pour les rendre ridicules, il les attaque de front. M. Jaques penche à rejeter comme apocryphe ce dialogue satirique et qui n'est qu'une continuation de la lettre des portraits du *Corrége*, lettre que rejette M. Wade comme injurieuse pour lord Chatham. Et le dialogue et la lettre ne nous inspirent aucune confiance.

Une autre objection se présente. Aucune preuve n'est donnée du talent d'écrire de lord George Sackville. Il passait pour un homme d'un esprit très distingué; il parlait bien et brillait parmi les habiles du parlement. On citait son instruction littéraire, mais il n'a fait aucun ouvrage; il n'était pas un auteur de profession, il écrivait peu. Sa lettre sur son procès à lord Fitzroy est assez médiocre, et ce qu'on a pu connaître de sa correspondance officielle ne porte point de traces d'un style original. Ce n'est pas une preuve qu'il ne sût pas au besoin bien écrire, mais c'est une raison de douter; nous devons même dire que l'on cite de lui quelques fragmens de discours remarquablement bien tournés. « Mais ce qu'on cite, dit M. Jaques, ne serait pas une bonne pierre de touche pour juger de ce qu'il était capable de faire, excité par les passions les plus puissantes de notre nature. On peut accorder que, malgré les talens reconnus et les ressources acquises de lord Sackville, c'est seulement inspiré par le démon de la vengeance qu'il s'est surpassé lui-même, et qu'il a déployé contre les auteurs de ses disgraces cette énergie presque surnaturelle qui éclate si visiblement dans les lettres de Junius. C'est ainsi qu'un homme, sous l'influence de l'opium, sent, à ce qu'on dit, ses facultés s'aiguiser et s'exalter à un degré extraordinaire, et entre, pour un court espace de temps, en possession

de visions extatiques de joie et de bonheur qui feront inévitablement place aux sensations les plus déprimantes de l'horreur et du désespoir. » Ce passage semblera peut-être une preuve que l'écrivain lui-même n'était pas excellent connaisseur en l'art d'écrire. Nous avouons que l'absence de titres bien établis sous ce rapport manque à lord George Sackville, et cette lacune est grave. Cependant l'objection ne paraît pas avoir touché beaucoup Charles Butler, le docteur Parr, John Foster, qui sont eux certainement des juges compétens en matière de littérature, et du vivant de lord George on ne voit pas que personne ait trouvé invraisemblable qu'il écrivît aussi bien que Junius. Il est certain que ses contemporains avaient de lui la plus haute idée. C'est l'Agamemnon du jour, dit une fois lord Chatham. Il est d'ailleurs remarquable que, dès l'apparition des premières lettres, lord George ait été soupçonné. Lors de la querelle avec sir William Draper, un certain *Titus* y intervint et envoya au *Public Advertiser* une lettre où on lit : « Vous savez, Junius, que Granby sait obéir,... qu'il ne discute pas les ordres de ses supérieurs,... qu'il n'a pas eu peur de conduire la cavalerie à Minden. » *Titus*, évidemment, croyait parler à Sackville. Aussitôt, Junius irrité joint à sa cinquième lettre ce post-scriptum : « J'ai résolu de laisser le commandant en chef jouir en paix de son ami et de sa bouteille; mais *Titus* mérite une réponse, et il l'aura complète. » Cette réponse ne parut jamais. En y réfléchissant mieux, Junius se tut. Comment expliquer ce silence?

A défaut des styles, on voudrait pouvoir comparer les écritures. Les spécimens de celle de sir Philip Francis ont donné lieu à des rapprochemens qui sont presque des preuves. Ces preuves ont même servi à faire de Francis un secrétaire de Sackville, hypothèse que rien ne contredit absolument; mais aucun billet de la main du dernier n'a été produit, pas même par M. Good, ni par les Woodfall, que Sackville avait eus pour imprimeurs lors des publications qu'il fit pour son procès. On prétend toutefois que son écriture ressemble à celle de Junius, qui d'ailleurs n'a rien d'original, et qui rappelle plusieurs écritures du temps. Foster a demandé vainement, il y a trente-huit ans, qu'on fît connaître la main de lord George, et quand M. Coventry s'adressa au dernier duc de Dorset pour obtenir des lettres de son père, sa grace lui répondit qu'elle n'en avait aucune. Elle ajouta que lord Sackville était un homme bien injustement traité. On appréciera ce que vaut cette réponse. Lord Delawarr, qui a épousé la fille du duc de Dorset, et qui seul représente aujourd'hui cette maison, pourrait sans doute donner aux futurs critiques un peu plus de satisfaction.

M. Jaques, à qui nous avons emprunté presque toutes ces observations, en ajoute bon nombre d'autres qu'on peut voir dans son livre : une seule doit encore être relevée. Lord George Sackville haïssait lord

Mansfield, avec qui d'ailleurs il n'était pas sans relations; on suppose que l'habile magistrat avait été à la fois son conseiller et le conseiller du gouvernement dans les poursuites intentées contre lui. Le fait certain, c'est qu'à la séance du 6 décembre 1770, où une enquête fut demandée sur l'administration de la justice criminelle, lord George, dans un discours plein d'une amère ironie, appuya la motion en feignant d'épouser les intérêts de lord Mansfield, contre qui elle était dirigée, et Junius, dans sa lettre du 13 suivant, triomphe du résultat de cette séance; il insiste sur ce qu'elle a de cruel pour le juge inculpé. « Sache la postérité, dit-il, que lorsqu'il était attaqué avec tant de véhémence, pas un ministre n'a dit un mot pour le défendre. »

Enfin on ne peut omettre un fait assez remarquable. En 1774, Woodfall fut mis à l'amende par la chambre des communes pour lui avoir manqué de respect en publiant indûment ses débats, et quand une pétition fut présentée en son nom pour implorer la clémence de la chambre et la remise de la peine, le seul orateur qui se leva pour la soutenir fut lord George Sackville; mais ce fait appartient à sa vie ultérieure, dont il faut aussi dire quelques mots.

Peu après que le *Public Advertiser* cessa de recevoir les communications de Junius, la question américaine prit une importance capitale et devint le sujet des plus grands débats et le thème favori de l'opposition. Or, ainsi que Junius, on sait que lord George ne pensait pas comme l'opposition, comme celle du moins de Chatham et de Camden, de Rockingham et de Shelburne, d'Edmond Burke et du colonel Barré. Il demeura fidèle à la politique de Grenville, et maint discours dans les recueils parlementaires atteste cette fidélité. L'autorité et la vivacité qu'il portait dans ce débat ne pouvaient manquer de le séparer de l'opposition et de le rapprocher insensiblement du ministère. Lord North rendit plus d'une fois hommage à la justesse de ses vues, et se félicita d'avoir dans cette question son appui. Une résistance inflexible aux prétentions des Américains était un titre certain à la faveur royale, et lorsqu'en 1775, le duc de Grafton sortit du cabinet en déclarant qu'il ne pouvait le suivre plus long-temps dans la conduite de cette affaire, lord Dartmouth, pour le remplacer au sceau privé, quitta les fonctions de secrétaire d'état des colonies, et celles-ci furent données à lord George Germain. C'était le nom que par suite d'un héritage avait pris lord George Sackville. Cette promotion ne passa point sans difficulté et donna lieu à plus d'un débat pénible pour le nouveau ministre. De tristes souvenirs furent évoqués. Il se maintint cependant, et dirigea durant sept années le département le plus important. Son administration ne fut guère qu'une suite de revers. Il y montra beaucoup de fermeté, une grande application, un certain esprit de commandement, et il se défendit avec force et même avec succès contre toutes

les attaques; mais sa hauteur, sa raideur, sa partialité, qui le rendait inaccessible aux conseils, exclusif dans ses choix, obstiné dans ses plans, tous ces défauts, qui s'accordaient au reste cette fois avec les préjugés du roi et même de la nation, éclatèrent dans sa conduite ministérielle et contribuèrent sans aucun doute aux échecs qu'éprouva l'Angleterre. Enfin son orgueil et celui de sa patrie furent punis. Quand Lafayette eut enfermé lord Cornwallis dans York-Town, où Washington et Rochambeau le forcèrent à capituler, la Grande-Bretagne dut céder, et le ministère de lord North se retira. Un mois avant ses collègues, lord George Germain avait déposé les sceaux de secrétaire d'état et obtenu pour récompense la pairie avec le titre de vicomte Sackville. On sait que Rockingham et Shelburne furent les ministres de la paix.

A partir de cette époque, lord Sackville vécut encore trois années. Il passa tout ce temps dans la retraite. La vieillesse était venue, la santé déclinait. Un écrivain connu par d'agréables ouvrages, Richard Cumberland, a laissé des mémoires intéressans où il raconte avec de précieux détails cette dernière partie de la vie d'un homme qui ne fut guère aimé que de lui. Lord Sackville l'avait accueilli avec bonté, bien placé dans son ministère, et il finit par l'admettre intimement dans sa maison. Là, suivant cet intelligent témoin, son humeur était grave, mélancolique; mais l'âge lui avait donné de la résignation et du calme. Bon et charitable pour les petits, il était réservé et imposant avec tous. Sa parole brève et précise commandait le respect ou le silence. Dans sa filiale reconnaissance, le jeune Cumberland, on le sent bien, ne jugeait pas son noble protecteur. Il était à mille lieues de se rendre compte de ses antécédens, ainsi que nous l'avons fait. Il n'avait même jamais entendu dire que lord Sackville eût été soupçonné d'être Junius, lorsque ce dernier, peu de jours avant sa mort, le lui dit en plaisantant. Mais la conversation n'alla pas plus loin; Cumberland ne lui fit aucune question, la chose ne lui paraissant pas avoir besoin d'être désavouée, parce que, dit-il, il n'y a pas lieu de nier une impossibilité. Peu après, il se passa pourtant une scène qu'il raconte fort bien et qui nous paraît significative et saisissante. Lord Sackville était mourant dans son château de Stoneland, lorsqu'il apprit que lord Mansfield se trouvait à Tunbridge dans son voisinage, et il le fit prier par Cumberland de le venir voir une dernière fois. Lord Mansfield y consentit, et à peine était-il entré dans le salon, qu'il vit paraître lord Sackville dont la respiration faible et les traits altérés annonçaient la fin prochaine. Il fut troublé à cette vue et ne put retenir un mouvement d'horreur qu'un *homme ferme ou qu'un ami n'aurait pas montré*. Il demeura muet. Dès que Sackville put parler, il s'excusa de l'avoir troublé et de se montrer à lui dans un tel état. « Mais, mon cher lord, dit-il, quoique je n'eusse

pas dû vous imposer la pénible obligation de faire une dernière visite à un mourant, je désirais avec tant d'anxiété vous faire mes sincères remercîmens pour vos bontés envers moi, pour toutes les sortes de bienveillant appui que vous m'avez données dans le cours de ma malheureuse vie, que je n'ai pu vous savoir si près de moi sans vouloir vous assurer de l'invariable respect que j'ai toujours conçu pour votre caractère, et puis vous demander de la manière la plus sérieuse votre pardon (*forgiveness*), si jamais dans les fluctuations de la politique et la chaleur des partis, j'ai paru à vos yeux en de certains momens de ma vie injuste pour votre grand mérite et oublieux de vos nombreuses bontés. » Tels sont les termes transcrits par Cumberland, qui les avait entendus. Lord Mansfield fit une réponse convenable et parfaitement satisfaisante, mais ne parut pas disposé à prolonger l'entretien. Lord Sackville ne le pressa pas de rester et le laissa partir. Il dit ensuite une fois que c'était fort obligeant de la part de lord Mansfield, puis il n'en parla plus. Quelques jours après, il reçut le sacrement; mais auparavant il déclara qu'il était en paix avec tout le monde, mais il confessa qu'en un seul point cela lui coûtait un rude effort (*in one instance only it cost him a hard struggle*). Dans ses dernières paroles à son jeune ami, il dit : « J'ai l'espoir et la confiance d'être préparé pour l'autre vie. Ne me parlez pas de tout ce qui se passe dans la santé et l'orgueil du cœur. Voici le moment où un homme doit être jugé (*searched*), et rappelez-vous que je meurs, comme vous me voyez, avec une conscience en repos et content. » Il expira le 25 août 1785.

Nous laisserons le lecteur entre les deux versions qui viennent d'être opposées l'une à l'autre, et s'il s'étonne de rester encore dans le doute ou l'ignorance, nous lui dirons avec M. Foster : « On peut imaginer que l'écrivain a voulu vivre jusque dans les temps futurs sous le nom impérial de Junius, de préférence au sien propre, et qu'il a calculé en s'y décidant qu'aucune tache, aucune marque d'abaissement dont pussent triompher les hommes qu'il méprisait, ne sauraient être transportées de son nom réel à ce nom adopté par son orgueil. On peut avec vérité supposer qu'il a senti une sorte de sombre enthousiasme dans cette transmigration pour ainsi dire, dans ce passage d'une personnalité et d'un nom contre lesquels le monde aurait pu prendre ses avantages, à la forme impassible, imposante, vengeresse et immortelle de Junius. »

CHARLES DE RÉMUSAT.

LA SOCIÉTÉ

ET

LA LITTÉRATURE A CUBA.

I. *Poesias de Gabriel de la Concepcion Valdes* (Placido), 1 vol. in-18. — II. *Obras de D. Jose Milanes*, 4 vol. in-8°, Habana. — III. *Colleccion de articulos satiricos y de costumbres*, por D. Jose de Cardenas y Rodriguez; 1 vol. in-8°, Habana. — IV. *Cuba, ses ressources, son administration, sa population, au point de vue de la colonisation européenne et de l'émancipation progressive des esclaves*, rapport du procureur fiscal Vasquez Queipo, traduit par M. Arthur d'Avrainville; 1 vol. in-8°, Paris, 1851. — V. *Situacion politica de Cuba y su remedio*, por D. Antonio Jose Saco, in-8°, 1851.

De quelque manière qu'on envisage notre temps, il est un genre d'attrait émouvant et profond qu'on ne peut lui disputer : c'est celui qu'offre le spectacle d'un immense mouvement humain s'accomplissant à la fois sur tous les points du globe, s'étendant aux régions les plus ignorées et se manifestant par des incidens étranges ou des révélations inattendues. L'intérêt des luttes extérieures et lointaines vient se joindre à l'intérêt ardent de nos crises sociales. Ce n'est point que ce soit là un phénomène exclusivement propre à l'époque où nous vivons; le XVIe siècle est rempli d'un mouvement de cette nature; il a vu de ces destructions de races comme celles dont nous sommes les témoins; il a eu ses explorateurs héroïques, ses aventuriers intrépides, ses envahisseurs de contrées nouvelles; son histoire est pleine d'épisodes saisissans, de chocs et même de violences commises au nom de la civilisation. Mais ce mouvement s'accomplissait dans une sorte de mystère. Ce n'est que d'aujourd'hui que nous pouvons recomposer et ramener à des proportions réelles les scènes inouies qui se déroulaient hors des

regards de l'Europe et à son insu. Ce qui est plus nouveau et plus particulièrement propre à notre siècle, c'est que la multiplicité des rapports, la rapidité électrique des communications nous font assister pour ainsi dire à tout ce qui se fait ou se tente sous toutes les latitudes. Notre œil peut suivre jour par jour, heure par heure, les péripéties du drame contemporain. N'est-ce point là, à vrai dire, la grande et peut-être l'unique poésie de notre époque? Où donc est la poésie, si elle n'est point dans cette révélation permanente des choses lointaines, dans ce spectacle simultané des manifestations les plus diverses de l'activité humaine? Nous avons les bulletins périodiques des révolutions et des guerres qui se poursuivent à trois mille lieues. Chaque jour, un incident nouveau, grandiose ou bizarre, héroïque ou même criminel, peu importe, vient frapper notre attention par les couleurs dramatiques et mettre à nu le travail universel de la civilisation. Ici, c'est l'Angleterre forçant par le fer et la flamme l'entrée de la Chine, ou dévorant sans bruit une province, un royaume de plus dans l'Inde. Tournez le regard d'un autre côté, vers l'archipel des Philippines : là, à Jolo, il y a quelques mois à peine, une expédition espagnole allait atteindre dans son repaire toute une population fière et belliqueuse de pirates malais qui se faisaient hacher sur leurs brèches et tuaient leurs femmes et leurs enfans pour ne point les laisser tomber entre les mains de leurs ennemis civilisés. Voici, à l'heure qu'il est, une insurrection nouvelle qui vient activer la dissolution du Mexique et élargir devant la race anglo-américaine la route qu'elle s'était déjà frayée au cœur du vieil empire de Montezuma. Hier encore, c'était mieux, c'était un rapt à main armée, tenté en plein océan sur une paisible et florissante possession d'une nation européenne par une nuée d'écumeurs de mer : nous voulons parler de l'invasion de l'île de Cuba.

C'est là assurément un des épisodes les plus curieux et les plus extraordinaires de ces derniers temps. Cinq ou six cents flibustiers sont ramassés dans les villes de l'Union américaine, équipés et armés; on frète pour eux des navires publiquement; on leur donne un drapeau de fantaisie, le drapeau de l'annexion. Leur chef leur distribue d'avance les terres de la nouvelle conquête; des proclamations et des journaux célèbrent en style lyrique leur expédition, certes des plus singulières en plein XIXe siècle. Le jour venu, ils se précipitent sur leur proie; on connaît la digne fin d'une telle aventure : cinquante soldats de la prétendue *armée libératrice* de Cuba fusillés sur une esplanade, et leur chef, Narcisso Lopez, puni du supplice du *garrote* sur la place d'armes de la Havane, aux applaudissemens des noirs attirés par la tragédie! Ce qui intéresse évidemment dans une tentative semblable, ce n'est ni l'action en elle-même, ni la répression sanglante et juste qui la dénoue : c'est le sens qui s'y attache, c'est l'ensemble des questions qu'elle éveille

naturellement. Quel peut être l'avenir de cette idée d'annexion sous laquelle la race anglo-américaine cache l'ardeur de ses convoitises et son esprit d'envahissement? Quels sont les élémens de durée possible pour la suprématie de l'Espagne sur sa riche et féconde possession? et avant tout, cette île de Cuba elle-même, tour à tour l'envie et le point de mire de l'Angleterre et des États-Unis, quelle est-elle? quelle sociabilité y domine? quels symptômes de vie morale et intellectuelle s'y développent? quels intérêts s'y agitent? Des voyageurs ont dès long-temps laissé pressentir quelques-uns des mystères de ce monde intertropical. Une femme d'esprit, Mme Merlin, publiait, il y a quelques années, un livre, — *la Havane*, — d'une observation vive et pénétrante, consacré surtout à décrire la vie et les mœurs de Cuba, mais dont la forme ingénieuse et familière ne déguise nullement ces graves questions qui se remuent au fond de la société cubanaise et constituent son originalité. Cet ensemble de questions, qu'est-ce autre chose que le problème même de la civilisation se débattant sur un des points du monde les plus favorisés du ciel, dans des conditions de mœurs et de races particulières et avec des circonstances propres que servent parfois à éclairer des incidens d'une brutalité étrange, comme l'invasion de Narcisso Lopez?

Cuba, on le sait, est un des derniers et des plus magnifiques débris restés à l'Espagne de cet immense empire colonial qu'elle possédait dans le Nouveau-Monde. Placée à l'entrée du golfe du Mexique comme pour donner la main à l'Amérique du Nord et à l'Amérique du Sud, équivalant par son étendue à un royaume, dominant les Antilles par la beauté et la fertilité de sa nature, on peut se demander comment elle est restée si long-temps dans une sorte d'obscurité. Il n'y a qu'une raison à en donner pour l'Espagne : c'est l'embarras de ses richesses et de ses domaines. L'Espagne avait le Mexique, le Pérou, Buenos-Ayres, tout ce continent aujourd'hui subdivisé en républiques en ébullition et en dissolution. Cuba a dû peut-être à sa situation insulaire de ne point tomber dans l'abîme d'anarchie où se débattent la plupart des républiques continentales; elle a dû à cette situation de suivre un développement particulier au bout duquel, après tout, si elle n'a pas acquis le droit de jouer à l'indépendance, de simuler tous les actes de la souveraineté politique, elle a trouvé du moins une prospérité matérielle qui égale presque celle des États-Unis. Cette prospérité éclate dans l'accroissement singulier de la population et de la production, dans l'élévation progressive du niveau de sa civilisation agricole et industrielle. Elle a son principe dans la libérale mesure par laquelle la métropole brisait, au commencement de ce siècle, le vieux monopole commercial de Cadix, de Barcelone et de Santander, et ouvrait les ports de la colonie au commerce universel. La liberté commerciale est l'unique conquête, l'unique signe d'indépendance acquis par Cuba dans les révolutions contemporaines. Politiquement, Cuba est restée dans la dé-

pendance absolue de l'Espagne. Le régime auquel elle est soumise est le même qu'il y a un siècle : c'est l'autorité souveraine du capitaine-général, tout à la fois chef civil et militaire, président de l'*audience*, surintendant des finances, et même investi du vieux titre de vice-patron religieux des Indes. Les révolutions ont touché à la couronne d'Espagne elle-même, elles n'ont point touché à cette souveraineté absolue qui change de mains tous les cinq ans. Voici une observation qu'on pourrait faire, il nous semble, en décomposant la situation politique de Cuba : d'un côté, dans les circonstances décisives, publiques, Cuba est demeurée invariablement fidèle à l'Espagne; elle n'a ni recherché ni accueilli les occasions qui pouvaient favoriser peut-être quelque tentative d'affranchissement. A notre sens, cette fidélité est sincère; elle participe d'un instinct de solidarité nationale et de la réflexion. D'un autre côté, des mécontentemens, des plaintes, des irritations éclatent fréquemment; des velléités ou des désirs de réformes peuvent ressembler à des conspirations latentes. Nous ne parlons pas des insurrections terribles de noirs qui se sont produites en 1841 et 1843, et constituent un élément à part. Que faut-il conclure de ces faits et de ces dispositions en apparence contradictoires? C'est qu'il y a bien évidemment au-dessus de tout un intérêt permanent, supérieur, qui relie Cuba à l'Espagne, et qu'il est en même temps des germes d'inquiétude, de malaise qui fermentent dans cette société impressionnable et ardente : double enseignement qui mérite d'être médité par la métropole et par la colonie, — par l'Espagne, si elle veut conserver son ascendant sur ses dernières possessions américaines, — par Cuba, si elle veut défendre son indépendance comme société de vieille souche espagnole contre les convoitises qui l'observent pour s'en saisir et l'absorber.

Quelles sont, au fond, les conditions et les tendances morales de cette société cubanaise jetée au sein des mers, sous un ciel étincelant, au milieu d'une nature opulente? Ces conditions et ces tendances se déduisent naturellement des traditions, de ce régime politique dont nous parlions, de la séduction du climat, de la coexistence des races esclaves à côté de la race libre, et des nuances diverses de la population créole elle-même. Sans doute, ce qui fait le fonds de la société cubanaise, c'est toujours la nature espagnole, mais la nature espagnole transplantée sous les tropiques et empreinte d'une originalité nouvelle et locale. Ne demandez point à cette nature la force, l'énergie exubérante et brutale, les vertus ou les vices de la race anglo-américaine, sa voisine. Elle a plutôt tous les caractères opposés : un raffinement excessif d'instinct aristocratique, les habitudes d'une oisiveté somptueuse, l'amour du plaisir jusqu'à l'ivresse, l'imprévoyance prodigue que donne la prospérité facile, un mélange singulier de vivacité et de langueur, d'indolence et d'ardeur dans le sang. Tous ces élémens

se retrouvent dans les mœurs cubanaises et leur communiquent une originalité plus poétique que forte. Rien de rude et de contraint comme dans les mœurs de l'Amérique du Nord : au contraire, une familiarité exquise de relations, ce que les Espagnols appellent le *trato* poussé au dernier degré, un esprit de sociabilité léger et charmant. Il semble que cette société trouve son expression la plus achevée dans quelqu'une de ces belles créoles au corps souple et ardent, au regard enivrant et mystérieux, qui, le jour, passent leur temps à se balancer sur leur *butaca* en mangeant les fruits les plus rares, et le soir, enveloppées dans la dentelle et la soie, vont dans leur gracieuse *volante* au *paseo de Tacon*, à la Havane, respirer la brise embaumée des mers tropicales. Rien de sérieux aussi dans cette vie créole dont les poétiques dehors cachent mal un fonds inépuisable d'imprévoyance et d'ardeur oisive qui va s'assouvir dans les fêtes, les plaisirs coûteux et les caprices passionnés des sens ou du cœur. Le planteur cubanais, le fils du pays, — *hijo del pais*, — ne se sent point le goût des préoccupations sévères; il oublie l'avenir pour le présent, dépense sans compter les trésors d'une nature féconde, grève ses propriétés, engage ses récoltes futures aux industrieux Catalans qui vont faire leur fortune à Cuba, et n'a pas l'air de se douter qu'avec quelques vertus de plus il ferait de son opulence l'instrument et le pivot de la prospérité de son île. Ces tendances oisives et frivoles, qui sont la grace et le vice d'une société sans profondeur, tout contribue peut-être à les entretenir dans la vie cubanaise, — et l'action du climat et l'esprit métropolitain lui-même, qui, en même temps qu'il dispense volontiers les Cubanais de s'occuper trop librement des intérêts de leur pays, ne cherche point à utiliser leur activité en leur ouvrant la carrière administrative. L'Espagne en général ne confie point d'emplois publics dans l'île à la population créole. Elle envoie ses propres enfans remplir ces charges lucratives et parfois oppressives. De là un secret antagonisme entre l'élément espagnol européen et ce qu'on pourrait appeler à quelque degré l'élément national cubanais, — *le fils du pays*, qui ressent cette exclusion comme une injure, s'accoutume à voir dans l'envoyé de la métropole un dominateur étranger, et se rejette dans l'oisiveté passionnée de ses mœurs comme dans un refuge où il nourrit ses griefs.

De ce monde indolent et charmant, il serait assurément facile de détacher plus d'un type curieux et pittoresque où se refléterait quelque chose de la vie cubanaise dans son expression la plus locale. Aucun n'égalerait en originalité ce type étrange de la nature espagnole transformée par le soleil des tropiques et l'indépendance sauvage qu'on retrouve à un certain degré de la sphère sociale à Cuba, — le *guajiro*. C'est le campagnard de Vuelta-Abajo, de Guanajay, quelque chose comme un gaucho de la pampa argentine, moins mêlé primitivement de sang indien cependant, doué de plus d'instincts de sociabilité, il

nous semble, chevaleresque et élégant;—oui, élégant, avec son pantalon blanc, sa chemise au col rabattu et retenu par un mouchoir au nœud flottant, son chapeau de paille à larges bords, ses éperons d'argent rattachés par un ruban de satin et son *machète* à la poignée incrustée de pierreries passé dans sa ceinture de soie. Le guajiro a les goûts rustiques et simples, l'ame ardente et poétique; il vit de peu matériellement et fait de sa vie une sorte de poème de toutes les passions et de tous les entraînemens. Il est poète, musicien, beau danseur, enthousiaste et jaloux dans ses amours, idolâtre des combats de coqs et de son cheval, joueur, querelleur et souvent brouillé avec la justice. Le guajiro a l'humeur libre et vagabonde, et transporte facilement ses légers pénates. Quand un site lui plaît, il s'y fixe pour quelque temps; il élève sa maison, dont les élémens primitifs sont quelques arbres, des bambous, de la feuille et de l'écorce de palmier. Autour de l'habitation, le guajiro marque son domaine : un jardin composé de quelques *caballerias* de terre, où mûrissent avec une merveilleuse rapidité des légumes et des fruits prodigieux, où se pressent le bananier, le camphrier, le vanillier, l'arbre à gomme et d'innombrables cactus en fleurs exhalant des parfums enivrans. Un jour suffit pour la fondation d'un de ces établissemens peu durables, grace aux voisins que le guajiro appelle à son aide et qu'il fête, dans sa maison à peine debout, d'un cochon de lait rôti. Comparez ce genre de créations improvisées et mobiles avec la manière dont se forme ce qu'on nomme l'*abeille* dans l'Amérique du Nord, et vous aurez, comme dans un éclair, la révélation subite de la différence de deux races.

Que le guajiro change de contrée au reste, n'est-il pas toujours sûr de rencontrer partout les mêmes prodigalités de la nature et la même générosité dans un sol qu'il suffit d'effleurer pour en faire jaillir cinq ou six récoltes par an? Cette absence de préoccupations matérielles, cette certitude d'une vie facile se reflètent dans le caractère et les habitudes du guajiro. Le matin, dit un des peintres de cette race bizarre, le guajiro se lève avec le soleil. Son premier soin est de ceindre son *machète*, poignard à la lame recourbée, de chausser ses éperons d'argent; puis, sautant sur son cheval, il s'élance à travers les campagnes odoriférantes, va d'un *cafetal* à une sucrerie, de la sucrerie à une taverne, ou passe la journée aux combats de coqs. Le soir, à la clarté des étoiles, caché dans une de ces haies d'orangers, *guarda-rayas*, qui entourent les caféières, non loin de quelque *estancia* dont son cheval connaît le chemin, il va implorer, en quelque poétique appel, sa maîtresse, la jeune *guajira*, qui exprime son consentement en lançant dans l'air un insecte flamboyant, le *cocuyo*. Le guajiro chante quelque chanson comme celle-ci : « Je meurs de froid près d'un oranger sombre, tandis que la maîtresse de mon cœur dort tout à son aise. Je souffre mille tourmens au vent, au soleil et à la pluie, et, pour mes maux, pas

une heure du plus petit plaisir! » Ou bien encore : « Tant que je frappe du pied la terre et tant que je soupire, je ne vois pas tes beaux yeux, tourment de mes désirs. Si tu paies mon amour, ô mon bien! commande entièrement dans l'ame d'un *montero* et sois reine dans ma maison! » Il y a à Cuba tout un trésor rustique et populaire de ces chants des guajiros : ce sont les *Decimas Cubanas*. La musique qui accompagne ces chants est douce et triste, et reproduit d'une manière originale toutes les alternatives d'une plainte passionnée. Un des signes de cet instinct de sociabilité que nous laissions pressentir chez le guajiro, c'est que, quand il est arrivé à obtenir les bonnes graces de la guajira, quand il se marie, il est, assure-t-on, plein de délicatesse et d'attentions pour sa femme; il lui achète un cheval à son premier enfant; il va avec elle le dimanche à l'église; il subit son influence et en fait véritablement la reine du *bohio*. Singulier spécimen du mélange des races humaines, qui est le fruit, non de la vie sauvage à demi éclairée par la civilisation, mais de la civilisation espagnole modifiée et transformée par l'indépendance sauvage, ce qui est bien différent! Il est facile de voir combien ce type extraordinaire offre peu de ressemblance avec tous les autres caractères populaires, et combien ce mot même de peuple doit changer de sens sous ces latitudes enflammées.

Les dangers qui peuvent menacer la société cubanaise, en effet, n'ont rien d'analogue avec ceux auxquels sont exposées nos vieilles sociétés européennes. Ce ne sont point des dangers démocratiques. Il n'y a point de peuple en réalité à Cuba, il n'y a point ce produit des civilisations avancées et aigries, — le prolétaire inquiet, besoigneux et tourmenté, facilement gagné par la misère à la haine et par la haine à la révolte; mais il y a une autre plaie bien autrement cruelle : c'est l'esclavage qui, en même temps qu'il est un des élémens de la constitution sociale, réagit nécessairement sur les mœurs. Ce n'est point que l'esclavage offre à Cuba de ces caractères hideux qu'il peut revêtir ailleurs; il n'est point de pays, au contraire, où la réalité pratique vienne mieux corriger l'iniquité morale du principe. Quelque chose de la douceur créole se fait sentir dans les relations du maître avec l'esclave, que couvre parfois une sorte d'adoption patriarcale. L'esclave participe des bénéfices de cette vie sans préoccupations et sans misère; il a du moins le bien-être matériel. Malade, il est soigné; vieux et infirme, il conserve sa place dans la maison. Il y a mieux : c'est que le noir n'est point destitué de tout ce qui caractérise la personnalité civile; il a le droit d'élever des volailles et des bestiaux, il a un jardin dans l'habitation où il vit, et il reste propriétaire des fruits de son travail. La législation espagnole, infiniment moins dure que toutes les législations de ce genre, entoure de protection à beaucoup d'égards l'existence de l'esclave; elle lui assure un *protecteur* désigné par la loi et organe de ses griefs légitimes; elle lui confère un privilége qui

n'existe dans aucun code de l'esclavage et qui dérive d'une loi dite de *coartacion*, celui de s'affranchir par degrés, par l'acquittement de petites sommes, de telle sorte que l'impossibilité de réunir le prix total de son affranchissement ne puisse le rejeter dans l'indolence et la paresse. L'esclave *coartado* peut habiter hors de la maison de son maître et régler sa vie comme il l'entend. Un des détails singuliers de ce régime tempéré par une certaine douceur pratique, c'est que l'esclave, eût-il volé pour payer son affranchissement, la liberté ne lui est pas moins acquise, comme si le larcin s'épurait en quelque sorte par le résultat. Mais, qu'on le remarque, c'est à titre de race inférieure et dégradée que cette protection s'exerce sur l'esclave : ce n'est nullement à un titre d'égalité humaine. Le sentiment de la supériorité du blanc garde toute sa puissance dans les mœurs vis-à-vis du noir, fût-il arrivé à la liberté, et ce sentiment s'étend jusqu'à l'homme de couleur, au mulâtre lui-même. La démarcation entre les classes et les couleurs est partout vivante dans les usages, dans les coutumes. Les faiblesses du cœur ou des sens pour quelque être de cette race malheureuse, toutes nombreuses qu'elles soient, ne s'avouent pas. Le mulâtre pas plus que le noir libre n'est admis à la société du blanc et ne fréquente les mêmes lieux de réunion. Souvent les relations nouées en Europe sous l'influence de nos habitudes cessent au-delà des mers. Nous lisons dans la biographie d'un poète mulâtre, qui a été l'ame d'une conspiration à Cuba, ces mots singuliers et significatifs : « Qu'avait-il à envier?... Par une considération spéciale pour son talent, l'entrée des théâtres et des cafés lui était permise; il mangeait à la table des blancs et assistait aux réunions les plus choisies de la Havane et de Matanzas... » Cette *considération spéciale*, c'est là justement l'indice et la mesure de l'exclusion sociale dont nous parlions, vivement ressentie surtout par les hommes de couleur chez lesquels l'intelligence est en progrès constant aujourd'hui. Les mœurs de l'Amérique du Nord sont empreintes de la même inégalité. Il y a quelques années, un honnête pasteur d'Utica causait un soulèvement par la consécration du mariage d'un noir avec une jeune fille blanche; mais les Américains du Nord ont le nombre et la force pour contenir les haines que leur orgueil entretient. A Cuba, ce ne serait point trop dire de porter à sept cent mille le nombre de noirs et hommes de couleur, libres ou esclaves, sur une population d'un million d'ames : c'est ce qui donne un caractère menaçant à la race noire, entretenue dans le sentiment de sa force numérique et de son infériorité morale, et ce qui fait la terreur secrète de la race blanche au sein des prérogatives sociales que les mœurs lui confèrent.

Ce n'est pas seulement au point de vue des relations des classes entre elles que l'esclavage réagit sur les mœurs de Cuba. Dans nos sociétés de l'ancien monde, nous ne soupçonnons pas toutes les sources

de distinction, de supériorité sociale et les conséquences qui s'en déduisent; nous ne savons pas quel signe spécial d'aristocratie il y a à être blanc, ni même à être libre, depuis que la civilisation a effacé toute trace de servitude personnelle parmi nous. Dans les pays à esclaves, être blanc et être libre constitue déjà un caractère aristocratique indépendamment de la naissance et de la fortune; il s'opère dans les esprits une alliance singulière entre l'idée du travail et l'esclavage noir; le travail matériel subit un avilissement dont les mœurs donnent la mesure; il s'empreint d'une couleur servile à tous les yeux. Ce n'est pas seulement le descendant de quelque famille de la conquête, l'homme de *sang bleu, — sangre azul,* — qui reste dans sa sphère de jouissances luxueuses et inoccupées; le pauvre, dès qu'il peut, achète un esclave pour se soustraire le plus possible aux rigueurs d'une condition laborieuse. Ce guajiro dont nous dépeignions la vie et les coutumes, emporté dans le tourbillon de son existence aventureuse et étrange, a des noirs dans sa maison et les occupe aux travaux les plus grossiers. Un jour, il y a peu d'années encore, un habitant de Cuba publia dans un journal un appel à quelques laboureurs de la métropole en leur offrant des conditions avantageuses et des moyens de fortune par la culture de la canne; cet appel provoqua immédiatement la plus singulière des réclamations d'un honnête Castillan, qui y voyait une insigne injure et ne concevait pas qu'on pût proposer à des Espagnols de vieille souche de venir s'assimiler à des nègres. Le vrai fils du pays, à Cuba, répugne essentiellement à tout travail qui porte un certain caractère de dépendance; il ne se plie point à la domesticité, de tout temps laissée aux *isleños* ou habitans des Canaries, dont l'émigration se renouvelle chaque année dans l'île. Le noir lui-même, enfin, arrivé à la liberté, met ses premières ressources à acquérir des esclaves, — et alors, malheur au noir esclave d'un noir! c'est le pire destin qui puisse échoir à une créature humaine. De toutes parts ainsi, à l'état libre comme à la couleur blanche, s'attache d'une manière permanente l'idée d'une vie sans effort et sans labeur. De ces tendances il résulte dans les mœurs cubanaises un cachet particulier d'indépendance, d'indolence et d'imprévoyant abandon. — Légère, impressionnable, prompte à s'émouvoir de ses périls intérieurs, et plus prompte encore à les oublier, amoureuse de la vie facile, imbue de l'orgueil de caste, travaillée d'élémens hostiles sans cesse en fermentation et d'instincts ardens que viennent enflammer les excitations et les exemples du dehors, — il ne faut pas s'étonner que cette société frémisse et crie parfois quand elle sent une main vigoureuse et rude qui vient discipliner son incohérence brillante. L'un des gouverneurs espagnols de ces derniers temps, le général Tacon, est resté dans le souvenir de Cuba comme le type de ces pouvoirs durs et re-

doutés. Tacon était en effet un inflexible chef qui soupçonnait le silence, punissait le murmure, emprisonnait, exilait et faisait peser toutes les rigueurs politiques sur cette aimable race créole. Il est vrai qu'en même temps il purgeait la Havane des voleurs et des assassins qui infestaient les rues; il fermait les maisons de jeu où les fils de famille allaient dissiper leur fortune; il faisait cesser les dilapidations administratives; il construisait des édifices et assurait au commerce la protection d'une indomptable volonté : de telle sorte que l'esprit cubanais est encore aujourd'hui partagé entre la haine et la reconnaissance pour ce bienfaiteur violent qui se plaisait à traiter toute une race soumise à son empire comme un enfant gâté et capricieux.

Un des caractères remarquables de cette population si favorisée matériellement et politiquement dépendante, c'est une intelligence souple et vive, une aptitude naturelle à ressentir toutes les jouissances des arts, une extrême ardeur de savoir et de connaître : tout cela peu profond et servant comme de rudiment à une civilisation intellectuelle qui tend à se former à travers les difficultés d'un régime sévère. La Havane a ses théâtres magnifiques de la *Alameda* et de *Tacon*, où la musique italienne alterne avec le drame cubanais. Des sociétés littéraires se sont formées à diverses reprises. Chaque ville a ses journaux, où, faute de politique, des milliers de sonnets fleurissent, et ce n'est pas le moindre contraste, selon la spirituelle observation de Mme Merlin, que de voir dans les *hatos* de Puerto-Principe, au cœur même de l'île, à côté des usages partout survivans du passé, ce spécimen de la vie moderne, — le journal. Au milieu des agitations de notre siècle, Cuba a eu son groupe peu nombreux, mais distingué, de talens moins connus de l'Europe que de l'Amérique : don Antonio Jose de Saco, Heredia, Placido, Milanes, Cirillo Villaverde, Cardenas y Rodriguez. Le premier, Saco, auteur d'essais multipliés,—*Mi primera Pregunta, Examenes analitico-politicos, Supresion del Trafico de Esclavos en la isla de Cuba,* — est un publiciste éminent que la hardiesse de ses opinions politiques et économiques a conduit en exil. Les autres sont des poètes lyriques ou dramatiques et des écrivains de mœurs. Quelques-uns de ceux-ci, tels que Heredia et Placido, sont morts d'une manière tragique, l'un proscrit, l'autre fusillé. La vie intellectuelle à Cuba, au reste, comme dans tous les pays, n'est que le commentaire du mouvement social. Qu'on réunisse quelques-uns de ces traits que nous cherchions à ressaisir, — frémissement secret des ames sous le joug espagnol, antagonisme des races, éblouissement d'une nature splendide, reflet du ciel des tropiques dans les caractères et dans les mœurs, exubérance des passions, ardeurs mobiles d'une existence sans gravité sinon sans originalité, — c'est là le fonds permanent qui se révèle chez la plupart de ces écrivains à travers l'inexpérience même de leurs

essais, et une facilité d'imitation qui gâte souvent un talent réel. Il y a en général, dans les œuvres des poètes cubanais comme dans le milieu social où elles se produisent, plus d'imagination que de profondeur, plus d'éclat extérieur que de puissance, plus de grace que de caractère moral, plus de mouvement que de cohésion. « C'est, dit un critique cubanais, la littérature d'un pays sans histoire et sans monumens, doué d'une nature poétique et abondante en scènes merveilleuses, où les sciences et les beaux-arts naissent à peine, et où le spectacle des mouvemens intellectuels de l'Europe a le prestige fascinateur de la distance. » Un trait commun à tous ces poètes d'outre-mer, c'est l'amour inviolable de la « chère Cuba, » — amour qui chez quelques-uns se transforme en une sorte de conjuration contre l'Espagne. Les vers du malheureux Heredia, le plus renommé de tous, l'auteur d'une ode célèbre sur le *Niagara,* ne sont autre chose que des plaintes hyperboliques, des exaspérations éloquentes d'imagination contre le *maître espagnol.* Plusieurs morceaux d'Heredia, — l'*Hymne du Proscrit,* une épître *à un ami exilé pour opinions politiques, le Génie de la Liberté, l'Étoile de Cuba,* — forment tout un poème passionné et violent qui n'a point été imprimé à Cuba, mais qui court manuscrit et va enflammer les cœurs. C'est une invective ardente qui s'épanche... « Me voilà libre enfin, dit le poète dans une pièce *à Emilia;* me voilà éloigné de maîtres et d'esclaves. Mais, Emilia, quel changement cruel! le vent d'hiver souffle furieux; sur ses ailes, une gelée aiguë vole et dévore le sol desséché. Une nuée épaisse couvre le soleil et ferme le ciel qui va se perdre à l'horizon douteux dans la mer sombre. Les arbres dépouillés gémissent. Aucun être vivant dans les campagnes; partout la solitude et la désolation. Est-ce donc là le séjour que je dois avoir en échange des champs lumineux, du ciel pur, de la verdure éternelle et des brises balsamiques du climat sous lequel mes yeux se sont ouverts à la lumière dans la douceur et la paix?... Qu'importe?... Mes yeux ne verront plus s'agiter la cime du palmiste dorée des rayons du soleil couchant. Mon oreille, au lieu de ton accent enchanteur, n'entend plus que les sons barbares d'un idiome étranger; mais au moins elle n'entendra pas le cri insolent du maître, ni le gémissement des esclaves, ni le sifflement du fouet, tous ces bruits qui empoisonnent l'air de Cuba!... » — Le sentiment qui circule dans ces vers est sincère, mais c'est l'émotion d'une ame ulcérée et outrée plutôt que véritablement libre, qui s'exalte dans la solitude et fait d'une colère imprévoyante sa muse favorite. Heredia n'est pas proprement un poète révolutionnaire. Ses vers sont l'expression idéale et enflammée de ce vague instinct d'indépendance qui fermente dans le cœur de la jeunesse cubanaise.

Le poète le plus essentiellement révolutionnaire de Cuba, c'est Pla-

cido, dont le vrai nom est Gabriel de la Concepcion Valdès. La naissance et la destinée de celui qu'on a appelé le *barde du Yumuri*, autant que ses vers mêmes, mettent à nu un des côtés les plus saisissans de cette petite société. Placido était un mulâtre, fruit des amours clandestins d'une créole d'assez haut rang et d'un noir, assure-t-on. Il était né à Matanzas. Enfant, il avait été esclave et soumis à toutes les rigueurs de la condition servile. C'est dans cette situation que son intelligence s'était éveillée, et qu'il était devenu un poète incorrect, mais plein de feu. La vie de Placido s'était transformée; il avait acquis une renommée littéraire. Les sociétés choisies de la Havane et de Matanzas l'accueillaient exceptionnellement. Il avait des ressources suffisantes pour vivre inoccupé, mais ces conditions plus heureuses n'avaient point effacé en lui le souvenir et le ressentiment de son premier état et de sa couleur. Dans quelques vers empreints d'une sorte de mystère tragique éclate, sous le titre de *Serment*, une implacable protestation du sang africain. « A l'ombre d'un arbre à la cime élevée, qui est à l'issue d'un vallon étroit, il y a un petit ruisseau qui invite à boire de son eau argentée. Là, je me suis rendu, appelé par mon devoir, et, faisant un autel avec de la terre durcie, devant le code sacré de la vie, en étendant mes mains, j'ai juré, — j'ai juré d'être l'ennemi éternel du tyran, de tremper, s'il m'est possible, mes vêtemens dans son sang après l'avoir versé, et de mourir, s'il le faut, aux mains du bourreau pour briser le joug!... » Ici, qu'on le remarque, le *tyran*, ce n'est point l'*Espagnol*, ce n'est point le capitaine-général tout-puissant et absolu : c'est le *blanc*, contre lequel se révolte la nature africaine, et qu'elle promet à l'immolation. Le serment contenu dans ce sonnet n'était point une simple image; Placido faillit le tenir. Il s'était fait l'ame d'une conspiration qui devait éclater le 4 avril 1844. Le secret fut livré par une négresse esclave du poète, et poussée, dit-on, par un sentiment de jalousie. Jeune encore, arrivé à une situation privilégiée, Placido était fusillé quelques jours après. Il garda jusqu'au bout d'ailleurs un certain stoïcisme. Une de ses plus touchantes inspirations date de ces momens suprêmes : c'est un dernier adieu à sa mère. « Si le destin fatal qui m'est échu, dit-il, si le triste dénoûment de ma sanglante histoire, au sortir de cette vie passagère, laisse ton cœur frappé à mort, assez de plainte; que ton cœur affligé retrouve le calme. Je vis dans la gloire, et ma lyre tranquille adresse à ta mémoire son dernier accent : — accent doux, mélodieux et sacré, innocent et spontané comme le premier cri que je poussai en naissant. Déjà j'incline ma tête, la religion me couvre de son manteau; adieu, ma mère, adieu!... » Placido a laissé un grand nombre de vers qui ont été recueillis : odes, épîtres, sonnets, romances, *decimas*. Les morceaux les plus remarquables sont *la Fleur du Café*, *le Pêcheur de San-Juan*, une hymne *au Pan*, montagne voisine de Matan-

zas; des octaves sur *l'Utilité du Travail*, qui prouvent qu'il n'entrait rien de démocratique, au point de vue ordinaire, dans l'ame de Placido. Le mérite de ces vers n'est point la correction, c'est plutôt le mouvement d'inspiration qui s'y fait sentir et une certaine saveur d'originalité qui s'en dégage parfois. « Ce sont des fleurs d'un génie sans culture, dit le poète lui-même, semblables à celles des campagnes de ma patrie, riches de parfums, de teintes et d'éclat. » Placido a chanté le *Pan* en termes presque magnifiques, qui peuvent donner l'idée de ce que devient le sentiment des beautés naturelles dans la poésie cubanaise.

« Sentinelle du golfe mexicain qui brilles comme un gigantesque autel élevé par la main de Dieu au-dessus des flots écumeux, superbe *Pan*, couronné de cannes dont les feuilles frémissantes semblent répéter dans leur murmure l'hymne que te jetait un illustre proscrit en s'enfuyant sur son rapide esquif, salut, montagne féconde, dernier témoin d'un temps qui n'est plus, confidente d'une histoire ignorée qui s'est perdue dans les ombres mystérieuses! Les vivans d'autrefois qui peuplaient tes massifs épais sortent aujourd'hui encore sans doute, comme les fées, à la clarté de la lune. Parmi les sveltes palmiers, leurs ombres se réunissent pour s'entretenir de ce qu'elles furent. Elles portent des carquois dorés, et leur tête s'environne de plumes blanches et rouges du *tocoloro*. Elles courent, folâtrent, se séparent et se rejoignent encore pour chanter leurs amours ou pleurer leurs infortunes. Ainsi ces beaux fantômes te saluent et te fêtent la nuit, jusqu'à ce que l'aube, blanchissant l'orient, annonce le retour du soleil : alors elles s'envolent rapides, disparaissent dans l'immensité, et on n'entend plus que leur écho qui répète : Cuba!... Cuba!... »

Il y a assurément dans ces vers de Placido quelque chose d'étrange qui ne saurait être reproduit, et qui dénote de la part de ces poètes d'outre-mer un effort permanent pour atteindre à l'originalité en ne se servant que d'élémens locaux. La direction et le but de ce travail peuvent se résumer en un mot : « Orner d'un tour espagnol une pensée née cubanaise. » On ne saurait énoncer plus brièvement une poétique plus juste.

Mais le difficile est de trouver cette pensée nationale, en quelque sorte, que la plupart des poètes cubanais poursuivent, et dont bien peu paraissent se faire une idée exacte. Il ne suffit point évidemment d'accumuler dans des vers des noms d'oiseaux et d'arbres inconnus, de multiplier les parfums, les teintes et les couleurs, de reproduire, en un mot, les détails extérieurs d'une nature merveilleuse. L'originalité ne s'acquiert pas à si peu de frais. La difficulté est d'autant plus grande aujourd'hui peut-être, que les influences étrangères s'emparent facilement de ces imaginations mobiles. L'action de ces influences paraît surtout sensible dans un jeune poète de talent dont les œuvres ont été récemment publiées à la Havane avec un soin typographique digne de l'Europe, — don Jose Jacinto Milanès. Le ro-

mantisme français déteint visiblement dans les poésies de Milanès. Il n'en faudrait pour preuve que cette recherche de sujets scabreux qui se manifeste dans des morceaux tels que *le Mendiant*, *le Bâtard*, *la Fille du Pauvre*, *la Prison*, *la Ramera*, ou, en d'autres termes, *la fille de joie*. Les déclamations et les peintures humanitaires que nous connaissons se retrouvent dans ces fragmens poétiques. Il en résulte que c'est une pensée française, et non une pensée émanée de la vie morale de Cuba, qui s'enveloppe ici de la forme espagnole. Quelques autres pièces de Milanès offrent plus d'intérêt et d'originalité. Un sonnet sur *l'Hiver à Cuba* laisse une impression singulière. « Le soleil brille avec douceur, le ruisseau court débordé. Pas une feuille, pas un rameau ne manque au *mango* gracieux. Le vert de la mer est plus beau, l'azur du ciel plus sombre. Tout est repos; l'esprit est rafraîchi, le cœur heureux : telle est à Cuba la saison d'hiver. Le guajiro monte à cheval et fait le tour de ses prairies en se promenant et sans fatigue : le taureau mugit d'amour et non de colère; le *zorzal* siffle et sautille, et l'esclave chante sans s'inquiéter de rien, en admirant tout! » *La Guajirita de Yumuri* est une des plus charmantes compositions de Milanès. La jeune guajira attend son amant, don Eugenio, qui est allé à Matanzas. Le jour passe, l'aube suivante renaît, la guajirita attend toujours. Tout à coup, dans un nuage de poussière, elle entrevoit un cheval rapide : ce n'est point don Eugenio. C'est un beau noir caravali qui porte une lettre à la jeune fille. Eugenio s'est marié à la ville avec une vieille femme riche, et la guajirita meurt lentement consumée par son amour. Nous ne saurions donner que le squelette de ce petit récit. En général, un certain art de combinaison, un certain mouvement se fait sentir dans les poésies de Milanès; c'est l'indice d'un talent dramatique plutôt que lyrique. Aussi le jeune poète a-t-il cherché le succès au théâtre, et il l'a obtenu, assure-t-on, surtout par un drame, — *le Comte Alarcos*, — dont le sujet est tiré de la vieille poésie castillane. On se souvient peut-être de cette tragique légende du comte Alarcos, qui tue sa femme pour obéir à son roi. L'erreur du poète cubanais a été, sous le prétexte d'introduire dans son œuvre un sens philosophique et moral, de faire subir à la donnée qu'il avait choisie une de ces transformations qui en dénaturent le caractère primitif.

C'est là, au surplus, ce qu'on peut remarquer dans le plus grand nombre des tentatives qui se produisent au théâtre, à Cuba. Les essais dramatiques abondent; les sujets sont habituellement puisés dans les traditions anciennes de l'Espagne. Il y a des *Pierre de Castille*, des *Gonzalve de Cordoue*, des *Bernard del Carpio*, des *Blanche de Navarre*, des *Macias*; mais ce sont des traditions transportées et interprétées sous un autre ciel, dans une atmosphère morale différente, et par de jeunes esprits qui semblent en avoir perdu le sens. Les poètes cubanais bro-

dent sur ce fond historique tous les caprices d'une invention sans précision et sans profondeur. Leurs essais ne sont point totalement dépourvus d'habileté littéraire; ils manquent d'une force propre, d'originalité et de caractère. Une certaine originalité ne se retrouve que dans quelques bluettes comiques, telles que *la Volante,* parce que ces petites comédies reposent sur l'observation de quelque détail local. Qu'est-ce que la volante? dira-t-on. La volante occupe une grande place dans l'existence havanaise, dans un monde où les femmes ne marchent pas, et souffriraient presque de fouler le sol du pied. C'est une voiture, gracieuse dans sa forme bizarre, où se passe la moitié de la vie d'une Cubanaise, soit qu'elle aille le jour visiter ses connaissances, parcourir les magasins, soit qu'elle aille le soir au *paseo* ou sur le bord de la mer respirer l'air frais et enivrant. La volante est le rêve universel des femmes de la Havane, la compagne de tous les instans; c'est mieux encore : c'est une confidente. Que de secrets ne garde-t-elle point? Combien d'entretiens ardens, d'échanges passionnés de regards, de querelles ou d'explications mystérieuses n'a-t-elle point protégés? Que de récits elle pourrait faire si elle parlait! C'est avec cette donnée légère et toute locale que l'auteur, don Juan Cobo, a écrit quelques scènes rapides et vives qui rappellent Breton de los Herreros. Milanès a essayé aussi quelques esquisses de ce genre dans le *Spectateur cubanais;* mais il n'y a là évidemment nulle puissance réelle d'observation.

Jusqu'ici le théâtre ne sert que faiblement à éclairer les mœurs de Cuba. On ne saurait voir dans les essais tentés journellement par des esprits inexpérimentés une représentation de la vie sociale de ce petit pays. Cette vie sociale avec ses tendances, son travail secret, ses types originaux, ses mille nuances caractéristiques, apparaît infiniment mieux dans les pages d'écrivains de mœurs, tels que Cirillo Villaverde ou Cardenas y Rodriguez. Ce dernier a écrit une série d'esquisses de la vie cubanaise sous le pseudonyme de Jeremias de Docaransa. Cardenas n'est point un esprit vulgaire, s'il n'a aucune des qualités puissantes des grands peintres de mœurs. C'est un observateur ingénieux et fin, d'une sagacité piquante, qui promène un ferme et satirique regard sur le monde où il vit, et en ressaisit les plus subtiles nuances. Le mouvement intime, frivole, inoccupé de la vie cubanaise ne lui échappe pas, et se ranime sous sa plume. Il y a dans les pages de l'écrivain havanais des physionomies qui doivent être vraies, des ridicules habilement surpris et personnifiés, mille riens qui occupent infailliblement une grande place dans une société légère de sa nature, et qui sont spirituellement mis en relief. Les esquisses de Cardenas ne peuvent avoir évidemment dans l'état actuel qu'une portée restreinte. Cependant un sens sérieux et politique se dégage sans effort de certains morceaux comme celui qui porte ce titre : *Educado fuera.* Quand l'au-

teur cubanais trace le portrait du jeune homme qui va au dehors faire son éducation, et qui revient quelques années après, dédaigneux pour sa patrie, enthousiaste des coutumes étrangères, il révèle un des penchans de tout ce monde hispano-américain où règne la fascination de l'Europe, où chacun aspire à venir goûter au fruit amer de nos civilisations extrêmes. Et qu'en résulte-t-il le plus souvent? C'est que les lumières, les idées, les habitudes, les goûts qu'on se crée en Europe, n'ayant nul rapport avec les conditions générales de ces jeunes contrées, celui qui repasse les mers revient dans son pays comme un étranger en quelque sorte, plein d'illusions, d'irréalisables chimères, de projets factices et irréfléchis. Une forte éducation nationale peut seule évidemment balancer l'effet de ces éducations étrangères dont l'observateur cubanais signale le vice. Un type assez curieux et tout local reproduit par Cardenas, c'est l'*administrateur d'un ingenio*. Il ne faut pas se tromper sur ce mot d'*ingenio*, et le traduire par raison, esprit, intelligence; un homme peut très bien n'avoir rien de tout cela, dit ironiquement l'auteur, et posséder un *ingenio* qui, à Cuba, n'est autre chose qu'une plantation de cannes à sucre. L'administrateur est le factotum de l'*ingenio*. Il dit : Mes nègres! mon sucre! Il est plus maître que le maître lui-même qui vit à la Havane. Il est rare que l'administrateur ne se retire pas au bout de quelques années assez riche; il est propriétaire à son tour, prend un titre ou prête à gros intérêts, et de nul il n'exige plus de garanties que de son ancien maître. S'il y a dans les mœurs cubanaises un degré d'originalité propre, il serait aussi facile d'y remarquer ce qu'on pourrait appeler un accent de *provincialisme* vis-à-vis de l'Espagne, en ce sens que certains côtés, certaines tendances, certaines puérilités du caractère espagnol s'y retrouvèrent singulièrement accusés et exagérés. Tel est l'amour des distinctions et des titres dont l'auteur cubanais fait une assez amusante satire dans *Un Titulo*. Le jeune Crescencio a tous les biens en partage; il ne lui manque qu'un titre : c'est son rêve de tous les instans. Avec un titre, il serait complétement heureux, considéré, envié. Il ne paierait pas ses dettes quand il en ferait. Son tempérament même devrait nécessairement changer, ou tout au moins il mourrait d'une maladie noble: la goutte ou l'apoplexie. Le difficile est de trouver une raison quelconque pour appuyer la demande d'un titre, et de se procurer une généalogie convenable : à quoi un oncle d'imagination tout espagnole répond par cette catégorique preuve d'antiquité :

« Ne te figure pas, neveu de mon ame, dit l'oncle en l'interrompant, que ta famille soit peu de chose. Écoute : tu es de nom Chamorro et tu descends en ligne directe d'un aïeul de ton père qui était lui-même Chamorro. Ce bisaïeul était à son tour petit-neveu d'un autre homme qui vivait dans un temps très reculé, et il est à remarquer que plus tu t'enfonceras dans la nuit des âges,

plus loin tu rencontreras des bisaïeux de tes bisaïeux. Nier que ton père descende de quelqu'un qui vivait il y a d'innombrables siècles, serait une sottise inouie. Du côté de ta mère, qui était ma sœur, ta noblesse est encore plus claire. Pour qu'elle vînt au monde, il a fallu que Dieu, après avoir créé Adam et Ève, leur dit : Croissez et multipliez! Sans cet événement et cette permission, je ne sais pas trop comment ta mère eût pu naître dans notre siècle. Le nom qu'elle t'a laissé est celui de Vasquez, et, pour ceci, il suffit que tu saches que, de même que certains noms s'allongent à volonté, le nom de ta mère et le mien est allé en s'abrégeant. Vasquez vient de Velasquez, pour peu que tu supprimes deux lettres. Velazquez vient de Vasconcelos en ajoutant et combinant certaines autres lettres. Vasconcelos est une corruption de *Vasconstultuscelos*. Maintenant les Vasconstultuscelos tirent leur origine de Biscaye. Tout le monde sait que le basque est l'idiome dans lequel Dieu parla à nos premiers pères. C'est pourquoi les Biscayens descendent d'Adam et Ève. Ta mère et moi nous venons de Biscaye. Sur ce, lâche la bride à ton imagination, et dis-moi si ta lignée est illustre ou non du côté maternel?... »

Ce digne personnage de l'Espagne transatlantique si bien instruit de l'antiquité de sa race est aujourd'hui marquis de Casa Chamorro y Vazquez. Il est qualifié d'excellence; il a des armoiries magnifiques, un héritier de son titre, et n'a plus évidemment à s'occuper de rien. Il n'a plus qu'à se ruiner avec grandeur, à hypothéquer ses *ingenios* et ses *cafetales* pour soutenir son rang. C'est un des types trop vrais peut-être que Cardenas range dans la galerie humoristique de la vie cubanaise. Il ne faut pas trop insister d'ailleurs sur ces peintures légères et en général sur tous ces essais, — poésies, esquisses dramatiques, études de mœurs, dont nous parlons. Ce sont des indices intellectuels plutôt que la manifestation d'un génie distinct et précis. C'est l'ébauche d'une littérature et d'une poésie plus encore qu'une poésie véritable; c'est un tourbillonnement frivole, gracieux parfois et sillonné de quelques éclairs. On ne saurait demander davantage aujourd'hui, et les causes de l'absence d'une vie intellectuelle nettement dessinée ne sont pas toutes littéraires. Cuba, a-t-on dit, ne peut avoir de poésie, parce qu'elle manque de souvenirs et de traditions. Cela n'est vrai que dans une certaine limite. Ces cendres de Colomb qui reposent dans le *Templete* de la Havane, qu'est-ce autre chose qu'un grand souvenir plus américain encore qu'européen? Toute cette histoire dramatique et émouvante des premiers explorateurs et colonisateurs de ces contrées, qu'est-ce autre chose qu'un tissu de traditions merveilleuses? La source inspiratrice manque-t-elle dans la nature tropicale et les types qu'elle enfante? Ce qui est plus certain, c'est que la société cubanaise, comme toutes les sociétés hispano-américaines, produit de toutes sortes d'alluvions et d'agrégations inachevées, n'a point le sentiment de son identité et de son unité morale. C'est une société d'hier, à l'état d'embryon, et où les élémens destinés à se lier et à se fondre conservent encore

leur forme première. C'est comme l'architecture de la cathédrale de la Havane, mélange de gothique, de mauresque et de mexicain primitif, avec des imitations naïves de la nature transatlantique. « Sur les découpures africaines et du moyen-âge, dit Mme Merlin, on voit se grouper des fruits entrelacés par des lianes et des guirlandes de fleurs, puis des imitations de feuilles de papayer larges et lustrées comme de légers rubans, se tortillant avec souplesse autour de colonnes sans base couronnées de panaches exubérans en corolles d'ananas. » Voilà une image de la société et de la littérature cubanaises.

Maintenant, qu'adviendra-t-il de cette reine de l'archipel des Antilles dans un temps donné, d'ici à un siècle ou un demi-siècle? A une question ainsi posée, il serait évidemment difficile de répondre autrement que par des conjectures. Probablement Cuba est destinée à avoir sa place dans ce mouvement de transformation qui emporte les autres sociétés américaines. Les mêmes difficultés, les mêmes problèmes s'y agitent, quoique dans des conditions différentes, résultant, soit de la position insulaire de la possession espagnole, soit du régime politique sous lequel elle continue à vivre; mais à quel titre, dans quelle mesure et comment Cuba prendra-t-elle sa place dans ce mouvement? Est-ce par l'annexion aux États-Unis? Est-ce par une façon d'indépendance à l'imitation des autres républiques de l'Amérique du Sud? Peut-être est-ce le rêve de plus d'une jeune tête cubanaise? Bien que les tentatives récentes n'aient trouvé aucun appui dans la masse de la population, les idées qui les ont produites ont cependant leurs prosélytes silencieux et dévoués. Il suffit de rapprocher ces idées de la réalité pour voir de quelles déceptions elles seraient la source. Supposez, par l'annexion, deux races perpétuellement en contact, — l'une rude et vigoureuse, douée d'un esprit d'envahissement sans limites, puissante par la volonté, par le génie du travail et de l'industrie, — l'autre aimable et peu faite aux dures conditions de la lutte, pleine d'instincts raffinés et gâtée par la vie oisive : laquelle de ces deux races opprimera l'autre? Les Anglo-Américains lanceront leurs émigrans sur cette riche proie que leur livrera l'annexion. Il se formera dans la contrée envahie une population nouvelle qui submergera, dominera, étouffera l'ancienne, en faisant prévaloir son génie et ses mœurs, ses qualités et ses vices. Cuba prendra rang à côté du Texas.—Supposez, d'un autre côté, un système quelconque d'indépendance s'établissant à Cuba et rompant les liens qui rattachent la colonie à la métropole, la société cubanaise se verra aussitôt en présence de la race noire, plus nombreuse, surexcitée et prête à faire peser sur elle le poids séculaire de ses vengeances et de son ignorance. Haïti est l'exemple de cette sanglante suprématie nègre, de telle sorte qu'il ne resterait à la société cubanaise que cette double alternative : — d'être dévorée et absorbée par la race anglo-

américaine ou par la race noire. C'est à ce point de vue qu'on pouvait dire récemment en Espagne qu'il fallait que Cuba fût espagnole ou africaine. En ce moment même, un des esprits les plus distingués de Cuba, M. Saco, dans une brochure sur la situation politique de son pays, vient de combattre l'idée de l'annexion par des raisons victorieuses. Sous un autre rapport, il considère l'indépendance pure et simple comme impossible aujourd'hui, et même dans un avenir assez éloigné. Le problème se présente aux yeux du publiciste havanais sous un autre aspect.

Le problème consiste, selon M. Saco, dans l'établissement de libertés politiques à Cuba. Si Cuba avait une certaine liberté de presse, des libertés municipales, un conseil délibérant siégeant à la Havane, tout semblerait résolu, tous les périls seraient évités. L'erreur du publiciste cubanais et de ceux qui nourrissent les mêmes idées, c'est d'appliquer un remède politique à des vices de situation qui n'ont rien de politique. Le vice de la situation de l'île de Cuba, c'est la disproportion des races, c'est l'antipathie des classes libres pour le travail, c'est l'inutilité d'un sol merveilleux qui n'a que sa fertilité naturelle le plus souvent et dont les deux tiers sont sans culture, c'est l'absence de voies de communication intérieures propres à faciliter les relations, c'est l'imperfection d'un régime qui livre le capitaliste au propriétaire faute de garanties légales et le propriétaire au capitaliste faute de prévoyance, c'est « l'inextricable labyrinthe dans lequel la propriété foncière se trouve comme perdue, » selon l'observation de M. Vazquez Queipo dans un remarquable rapport sur Cuba. Il n'y a qu'un petit nombre de remèdes possibles à cette situation : c'est l'action lente et intelligente du gouvernement métropolitain en ce qui concerne les réformes du régime administratif et judiciaire, c'est un appel adressé à la population blanche pour fortifier d'un élément civilisateur cette société mal équilibrée. Tel est le sens du rapport de M. Vazquez Queipo. Les progrès les plus essentiels pour Cuba sont des progrès obscurs, pratiques et de tous les instans, dans la législation, dans les mœurs, dans les idées, dans l'éducation intellectuelle et morale. Ce qui est certain, c'est que le jour où quelqu'un de ces progrès deviendrait une menace pour la métropole, la colonie elle-même partagerait à son insu le péril. Telle est la situation de Cuba, qu'elle ne peut demeurer une société indépendante qu'en restant espagnole. Son rôle possible, désirable et légitime, c'est, selon la juste et brillante expression de M. Saco, d'être « un rameau florissant du tronc espagnol. »

CH. DE MAZADE.

LE DAHOMEY

ET

LE ROI GUEZO.

Dahomey and the Dahomans, being the Journal of two missions to the king of Dahomey and residence at his capital, by F.-E. Forbes, commander, royal navy; London, 1851.

Le Dahomey est un royaume situé sur la côte occidentale d'Afrique, dans le voisinage du delta que forme le Niger à son embouchure. Tous les états barbares ont des institutions curieuses à étudier. Le Dahomey ne présente pas seulement ce genre d'intérêt : ce n'est pas un peuple qui l'habite, c'est une armée; la source de ses revenus n'est ni l'industrie ni l'agriculture, c'est la traite des noirs. L'excès de barbarie où ce pays est tombé est donc la conséquence de ce trafic qu'ont justement proscrit les nations civilisées.

Qu'on se représente une vaste contrée, inculte, quoique fertile, déserte, mais remplie des vestiges d'une nombreuse population. Au centre de ce territoire s'élève une ville : c'est Abomey, résidence du chef du Dahomey, le roi Guezo, et de son armée, qui gouvernent un peuple de deux cent mille esclaves, seuls habitans d'un sol qui pourrait nourrir abondamment des millions de créatures humaines. Guezo, souverain du Dahomey, est un chasseur d'hommes; son armée est sa meute, dressée à la poursuite de ce gibier à l'ame immortelle. Chaque année, il sort de son palais aux murs ornés de têtes coupées; ses li-

miers sont lancés; nul ne connaît le but de leur course ardente. Le chef seul sait quelle est la peuplade qu'il a vouée à la ruine, au massacre et à l'esclavage. La bande des noirs chasseurs court en silence. Il est nuit, et elle semble se diriger d'abord vers un point opposé au véritable but de son expédition, mais bientôt elle revient sur ses pas, et, au lever du jour, ces démons fondent sur une contrée paisible et surprise. Les habitans inoffensifs tombent, au sortir de leurs demeures, sous les coups de la phalange impitoyable. Les vieillards, on les tue; les femmes, on les éventre; les enfans à la mamelle, on les écrase sur la pierre. Les jeunes hommes et les jeunes filles sont saisis, garrottés et réservés, les uns pour la traite, les autres pour les sacrifices humains. L'incendie complète cette œuvre de destruction, et quand la nuée dévastatrice a passé, quand l'armée s'est retirée, emportant les produits de sa rapine, traînant à sa suite une population enchaînée et montrant avec une volupté féroce un hideux trophée de têtes tranchées par centaines, on dirait que la main de la colère céleste s'est appesantie sur la contrée : les champs sont déserts, les récoltes détruites, les maisons renversées. La vigoureuse végétation du pays envahit bientôt l'emplacement des villes, qui deviennent des repaires d'animaux sauvages, après avoir été des centres de l'industrie africaine, des foyers de sociétés et de civilisation naissantes, des asiles où vivaient souvent d'innocentes familles, cultivant ces sentimens d'affection mutuelle que Dieu n'a pas refusés à l'homme même plongé dans les ténèbres de la barbarie.

Tels sont les crimes de la traite. Ce commerce inhumain a trois phases : la *razzia*, l'achat des prisonniers, l'embarquement et la traversée des esclaves. La razzia, c'est le chef africain qui en est chargé; l'achat des prisonniers se fait par les traitans, généralement européens, établis sur la côte; l'embarquement et la traversée sont l'œuvre réservée aux capitaines négriers. Le roi du Dahomey est à la fois chasseur d'esclaves et associé des principaux traitans. C'est donc dans le royaume de ce chef barbare qu'on peut observer sur son plus curieux théâtre la partie purement africaine des opérations de la traite. Fort heureusement le pays du roi Guezo n'est plus pour l'Europe un monde tout-à-fait inconnu, et quelques relations récentes y guideront nos pas.

I.

En 1850, le gouvernement anglais chargeait M. le commandant Forbes de négocier avec le roi Guezo un traité pour l'abolition du trafic des esclaves. Plusieurs envoyés, qui avaient précédé M. Forbes, n'avaient obtenu aucun succès. L'Angleterre avait successivement adressé à Guezo M. Winnietts, dont le rapport se trouve consigné dans les pro-

cès-verbaux d'un comité d'enquête parlementaire; M. Cruishank, dont la déposition est rapportée dans le même recueil; M. Duncan, qui, nommé consul britannique près du roi de Dahomey, a envoyé à son gouvernement de nombreux renseignemens, publiés en partie dans le recueil annuel de la correspondance relative à la traite des noirs. M. Duncan était mort de la dyssenterie. Les deux autres envoyés avaient échoué dans leur mission. M. Forbes ne fut pas plus heureux; mais on lui doit un récit de son voyage. Les mœurs du pays sont tellement extraordinaires, que cette publication d'un officier de marine plus habile dans sa profession que dans l'art d'écrire a excité le plus vif intérêt en Angleterre. Cet intérêt était bien justifié. M. Forbes a tort seulement de croire qu'il a été le premier à décrire les mœurs et les usages du Dahomey. Un voyageur français, M. Bruë, dans un recueil spécial imprimé par les soins du département de la marine et des colonies, a publié en 1844 le récit très circonstancié et fort curieux d'une visite qu'il avait faite l'année précédente au roi de ce pays. Les récits de l'officier anglais et du voyageur français diffèrent sous quelques rapports; mais il est facile, en les contrôlant l'un par l'autre, d'arriver à la découverte de la vérité, surtout pour peu qu'on se rende compte des mobiles différens dont s'inspirent les deux relations. — M. Forbes est un militaire peu soucieux, quoique Anglais, de subordonner aux intérêts du commerce le triomphe de la politique britannique, si bien enveloppée du voile de la philanthropie. M. Bruë, au contraire, homme intelligent et conciliant, était un agent commercial désireux de faire les affaires de sa maison, et disposé à voir d'un œil indulgent les institutions d'un état dont il avait à ménager le souverain. En essayant de décrire d'après ces deux voyageurs le pays qu'ils ont parcouru, il est bon de noter et de ne pas oublier cette première différence.

Le roi du Dahomey a deux capitales, la ville africaine, Abomey, située dans l'intérieur des terres, la ville européenne, Whydah, placée sur la côte. L'une est la cité d'où partent les razzias, l'autre est la ville où se consomment l'achat et la vente des prisonniers. Le récit de M. Forbes s'ouvre par une description de Whydah. Ici déjà nous trouvons l'occasion de le compléter par une relation française. Le capitaine de vaisseau Monléon, dans un rapport adressé au ministre de la marine, disait en 1844 : « A Whydah, les trafiquans d'esclaves sont comme des joueurs à la bourse; il sera bien difficile de leur faire quitter la place. » Ces paroles prouvent bien que la traite est un jeu où les négriers apportent non-seulement l'avidité du gain, mais la passion du jeu même. Depuis quelques années, les chances de cette partie sont très incertaines; les pertes énormes, les profits considérables s'y succèdent et s'y mêlent : aussi les affaires des traitans sont tel-

lement enchevêtrées et embrouillées, qu'une liquidation leur est impossible. Une fois engagés dans cette funeste partie qu'ils soutiennent contre la morale, l'humanité et la loi, ils y persistent forcément. Whydah est le quartier-général des plus riches traitans de la côte. C'est là que le prince des négriers, M. de Souza, avait son palais, son harem, un peuple d'esclaves et une grande étendue de territoire. Ce célèbre traitant, qui est mort récemment, était un réfugié brésilien. Coupable de quelque délit politique, il s'était trouvé dans la nécessité de choisir entre la prison et l'exil. Pendant quarante années, il a continué, de compte à demi avec le roi de Dahomey, le trafic des esclaves, et il y a d'abord aquis une fortune considérable. M. Monléon, qui fut son hôte en 1844, écrivait que ses dîners étaient des festins de Balthazar, recherchés et servis avec un très grand luxe. Sa vaisselle et tous les meubles qui garnissaient sa chambre à coucher étaient en argent massif; mais le prudent vieillard avait soin de dissimuler cette opulence, car il connaissait trop bien la cupidité peu scrupuleuse des chefs africains pour les exposer à une tentation trop forte. Comme les Juifs au moyen-âge, comme beaucoup d'Orientaux dans les pays soumis au despotisme musulman, M. de Souza cachait ses richesses derrière les murailles d'une habitation de sordide apparence. Le commandant Forbes nous apprend que le palais des Souza, — le grand négrier a fondé une dynastie, — est un vaste édifice mal bâti, qui est environné de fumier et de débris de toute sorte en pleine décomposition. « On m'avait représenté, dit-il, la demeure de ce traitant comme la splendide habitation d'un prince entouré de toutes les jouissances du luxe : si la fange et les ordures sont un luxe, le palais des Souza est un véritable paradis. »

Ce traitant avait jugé nécessaire de prendre aussi des précautions d'un autre genre. Il craignait les maladies que les excès de table engendrent dans ce climat; il craignait plus encore peut-être le poison, qui est un moyen de gouvernement fort à la mode dans les contrées où règnent les despotes africains. Aussi, malgré la profusion des mets qui couvraient sa table, ne s'est-il jamais écarté un instant d'une sobriété rigoureuse et défiante à l'extrême. Sa maison était servie par des femmes, dont six, exclusivement attachées à sa personne, goûtaient tous ses alimens avant de les lui offrir. Cet usage est d'ailleurs généralement adopté en Afrique. Les vivres que M. de Souza emportait en voyage étaient renfermés dans des caisses dont il gardait les clés; mais sa continence n'égalait pas sa sobriété, car ce vieillard, élevé dans les principes du christianisme, n'avait pas honte d'entretenir un sérail de quatre cents femmes.

Cet homme singulier a contribué, par la nature de son commerce, à faire périr des milliers de ses semblables, et pourtant il montrait,

dans tous ses rapports, une bienveillance et une générosité remarquables. Ses attentions pour les Européens étaient tout-à-fait délicates; elles révélaient, outre un esprit juste et fin, de véritables qualités de cœur. Parmi les traitans du pays, il est peut-être le seul qui n'ait jamais consenti à autoriser les sacrifices humains de sa présence. Dans un état tel que le Dahomey, dans une position telle que celle de M. de Souza, cette protestation fut vraiment courageuse. Quand il est mort, on s'est aperçu qu'il était fort endetté. Ce seul fait doit suffire pour assurer le maintien des croisières destinées à la suppression de la traite. En ruinant M. de Souza, elles ont montré toute leur efficacité. Le roi de Dahomey a classé arbitrairement les créanciers de ce traitant en deux catégories : ceux qui seront payés et ceux qui ne le seront pas. Ces derniers sont précisément les marchands d'esclaves indigènes et étrangers. Explique qui pourra ce caprice d'un souverain qui fait lui-même en grand le commerce des esclaves. Quelle qu'en soit l'origine et l'objet, il est impossible de regretter que le roi Guezo ait fait usage de son pouvoir absolu pour priver les négriers de bénéfices mal acquis; mais il n'a pas eu l'intention de les décourager par cette banqueroute. Ce n'est qu'une prime qu'il a jugé à propos de lever au profit des héritiers de M. Souza sur les gains du commerce qu'il patrone et qu'il alimente. Aussi les trafiquans d'esclaves du Dahomey n'ont-ils été nullement déconcertés : ils continuent leurs opérations; après la mort de l'Alexandre des négriers, tous ses généraux se sont partagé son empire. Parmi les plus riches et les plus heureux, M. Jose-Martin Domingo se distinguait l'an dernier.

Les traitans de Whydah sont généralement Brésiliens, Portugais ou Espagnols; mais il en est aussi qui appartiennent à la race indigène, et qui font de fort bonnes affaires en vendant leurs frères comme les fils de Jacob. En 1850, on en comptait cinq qui s'étaient enrichis dans ce trafic, et qui y déployaient une intelligence et une activité rares chez les individus de cette origine. M. de Souza était un négrier de vieille souche, et qui faisait son commerce à l'ancienne mode. Ses successeurs comprennent tout autrement la gestion des affaires. Avec le scepticisme des commerçans du XIXe siècle, ils mènent de front les opérations du négoce licite et celles du trafic illégal : d'une main, ils reçoivent les profits de la traite, et ils tendent l'autre pour encaisser les gains de la troque. Leur *barracon* est à la ville, et à la campagne ils ont leurs plantations. Là, ils parquent les esclaves, et ils les marquent à leur chiffre, avec un fer chaud, comme un bétail; ici, ils cultivent innocemment les graines oléagineuses, telles que l'arachide; ils plantent des palmiers à la noix huileuse, et ils préparent un fret honnête pour les navires marchands de France et d'Angleterre.

C'est une heureuse transformation; c'est un grand pas de fait vers

la suppression totale de la traite; c'est un heureux augure pour l'Afrique, car le commerce légitime est le vrai propagateur de la civilisation. Déjà Whydah, ce vaste foyer de la traite, est devenu l'un des centres où le mouvement du commerce permis a le plus d'activité et de développement. L'importation des graines oléagineuses d'Afrique en France est aujourd'hui l'un des élémens les plus importans de notre navigation. Ce commerce occupe cent cinquante de nos bâtimens et quinze cents de nos matelots. Il est surtout favorable à la France, parce que le résidu des graines pressées est utilisé chez nous comme engrais, ce qui donne aux arachides une valeur plus grande dans nos ports que sur les marchés anglais. Il y a lieu de croire d'ailleurs que le commerce licite est à la veille de prendre une nouvelle extension à Whydah même, avec l'approbation et l'aide du roi Guezo.

M. Monléon raconte qu'ayant fait un jour une promenade hors de la ville avec M. de Souza, il donna à ses porteurs l'ordre de s'arrêter sur une hauteur pour admirer la beauté de l'immense étendue de terrain uni et inculte qui se développait devant lui. Son compagnon, devinant le sujet de ses réflexions, prit la parole : — Commandant, s'écria-t-il, que de trésors perdus dans cette grande plaine! — La réponse du commandant ne se fit pas attendre. — Eh bien! monsieur, supposez quelques milliers de noirs de moins en esclavage aux colonies ou libérés par les croiseurs anglais à Sierra-Leone; placez-les ici, vous qui seul pouvez opérer ce prodige, et vous aurez l'honneur d'avoir mis le premier cette contrée dans la voie de la civilisation. Vous feriez, par la culture de cette terre, pénitence de vos péchés de négrier, péchés qui l'ont si long-temps privée de ses bras naturels. — M. de Souza répondit en souriant que déjà un commandant anglais lui avait conseillé d'abandonner la traite des noirs et de faire le commerce de l'huile de palme, mais qu'il dédaignait ce genre de trafic comme trop peu important pour soutenir sa position dans le pays. Le vieux négrier n'était pas capable de comprendre toute l'étendue des ressources que présente le commerce légal à la côte d'Afrique et tout le développement qu'il est appelé à prendre lorsque l'industrie européenne sera implantée sur ce territoire d'une richesse et d'une fécondité extraordinaires. Depuis la mort de M. de Souza, l'idée de M. Monléon a fait son chemin, et on peut croire que le moment est venu où elle va être réalisée. Déjà même, dans leurs villas entourées de bois d'orangers, les traitans du Dahomey savent faire une large part aux cultures utiles qui produisent des denrées pour l'exportation.

Le commandant Forbes doutait du développement donné à l'agriculture par les traitans de Whydah, et, pour le convaincre, les fils de M. de Souza l'invitèrent à visiter avec eux une plantation située à trois milles de la ville. On partit en hamac, et l'envoyé anglais, à son arri-

vée, fut frappé d'admiration : devant lui se développait une splendide plantation de palmiers entremêlés de cultures; ici, du blé; là, des cotonniers; plus loin, des ignames ou du manioc. Cette magnifique habitation s'étendait sur un terrain onduleux, sec dans les lieux élevés, humide dans les bas-fonds, ce qui permettait d'y varier la végétation. M. Forbes avait souvent entendu vanter la fastueuse hospitalité des Souza. Sur la foi de ces récits, il avait apporté dans cette excursion le plus vif appétit. On offrit d'abord des cigares, et le propriétaire de la plantation soumit à l'examen de ses hôtes diverses espèces de noix de palmier, d'où l'on extrait l'huile. L'appétit du commandant, irrité par l'âcre fumée du tabac, devenait de plus en plus impérieux. Aussi M. Forbes, après avoir éprouvé une admiration véritable, n'exprimait-il plus qu'une admiration toute de complaisance. Une heure entière s'écoula, et les Souza tombèrent, l'un après l'autre, dans un profond sommeil. L'un d'eux se souleva pourtant sur son séant entre deux songes, et, les regards effarés de l'officier anglais ayant attiré son attention, il lui offrit poliment... un verre de rhum, que celui-ci refusa avec indignation. « Peu familiarisé avec la langue portugaise, dit M. Forbes en racontant sa mésaventure, je crus m'être trompé sur le sens de l'invitation qui m'avait été faite par MM. de Souza, et je ne doutai plus de mon erreur, lorsque je vis tirer d'une caisse et exposer sur l'herbe un ragoût de viande cuite dans de l'huile rance, du biscuit et des ignames. Je pris ma part de ce *festin* que la faim même ne me fit pas trouver passable, et, après avoir dépêché les morceaux, je me levai, heureux de quitter le banquet et d'en détruire l'arrière-goût en fumant un nouveau cigare. Je me mis à errer de côté et d'autre, incapable de surmonter ma mauvaise humeur, ne sachant si j'avais mal compris l'invitation qui m'avait été adressée, ou si j'étais tout simplement puni, comme je le méritais, pour avoir accepté les politesses d'un négrier. Un sentier sinueux me ramena vers mes hôtes, sous l'ombre du bois de palmiers, qui me fit alors l'effet d'une oasis au milieu du désert. La lampe merveilleuse d'Aladin n'aurait pas opéré un changement plus rapide et plus magique : une nappe blanche comme le lait était étendue sur des nattes, elle était couverte des mets les plus délicats et de vins de France, d'Espagne, de Portugal et d'Allemagne. Toutes les pièces de ce service étaient d'argent massif. »

D'après ce récit, où perce une gourmandise naïve et tout anglaise, on peut se faire une idée des produits de l'agriculture sur cette terre si fertile, qui n'attend que le contact de l'homme civilisé pour donner les plus abondantes preuves de sa fécondité. Personne n'ignore combien est grande l'aptitude des Africains pour les travaux de la terre. Nulle part cette aptitude ne se révèle avec plus d'éclat que dans le royaume de Dahomey. L'agriculture est loin d'y être encou-

ragée. La politique des souverains de ce pays tend à exciter les instincts belliqueux de leurs sujets, et, s'ils tolèrent par nécessité les travaux de la paix, ils ne leur laissent pas prendre trop d'extension; ils ne permettent pas que leur peuple acquière des habitudes de vie douce et sédentaire, car le commerce des esclaves, source impure, mais abondante, des revenus de la couronne, se ferait avec beaucoup moins d'activité. Cependant, partout où l'œil du voyageur aperçoit des cultures dans ce pays, il est frappé de leur bonne apparence, et M. Forbes répète à plusieurs reprises que les cultivateurs du Dahomey rivalisent de talent et de soins avec ceux de la Chine. C'est une preuve que ces malheureuses populations, perverties par un culte grossier, par des institutions barbares, tristes fruits de l'avidité européenne, naissent avec des instincts prononcés de sociabilité.

La distance qui sépare Whydah de la ville d'Abomey peut être facilement franchie en quatre jours, malgré le mauvais état du chemin, qui traverse un marais inabordable en temps de pluie, et où l'on entre jusqu'aux genoux à l'époque de la sécheresse. Les Européens et les indigènes de distinction font le trajet dans un hamac couvert d'une tente et soutenu aux deux extrémités par des perches que tiennent les porteurs. M. Bruë loua douze de ces porteurs pour le voyage, et M. Forbes vingt-six. Le premier était précédé en outre d'une garde et d'une bande de musiciens, cortége d'honneur dont on l'avait gratifié sans égard pour la délicatesse de ses oreilles méridionales. L'officier anglais n'eut pas à déplorer cet excès de prévenance; mais, selon l'habitude de son pays, il emporta tant de bagages, qu'il dut emmener seize hommes et vingt femmes pour transporter à sa suite les colis sur leur tête. La route est coupée de plusieurs villages, pauvres demeures de quelques centaines d'habitans. L'aspect de ces villages est partout le même. Qu'on se figure des clôtures en bambous entourant un espace irrégulier. A l'intérieur sont placées çà et là, sans aucune symétrie, des huttes, espèces de ruches couvertes d'un toit de larges feuilles de palmier cousues. Les murs de ces cases sont faits avec de l'argile mêlée d'une pierre tendre concassée et de paille hachée. C'est sous l'un ou l'autre de ces abris que le maître du logis se réfugie durant la pluie et pendant les heures du sommeil. Il préfère généralement rester étendu sur le ventre, en plein soleil, au milieu de son enclos, où le fumier, les débris de toute espèce, les eaux boueuses et stagnantes envahissent le terrain. Parmi les villages situés le long du chemin qui conduit à Abomey, les uns se distinguent parce qu'ils sont le siége d'un marché hebdomadaire, les autres parce qu'ils possèdent une habitation royale. Alladah est de ce nombre. On y voit un *palais* où sont détenues pour le reste de leurs jours les femmes accusées d'adultère. Le souverain les y fait enfermer, et elles travaillent à son profit. C'est du reste le châtiment le plus doux

qu'on inflige dans ce royaume aux épouses infidèles. Quand une des noires houris du harem royal est la coupable, sa mort et celle de son complice vengent le souverain blessé dans ses affections. La décapitation est la peine qu'ils encourent. En des contrées voisines, à Grand-Bassam, par exemple, où la France possède un comptoir, les faveurs illicites du beau sexe ne s'achètent même qu'au prix du plus affreux supplice. L'amant trop heureux qui a gagné les affections de la femme d'un chef est enterré vif.

Un capitaine au long cours, M. Lartigue, a fait à ses armateurs un rapport plein d'intérêt sur les institutions et les mœurs du Grand-Bassam. Son travail, qui vient d'être publié par le département de la marine, contient, à ce sujet, le récit véridique d'une scène dont il a été témoin. « Toute la population, dit M. Lartigue, était assemblée autour du roi : un homme, convaincu d'avoir entretenu des relations adultères avec l'une des femmes de ce chef, allait subir le dernier supplice. Le malheureux avait les mains et les pieds liés; sa bouche avait été bourrée d'herbes sèches, et son visage était enveloppé de feuilles de bananiers dans lesquelles on avait pratiqué de petits trous à la hauteur des narines pour prévenir l'asphyxie. Derrière le patient était creusée la fosse où il allait être enseveli vivant après les horribles formalités en usage en pareille circonstance. Les personnages marquans, en tête desquels marchaient les plus âgés, apostrophèrent tour à tour le prisonnier en lui reprochant durement son crime; ils l'accablaient d'anathèmes et d'imprécations qui se terminaient invariablement par un coup de pied, en signe de mépris. Lorsque le coupable eut subi cette longue torture, des chœurs de femmes entonnèrent des chants lugubres au bruit discordant du tam-tam; puis à ce vacarme succéda un silence de mort, et, sur un signe du roi, le malheureux fut précipité dans la fosse, que la foule frénétique et sauvage combla aussitôt en poussant d'horribles hurlemens. Ce drame barbare se termina par des danses désordonnées sur la tombe même du supplicié; ces danses se prolongèrent jusqu'au lever du soleil. Je renonce à décrire le caractère de férocité qu'offrait cette scène atroce, à laquelle la couleur noire des acteurs, rendue plus repoussante encore par de bizarres tatouages, donnait l'aspect sinistre d'un cortége de démons. Le roi seul était silencieux et impassible; ses yeux ne se détachaient pas de la femme adultère assise à ses pieds, à laquelle il avait, malgré son crime, conservé toute son affection. »

Le chef du Dahomey n'a pas le cœur si tendre pour l'épouse coupable, et elle partage inévitablement le châtiment de son séducteur. M. Forbes, à son passage à Alladah, eut une preuve de la rigueur des lois qui garantissent aux maris la chasteté de leurs femmes. Il aperçut au-dessus des murs du palais le crâne d'un individu trop curieux

qui avait voulu sonder du regard les mystères de cette habitation, et dont le squelette servait d'avertissement contre les séductions des sens. Dans l'intérieur de l'enclos croissaient plusieurs beaux arbres, et l'on voyait appendues aux branches des têtes de mort et des mâchoires humaines en témoignage de la justice prompte et terrible du souverain de Dahomey. C'est à partir d'Alladah qu'on se sent bien véritablement entré sur le territoire de ce royaume soumis à la plus sombre terreur, où le bourreau frappe sans relâche, où le moindre délit est puni du dernier supplice. Dans toute l'étendue de cet état, l'image de la mort se présente à chaque pas : des monceaux de têtes séparées du tronc se dressent tout à coup devant les voyageurs au détour des chemins; des crânes desséchés sont incrustés dans les murailles, et les clôtures des habitations royales ont pour fleurons de couronne les têtes sanglantes de victimes sacrifiées chaque nuit. On se demande comment un peuple peut supporter journellement le spectacle de ces hideux trophées, comment ce mélange odieux de la mort et de la vie ne le révolte pas et n'éveille pas en lui l'horreur naturelle de l'homme pour le néant. Il faut que l'éducation l'ait singulièrement corrompu pour avoir étouffé dans son ame les sentimens les plus naturels, pour l'avoir familiarisé avec le renouvellement quotidien de scènes de destruction, que dis-je? pour avoir excité en lui un monstrueux appétit de carnage. La cupidité seule a pu fermer ainsi le cœur humain à tout sentiment d'humanité, vicier tous ses instincts et l'amener à trouver une horrible jouissance dans la vue des tortures et des agonies. C'est une des terribles conséquences de la traite.

La route aux environs d'Abomey est bordée de maisons-fétiches, espèces de temples d'une religion qui n'a pas de *credo* bien positif et bien établi. A quels dieux sacrifient les habitans? Le serpent boa que les prêtres dits *feticheros* nourrissent à Whydah, dans une enceinte sacrée, est à peine plus dieu que le léopard ou le tigre qu'on voit traverser paisiblement les villages, et qu'il est interdit de tuer sous peine d'amende. Le caïman, qu'on révère également au Dahomey, n'est pas précisément une idole. La véritable divinité de ce pays païen n'est pas personnifiée. Les indigènes sacrifient à la superstition et à la peur; ils offrent en expiation à des ennemis imaginaires, espèces de génies malfaisans, les souffrances de leurs semblables. Ainsi la plupart des maisons-fétiches ne contiennent qu'un autel sans idole; les dieux de ces temples, ce sont toutes les lâchetés, toutes les haines, toutes les cupidités auxquelles sacrifient les habitans. On voit appendus aux alentours des centaines de cadavres qui répandraient dans le pays la contagion, n'était la voracité des vautours et autres oiseaux de proie qui nettoient minutieusement les squelettes. C'est la police de salubrité du Dahomey, et nulle part services de ce genre ne peuvent être plus riche-

ment récompensés. On respecte les vautours à cause de leur utilité, et, tout le long du jour, le voyageur les aperçoit perchés sur quelques branches aux environs des temples, et digérant dans un lourd sommeil la chair putréfiée dont ils sont gorgés.

II.

Après avoir cheminé quelque temps au milieu de ce charnier aérien, on arrive à la ville d'Abomey. Elle a huit milles de circonférence; elle est entourée d'un fossé de cinq pieds de profondeur d'où s'élèvent les tiges d'acacias épineux, seule fortification de cette cité guerrière. On y pénètre par six entrées, qui sont de simples murs d'argile élevés à travers la route et percés de deux portes, dont l'une est exclusivement réservée pour le passage du roi. Les véritables armes du royaume, des crânes d'hommes décapités, forment la décoration de ces portes, et tout auprès l'on voit des piles de squelettes humains et des ossemens de tous les animaux connus, y compris ceux de l'éléphant. Ainsi les voyageurs ne sont pas pris par surprise, et tout d'abord ils ont un avant-goût des scènes de meurtre auxquelles ils vont assister.

Au centre de la cité s'élèvent les palais adjacens de Dange-lah-Cordeh et d'Agrim-Gomeh. C'est autour de ces habitations royales que les ministres du souverain et les chefs influens de l'armée font bâtir leurs demeures. Ces constructions sont toutes exécutées d'après le même plan, et diffèrent seulement par le nombre et la grandeur des huttes distribuées dans l'intérieur d'enceintes plus ou moins vastes. La ville entière est formée par des enclos autour desquels serpentent des sentiers dont le réseau est inextricable pour les étrangers. Les rares industries du pays sont exercées dans l'intérieur des enceintes, et leurs produits n'apparaissent que sur les marchés établis en différentes parties de la ville. La plus active de ces industries est celle des forgerons. Ce peuple, perverti par la traite, aime mieux battre le fer que planter le blé et voler son pain que le produire honnêtement. Abomey n'a, dans l'intérieur de ses murs, ni source ni rivières; l'eau qu'on y emploie provient d'étangs éloignés de plus d'une lieue. La boisson ordinaire est le rhum, et, dans les orgies sauvages auxquelles l'armée et le reste du peuple sont périodiquement conviés par les chefs, on mêle au sang humain, largement versé sur le seuil des palais, d'abondantes libations de cette liqueur. Pourtant l'ivrognerie est un vice assez rare parmi les habitans d'Abomey. Le souverain actuel a contribué à les en détourner par un exemple terrible. Il a pris au hasard un pauvre diable trop facile aux séductions de « la dive bouteille, » et pendant un assez long espace de temps il l'a tellement abreuvé de rhum, que le malheureux, dans un état d'ivresse permanent, hébété, amaigri, est devenu un ob-

jet de dégoût pour la population, aux regards de laquelle il a été exposé chaque jour jusqu'à l'heure de sa mort, nécessairement très prompte.

Dans cette ville sans industrie, où campe une armée, dont les habitans sont presque tous soldats, et qui rappelle la Rome de Romulus, la vie se passe entre les jeux publics et les combats. Quand les flibustiers avaient pillé et brûlé les villes naissantes du continent d'Amérique, ils revenaient dans l'une des îles du golfe du Mexique, et là ils prodiguaient en des orgies le produit de leurs rapines. Telle est la règle au Dahomey. Chaque année, au mois de mars, le roi dirige une expédition contre une nation voisine; son armée revient ensuite à Abomey chargée de dépouilles, et alors commence pour elle une série de divertissemens barbares, qui entretiennent dans ses rangs la soif du pillage et le mépris de la vie humaine. Ces divertissemens s'appellent dans le pays « les coutumes, » solennités cruelles qui se terminent invariablement par le spectacle de supplices infligés à des innocens.

La plus éclatante de ces fêtes est celle qu'on célèbre au mois de mai; elle dure plusieurs jours qui sont marqués par diverses cérémonies. On commence par prononcer l'éloge des faits de guerre accomplis dans la dernière expédition et dans les razzias précédentes : on consacre cette journée à l'audition de rapsodes africains, dont la poésie primitive ne manque pas de couleur. Les jours suivans, le roi expose aux yeux du peuple les dépouilles de l'ennemi : c'est une sorte de triomphe où Guezo, précédé et suivi de son armée, de ses femmes et de tous ses serviteurs, promène par la ville les richesses entassées dans le trésor royal. Enfin arrive la grande journée du partage des produits de la guerre et du supplice des prisonniers. Tel est le dénoûment de ce spectacle, auquel le peuple d'Abomey prend part avec une ardeur fiévreuse. M. Forbes croit avoir décrit le premier ces réjouissances de pirates au retour d'un coup de main. Nul ne les a racontées avec plus de détail, mais d'autres en avaient fait la peinture avant lui. Ici encore les récits de M. Bruë et de M. Forbes se complètent l'un par l'autre.

Le 28 mai 1850, M. Forbes, en grand uniforme, se rendit, d'après l'invitation du roi, sur la place du palais. Au centre s'élevait un édifice octogone, orné de cent quarante-huit crânes humains, récemment nettoyés et polis. Le reste de l'espace était occupé par la foule agenouillée et assise sur les talons, tandis qu'une forêt de mousquets aux canons reluisans dominait toutes les têtes. Sous une porte couverte d'un toit, le souverain, vêtu d'une robe de soie richement brochée, les pieds chaussés de sandales revêtues d'argent et la tête coiffée d'un chapeau bordé d'or, se tenait le corps à demi penché et soutenu par une pile de coussins. Derrière lui siégeait la multitude de ses femmes, et l'aspect sombre de toutes ces noires beautés était égayé par des centaines d'ombrelles aux couleurs éclatantes, qui formaient au-dessus des têtes

une tente mobile et bariolée. Des femmes-soldats et des régimens de guerriers masculins entouraient ce groupe royal d'une ceinture de fer. Quand le commandant anglais, descendu de son hamac, s'avança vers le roi en lui présentant la main, l'assemblée tout entière poussa des cris auxquels se mêla le retentissement de l'artillerie. En même temps les ministres, les chefs, qu'on nomme *cabocirs* à la côte d'Afrique, se prosternèrent la face contre terre, et le vice-roi de Whydah se traîna sur les genoux et sur les mains, en qualité d'introducteur des Européens, jusqu'au roi Guezo. Les formes les plus abjectes de respect sont en usage dans ce pays. Ainsi, au passage d'un chef, les habitans s'accroupissent sur les genoux et les coudes, et dans cette attitude ils battent des mains.

Lorsque les saluts d'usage eurent été échangés entre le prince et l'envoyé de la reine Victoria, Guezo offrit des rafraîchissemens à M. Forbes, et, pour lui faire honneur, il voulut boire avec lui. Aussitôt les femmes étendirent un voile devant le visage du souverain, la foule renouvela ses acclamations, et les *feticheros* agitèrent les queues de cheval qu'ils portent à la main pour chasser les mauvais esprits. Les rapsodes se présentèrent alors; leur poésie ne fut qu'une suite de louanges adressées au chef, « le roi des rois, cet ami de la reine Victoria, la plus grande des souveraines blanches, de même que Guezo est le plus grand des monarques noirs. » Les chants de ces improvisateurs n'en excitèrent pas mons tantôt les rires d'adhésion, tantôt l'enthousiasme guerrier des auditeurs. On s'étonne de trouver au sein de l'Afrique barbare une institution comparable à celle des bardes et des troubadours. Faut-il la considérer comme la conséquence naturelle du goût que les peuples au berceau manifestent pour la poésie, qu'ils aiment comme l'enfance aime les beaux contes? Faut-il supposer que les premiers traitans établis dans le royaume de Dahomey ont introduit à la cour de ces princes belliqueux certains usages des temps féodaux? On serait tenté de le croire en voyant figurer au nombre des charges de la maison de Guezo celle de fou du roi, que se disputent deux Triboulets africains. Quoi qu'il en soit, c'est dans ces rapsodies que se conserve l'histoire des peuples pendant la première période de leur existence, et, dans les récits emphatiques des bardes de Guezo, on retrouve les principaux événemens de ce règne.

Il en est un surtout qui donne une idée de la politique du roi et des moyens qu'il a employés pour agrandir ses états. Au temps du règne d'Adonajah, frère du souverain actuel, le chef d'un royaume voisin nommé Jena étant mort, et le peuple de ce pays ayant refusé la couronne à l'héritier présomptif Dekkon, celui-ci vint demander asile et secours au roi Adonajah, qui le reçut avec honneur, mais lui refusa l'aide de son armée pour le mettre en possession du trône de Jena.

Adonajah était un roi fainéant, qui préférait la paix à la guerre. L'armée, irritée d'avoir manqué l'occasion de saisir une si riche proie, se souleva. Adonajah, saisi dans son harem, y fut renfermé pour le reste de ses jours, et Guezo, son frère, fut porté au pouvoir à sa place. Le nouveau monarque se mit immédiatement à la tête de l'armée et marcha contre Jena, qui, grace à la complicité de Dekkon, paraissait offrir une facile conquête; mais le peuple de Jena était prêt à repousser cette agression : il s'était choisi un chef brave et habile, Achardi, qui livra bataille aux troupes du Dahomey et en fit un grand carnage. Une seconde attaque n'eut pas plus de succès. C'était un fâcheux début pour l'usurpateur; aussi prit-il la résolution de s'emparer par stratagème du pays qu'il n'avait pu conquérir à force ouverte. Il demanda la paix, l'obtint, et les chefs des deux états se promirent une amitié éternelle. Pour la cimenter, Guezo pria son nouvel allié d'assister à la célébration des coutumes; il envoya des otages au chef de Jena en garantie de la loyauté de ses intentions. Achardi se rendit à cette invitation; il fut chargé de présens, comblé d'honneurs, et il revint escorté par l'armée du Dahomey tout entière. L'année suivante, Guezo donna une seconde représentation de la même comédie, et il joua son rôle avec tant de naturel que tout soupçon fut désormais banni de l'esprit de son adversaire. La troisième année, quand vint l'époque de sa visite au roi de Dahomey, le chef de Jena ne songea même pas à demander des otages; il comptait tellement sur l'amitié de Guezo, qu'il vint à Abomey suivi d'une caravane pacifique de mille marchands. On l'accueillit avec les démonstrations habituelles; mais, au milieu d'une fête, il fut saisi, livré aux exécuteurs et décapité. Tous ceux qui l'avaient suivi, réduits en esclavage, furent vendus aux négriers. L'année d'après, le royaume de Jena, privé de son général, tomba au pouvoir de Guezo, qui ravagea le territoire, décima et dispersa la population.

Tel est le fait capital de l'histoire de ce souverain pendant les premières années de son règne. Ne croirait-on pas lire une chronique du temps de nos rois de la première race? Moitié par violence, moitié par ruse, le roi de Dahomey a considérablement reculé les limites de son territoire. Aujourd'hui, son pouvoir s'étend entre les affluens du Niger à l'est, le Volta à l'ouest, et au nord les montagnes de Kong. Il a fondé la plus puissante monarchie de l'Afrique occidentale; mais il est à la veille de se heurter contre la nation belliqueuse des Aschantis, et il est impossible de prévoir quel sera le résultat de ce choc. Les deux peuples sont également ambitieux et conquérans, et les eaux du Volta sont la seule barrière qui les sépare. Ainsi que nous l'avons dit, l'armée de Guezo ne laisse derrière elle que le désert et les ruines. Aussi l'acquisition de nouveaux territoires n'est pas ce qui tente son avidité. Ce sont les prisonniers qu'elle convoite pour les vendre, et le massacre des en-

fans, des femmes et des vieillards, qui souille chacune des expéditions annuelles, a pour cause l'impossibilité où le roi se trouverait de gouverner la vaste étendue de pays courbée sous son joug.

Jusqu'à présent, toute résistance des populations voisines a fini par être surmontée; mais il faut dire aussi que le courage n'est pas ce qui distingue en général les tribus africaines. La puissance de Guezo a frappé tous les esprits d'une telle terreur, qu'il faut un véritable héroïsme pour se défendre contre ses agressions. On le pourrait cependant. L'armée du Dahomey est plus effrayante que dangereuse, et sans cesse elle éprouve des défaites qu'avec un peu plus de fermeté et de suite les peuplades environnantes pourraient transformer en déroutes complètes. En 1840, la nation des Attahpahms, instruite de l'approche de cette armée, prit la résolution de repousser son attaque, et elle eut soin de mettre auparavant les femmes et les enfans en sûreté sur un territoire voisin. Au moment de subir l'assaut de l'ennemi, le plus grand nombre des défenseurs de la ville, frappé d'une panique insurmontable, jeta ses armes et s'enfuit. Quatre cents hommes seulement restèrent à leur poste. Ces braves se ruèrent sur les soldats de Guezo, ils portèrent le désordre dans les rangs ennemis, et, si le gros de l'armée n'avait été rallié par le corps des amazones, qui, en exécutant une charge vigoureuse, changea la face du combat, quatre cents hommes auraient eu la gloire de battre une armée régulière et permanente de douze mille soldats.

Les crânes des chefs ennemis tués chaque année dans les razzias de Guezo sont vernis et précieusement conservés dans de vastes bassins que le roi de Dahomey avait fait apporter à ses pieds le jour où M. Forbes fut admis devant lui. Le contenu de ces bassins servit de texte aux improvisations des rapsodes. Durant la fête, plusieurs soldats des deux sexes vinrent demander au roi de les conduire contre la ville d'Abeo-Kutah. Au moment de congédier sa suite, Guezo, que les injonctions de ses prétoriens avaient mis de mauvaise humeur, leur adressa la mercuriale suivante : « Le chasseur achète un chien, et, lorsque l'animal est instruit, il le mène à la chasse sans lui dire quel gibier il veut abattre. Arrivé dans la forêt, il aperçoit une proie, et, grace à l'éducation qu'il a donnée à son chien, celui-ci poursuit la bête sauvage. Si le chien revient vers son maître sans rapporter le gibier, le chasseur, dans sa colère, le tue, et laisse sa carcasse exposée aux loups et aux vautours. Je suis le chasseur, et vous êtes le chien. Si je vous ordonne de battre les buissons et que vous ne le fassiez pas, vous serez châtiés. Si je disais à mon peuple de mettre ses mains dans le feu, est-ce qu'il ne devrait pas m'obéir? Sachez donc vous conformer à mes ordres, et, quand vous serez menés par moi sur le champ de bataille, souvenez-vous de vous conduire comme des gens qui n'igno-

rent pas que, s'ils se laissent faire captifs, ils seront sacrifiés, et que leurs cadavres engraisseront les vautours et les loups. »

Ce langage si hautain convenait à Guezo, roi guerrier et conquérant. Pourtant, s'il est vrai de dire que les rapports de la servilité la plus abjecte d'une part et du despotisme le plus absolu de l'autre sont établis entre les sujets du roi de Dahomey et leur souverain, le pouvoir de ces chefs barbares n'en est pas mieux affermi pour cela. Le prédécesseur de Guezo a été déposé par l'armée, et Guezo lui-même n'est au fond que l'instrument de la volonté de ses troupes. La vérité est que, dans ce pays, nul n'est assuré pour vingt-quatre heures, non-seulement de garder sa place, mais de conserver sa tête. Il n'y a pas d'exception, même en faveur du roi, à cette loi barbare.

L'armée du Dahomey est unique dans le monde, car elle est composée mi-partie d'hommes et de femmes. Les voyageurs calculent différemment l'effectif de ces troupes. M. Winnietts le porte à environ vingt mille soldats, puisqu'il a compté huit mille amazones, et qu'à son avis, le nombre des hommes, dans cette réunion bizarre de guerriers des deux sexes, est plus grand que celui des femmes. M. Forbes, au contraire, croit que les troupes permanentes ne dépassent pas le chiffre de douze mille soldats, dont cinq mille femmes. A l'époque des expéditions annuelles, il est certain que les cadres de l'armée s'élargissent considérablement. Le roi fait alors une levée extraordinaire qui double au moins le nombre de ses troupes sur le pied de paix. En outre, l'armée, dans sa marche, est accompagnée d'une multitude de porteurs, de marchands, d'esclaves et de serviteurs de tout genre, de sorte que Guezo entraîne à sa suite une population de près de cinquante mille individus. Il vaudrait mieux dire qu'il la pousse devant lui, car l'usage du pays est que le roi, entouré de ses ministres et des principaux personnages de son royaume, s'arrête à une assez grande distance du lieu du combat.

Les amazones sont l'élite de l'armée et donnent l'exemple de l'intrépidité. Il ne faudrait pas supposer, d'ailleurs, que le rapprochement des deux sexes imprime à l'armée du Dahomey un caractère particulier d'immoralité. Les imaginations vives pourraient se hâter de se représenter l'immense orgie d'un camp occupé par douze mille hommes et huit mille femmes; elles en seraient pour leurs frais d'invention. Les troupes du roi Guezo sont déjà bien assez désordonnées et bien assez barbares, et ce n'est pas les innocenter beaucoup que de les exempter de cette souillure. La chasteté des amazones du Dahomey est plus intacte encore que n'était celle des belliqueuses sujettes de Penthésilée et de Thomiris, car celles-ci avaient, pour se perpétuer, un commerce passager avec les habitans des pays voisins. Les amazones

de Bohême, qui essayèrent de fonder un royaume au VIIIe siècle dans les états du roi Przémislas, ne se piquaient point de garder la virginité. Toute leur ambition était de fonder un état où l'infériorité des hommes fût établie par les lois et passât dans les mœurs. Enfin les amazones d'Amérique, que le voyageur Orellana prétend avoir combattues et que le jésuite D'Acûna a célébrées dans sa relation de la rivière des Amazones, consentaient à recevoir une fois l'an les hommages de l'autre sexe dans les tribus voisines. Les amazones d'Abomey, au contraire, se font une gloire de ne donner aucun exemple de fragilité. Les passions sauvages, la soif du sang, l'amour des combats, ont remplacé dans leurs ames les penchans ordinairement plus doux de la nature féminine : « Nous sommes des hommes, disent-elles, et non des femmes. » Celles qui oublient un instant ce caractère s'accusent les premières et dénoncent leurs séducteurs, bien que ce soit courir à la mort et y livrer leurs complices. La superstition contribue, du reste, à les maintenir dans une stricte continence, car elles sont convaincues qu'une grossesse certaine révèlerait la faute de celle qui, coupable d'une faiblesse, oserait franchir le seuil des casernes où sont logées les amazones dans l'intérieur du palais.

L'uniforme commun à toute l'armée, sans distinction de sexe, se compose d'une tunique, d'un large caleçon et d'un casque. Les soldats prennent le plus grand soin de leurs armes; il polissent leurs fusils, fourbissent leurs sabres et les tiennent à couvert quand ils ne sont pas de service. On conçoit tout ce qu'il y a de redoutable pour les malheureuses populations africaines dans l'organisation d'une telle armée. Les régimens se distinguent par leurs devises. L'un porte l'emblème d'un alligator, l'autre une couronne, un troisième une croix. Les officiers se font reconnaître par la finesse des étoffes de leurs vêtemens; ils ont en outre un collier de corail, et ils tiennent à la main un fouet dont ils font un fréquent et libéral usage pour régler les mouvemens de leurs troupes. L'instruction militaire des amazones est assez avancée. Parmi leurs exercices guerriers figure une danse qu'elles exécutent souvent dans les solennités et qui représente invariablement une scène de meurtre. De la main droite, la danseuse fait le geste de couper la gorge à un ennemi renversé; ensuite, appuyant le pied sur l'épaule du mort, elle arrache avec les deux mains la tête à demi tranchée. Au reste, la danse ou plutôt la pantomime fait partie de l'étiquette de la cour; tous les ministres s'approchent du roi en dansant après l'accomplissement de leurs prostrations, et quand il plaît au roi d'exécuter à son tour un pas en l'honneur de quelque hôte de distinction, le chœur des assistans ne manque pas de l'imiter. M. Forbes, malgré le flegme britannique, s'est vu pris dans une de ces pantomimes qui

changent tout à coup une population entière en maniaques; peu s'en est fallu qu'il ne fût obligé de prendre aussi part à cette danse générale. Passe pour un Français, aurait-il dit sans doute.

M. Bruë a fait la relation d'une fête consacrée à la revue des troupes et à l'exposition des richesses contenues dans le trésor royal. Guezo avait fait placer notre compatriote en face de lui. Ce chef était couvert d'une robe en damas cramoisi; il avait la tête nue et portait aux pieds des sandales ornées de corail; il était assis sur un riche sopha; une négresse tenait à son côté une ombrelle de velours doublée en satin blanc. A droite du roi était le *minga* (premier ministre) entouré des *cabocirs :* tous étaient sous leur parasol et portaient le grand costume de fête, composé d'une tunique courte de soie et de pantalons de même tissu s'arrêtant aux genoux. Ils avaient à l'avant-bras un large bracelet fait avec une plaque d'or ou d'argent. A gauche était le *mehou* (deuxième ministre), entouré d'un nombre égal de *cabocirs* vêtus de la même manière. Une troupe de musiciens faisait entendre une *harmonie* où se mêlaient les sons de différentes espèces de tambours, de trompes en dents d'éléphans, d'une sorte de fifre et de cloches en fer. Le défilé commença. Chaque chef marchait à la tête des siens, précédé de sa bannière et couvert de son parasol. A la suite des troupes venaient les femmes du roi portant divers objets. Quelques-unes traînaient des voitures; d'autres des chevaux en bois de grandeur naturelle, des meubles, des vases, des glaces, des chaises à porteur, des orgues de barbarie et une foule d'ustensiles d'origine européenne. Derrière les femmes s'avançaient les eunuques, puis des hommes portant les trophées conquis dans les razzias : des armes, des casques, des verroteries, des boucliers enrichis de têtes de mort, des pagnes, etc. Le cortége était terminé par un groupe de soixante hommes. On dit à M. Bruë que c'étaient des anthropophages dont les ancêtres avaient été amenés en captivité sous les premiers rois du Dahomey et dont la race avait été conservée par leurs successeurs. On avait eu soin de leur donner des femmes esclaves. « On se sert de ces antropophages, ajoutait M. Bruë, lorsque le roi condamne un chef ennemi à être mangé; la victime est alors garrottée et voit faire les apprêts de la chaudière où elle doit être plongée. Parmi eux, je remarquai un vieillard dont la longue barbe était d'une blancheur éclatante; il portait attachée à son cou une petite calebasse dans laquelle il buvait le sang des victimes humaines quand le roi le lui ordonnait. Les fonctions de cet homme contrastaient singulièrement avec sa physionomie patriarcale. »

Pendant son séjour dans la capitale du Dahomey, M. Forbes n'a point aperçu ce groupe monstrueux et n'en a pas même entendu parler. Guezo, plus éclairé et plus intelligent que ses prédécesseurs, a-t-il aboli cette odieuse exhibition? a-t-il cru seulement devoir dérober

l'horreur d'un tel spectacle à un de ces Anglais dont l'intraitable philanthropie est devenue célèbre sur la côte d'Afrique? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Au temps du voyage de M. Bruë, la mort des victimes humaines était accompagnée de supplices. Les anciens rois arrachaient le nez, les oreilles à leurs prisonniers, et leur crevaient les yeux avant de leur faire la grace d'un trépas souhaité. La croix, comme instrument de supplice, alternait avec le billot. M. Forbes n'a rien vu de semblable, et nous voudrions croire que Guezo a supprimé ces abominables pratiques. Quoi qu'il en soit, cet officier anglais a été spectateur de scènes telles qu'on frémit au seul exposé qu'il en fait, et qu'elles suffisent pour imprimer aux institutions du Dahomey le cachet de la plus atroce barbarie. Nous voulons parler d'une fête où des êtres humains sont offerts en holocauste à la férocité de leurs semblables. Il faut laisser la parole à M. Forbes; lui seul peut rendre l'impression terrible qu'il a ressentie.

« Au centre de la place du marché, dit-il, une plate-forme avait été construite à la hauteur de douze pieds; elle était entourée d'une balustrade. Le tout était couvert d'étoffes de diverses couleurs et surmonté d'une tente au-dessous de laquelle étaient déployés des parasols, des bannières aux mille devises, parmi lesquelles on distinguait plusieurs pavillons britanniques. Sur l'une des faces de la plate-forme, qui pouvait avoir cent pieds d'étendue, les victimes destinées au sacrifice de ce jour étaient liées dans des paniers et placées derrière une espèce de haie formée d'acacias épineux. Une foule compacte et nue remplissait la place entière, et la balustrade était protégée par un cordon de sentinelles. Au-delà des premiers rangs des spectateurs, on apercevait, dans toutes les directions des groupes réunis autour, les bannières et les parasols des différens ministres et *cabocirs*.

« La foule était composée des soldats du roi, de ses frères et de ses fils, et d'un certain nombre de cabocirs. Chacun d'eux portait à la ceinture un sac, et la solennité du jour devait commencer par une distribution publique des cadeaux que le roi faisait à ses troupes. Le roi nous avait précédés, et lorsqu'il s'était montré sur la plate-forme, vêtu d'une veste noire, coiffé d'un bonnet blanc, et les reins entourés d'un pagne, il avait été salué par les acclamations de tous les assistans. Ceux-ci formèrent tout aussitôt les rangs, et, portant leurs officiers sur les épaules, ils défilèrent trois fois autour de la place en passant devant Guezo, qui, après le troisième tour, les harangua pour leur faire sentir combien il serait inconvenant de tirer des coups de fusil pendant le reste de la cérémonie. A la suite de son discours, il leur jeta quelques cauris en manière d'essai, puis il nous fit dire de venir le joindre.

« Nous montâmes sur la plate-forme, et nous y vîmes disposé en tas, ici des cauris, là des étoffes, plus loin des bouteilles de rhum et des rouleaux de tabac. Quand nous eûmes pris place sur des siéges à côté de Guezo, la distribution commença, le roi la fit en grande partie lui-même, se donnant beaucoup de mouvement pour jeter tour à tour des cauris, des étoffes et du tabac. Les cauris appartenaient sans conteste à ceux qui avaient la chance de les ramas-

ser; mais les étoffes étaient disputées avec acharnement, et, pour s'en emparer, il fallait livrer bataille. Cette multitude sans vêtemens émettait un *effluvium* qui ne peut être comparé qu'à l'atmosphère fétide d'un navire chargé de nègres, et de ces masses oscillantes s'élevait une vapeur pareille aux miasmes que répand un marais, car tous ces Africains étaient littéralement baignés de sueur.

« Vers deux heures, la plus grande partie des cauris et des étoffes ayant été jetée à la foule, le roi se retira, laissant à sa cour le soin de distribuer le reste. Plût à Dieu qu'il me fût possible de terminer là mon récit!... Durant l'absence du roi, un silence de mort régna parmi cette foule naguère si bruyante. Quand par hasard ce silence était interrompu, les eunuques l'imposaient de nouveau en agitant leurs sonnettes, qui semblaient tinter le glas funèbre de onze victimes humaines. Ces malheureux, liés dans leurs paniers, soutenaient les regards de leurs bourreaux avec une fermeté étonnante. Pas un soupir ne s'échappait de leur sein. Dans tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu tant de sang-froid en face de la mort. Ce calme ne me paraissait pas pouvoir être véritable; mais je fus bientôt convaincu par une preuve terrible qu'il n'était pas affecté. Dix de ces victimes humaines, offertes à la férocité d'une foule sanguinaire, étaient sous la garde de soldats, ainsi qu'un alligator et un chat destinés au même sort. Les quatre autres malheureux étaient gardés par les amazones. Le roi reparut, et, nous ayant fait signe de le suivre à l'une des extrémités de la plate-forme, il nous demanda si nous voulions assister au sacrifice. Nous refusâmes avec horreur en suppliant qu'on nous permît de sauver quelques-uns de ces pauvres gens. Nous obtînmes la grace de trois d'entre eux au prix d'une rançon de cent dollars par tête, et ils furent immédiatement délivrés de leurs liens, mais on les contraignit à rester spectateurs de l'horrible tragédie dont leurs compatriotes allaient être victimes.

« Juste au-dessous du rideau d'acacias dont j'ai parlé se tenaient sept ou huit misérables à physionomie patibulaire, armés les uns de bâtons, les autres de cimeterres, et qui, tordant leurs visages par d'horribles grimaces, semblaient aiguiser d'avance leurs dents comme des loups altérés de carnage. A notre approche, la foule poussa d'affreux hurlemens, criant au roi : « Donnez-« nous à manger, car nous avons faim. » C'est en une circonstance semblable qu'Achardi, le chef de Jena, dont nous avons parlé, fut saisi au moment où, le corps penché en avant, il regardait la foule agitée sous ses pieds. On le jeta à bas de la plate-forme, et il fut massacré en un clin d'œil. Dégoûtés de ce spectacle au-delà de toute expression, nous retournâmes à nos places; mais au même instant une acclamation formidable s'éleva du sein de la foule. Les gardes venaient de montrer au peuple les victimes dévouées à sa rage sanguinaire, et le peuple reconnaissait par ces cris la munificence de son souverain. Le silence se rétablit ensuite, et le roi fit une harangue où il dit qu'à l'exemple de son père et de son grand-père il donnait à ses soldats un certain nombre de ses prisonniers. Ces malheureux étaient des Attahpahms : on fit l'appel de leurs noms, et celui qui se trouvait le plus près ayant été dépouillé de ses vêtemens, le fond du panier dans lequel il était couché fut placé sur la balustrade. Le roi souleva ensuite ce panier d'un côté et précipita le malheureux qui s'y trouvait. Une chute de douze pieds l'étourdit sans doute, et, avant qu'il eût repris ses sens, sa tête était tranchée et son corps jeté à la multitude.

Celle-ci s'acharna sur ce tronc insensible, le mutila brutalement et finit par le jeter dans un fossé, nouvelles gémonies de cette Rome barbare, où les animaux de proie vinrent chercher la nourriture qui leur était préparée. Quand la troisième victime eut été immolée, le roi se retira, et les chefs continuèrent l'œuvre de sang que le souverain rougissait d'achever. »

III.

Depuis le départ de M. Forbes, l'armée de Guezo a essuyé une défaite signalée dans une attaque dirigée, au moins de mars 1851, contre la ville d'Abeo-Kutah, située sur la frontière orientale du Dahomey. Il y avait déjà plusieurs années que les amazones demandaient à leur souverain le sac de cette cité, et le commandant anglais avait été témoin des sollicitations impérieuses qu'elles avaient renouvelées en 1850 pendant une des solennités dont nous venons de parler. Or Abeo-Kutah est placée jusqu'à un certain point sous la protection anglaise. Cette ville commande l'embouchure d'une rivière qu'on suppose être un des affluens du Niger, et l'Angleterre, qui a depuis long-temps conçu la pensée de s'approprier la navigation de ce grand fleuve, surveille d'un œil jaloux toutes les entreprises qui, dans un intervalle de temps plus ou moins éloigné, auraient pour résultat de la gêner dans la possession de ce qu'elle convoite. Aussi faut-il lire l'ouvrage de M. Forbes pour voir avec quelle naïveté d'ambition cet officier conseille au ministre des colonies d'élever un fort aux environs d'Abeo-Kutah... dans le seul intérêt de la répression de la traite!

En attendant, la société des missions prépare les voies à l'envahissement médité ou du moins proposé. Ses agens, véritables pionniers de la politique anglaise, ont fixé leur résidence à Abeo-Kutah, et ils n'ont pas mis seulement des Bibles entre les mains de leurs disciples. Quand l'armée de Guezo a paru sous les mnrs d'Abeo-Kutah, elle a trouvé les habitans préparés à l'attaque, organisés pour la résistance, militairement postés sur les murailles, bien pourvus d'armes à feu et de cartouches. Elle a donc été battue, complétement battue. Certes, la civilisation et l'humanité triompheront de cette défaite, mais il serait superflu de dire que l'Angleterre y trouvera son compte.

On ne lira peut-être pas sans curiosité quelques passages d'une lettre écrite de la côte d'Afrique par un des missionnaires anglais témoins du combat, et qui nous a été communiquée. « Les Dahomans, dit ce missionnaire, M. Townsend, s'avançaient en masses compactes, chassant tout devant eux. Les Egbas, défenseurs et citoyens d'Abeo-Kutah, cherchèrent à les arrêter au passage de la rivière, mais ils ne purent tenir contre des forces tellement supérieures; ils firent retraite derrière les murailles. Les remparts étaient couverts par la foule des assiégés,

qui ouvrirent leur feu contre l'ennemi. Celui-ci hésita, et sa marche fut interrompue. Il étendit ensuite ses lignes, avec le projet de diviser l'attention des assiégés et de donner l'assaut à l'endroit le plus faible; mais partout il trouva l'enceinte garnie de défenseurs. Alors la troupe d'élite, les redoutables amazones, se lancèrent ouvertement contre les murailles; mais elles furent reçues par une mousqueterie si terrible, que le désordre se mit dans leurs rangs et qu'elles firent mine de rebrousser chemin. Les Egbas jugèrent le moment favorable pour faire une sortie, et, après avoir réussi à dépasser l'aile droite de leurs adversaires, ils leur livrèrent combat, en profitant du vent qui leur était favorable pour mettre le feu aux grandes herbes et pour charger l'ennemi à l'abri de la fumée. Les assaillans commencèrent alors leur mouvement de retraite en bon ordre et en soutenant leur marche rétrograde par un feu continuel. Quant au roi de Dahomey, il s'enfuit cette nuit-là même avec deux cents de ses courtisans, laissant le gros de son armée pour couvrir sa retraite. »

Que dites-vous des judicieuses opérations de l'armée assiégée, de ce combat d'avant-garde au passage de la rivière, de cette retraite opportune derrière les murailles de la place, de cette défense qui partout a fait face aux assaillans et de cette sortie exécutée avec tant d'à-propos? Il est évident que cette fois l'Angleterre avait intérêt à venir au secours de l'innocent et de l'opprimé. Ce n'est pas tout : la poursuite des Dahomans a été parfaitement organisée et fort bien conduite. Les Egbas ont saisi le moment où leurs ennemis essayaient, dans leur retraite, de prendre leur revanche en pillant une petite ville, pour tomber sur leurs derrières, les prendre entre deux feux et leur tuer douze cents soldats. C'est ce que nous apprend encore la lettre de M. Townsend.

Nous ne savons si la mission du commandant Forbes n'avait pas d'autre objet que d'amener le roi Guezo à supprimer la traite des noirs et les sacrifices humains; mais M. Winnietts, son prédécesseur, s'était imaginé que le roi Guezo désirait se ranger sous le patronage et peut-être même accepter le protectorat de la Grande-Bretagne. Toutes les fois que leurs desseins politiques exigent l'asservissement d'un peuple, les Anglais ne manquent pas de dire que ce peuple soupire pour la domination britannique, cette domination paternelle qui s'exerce dans l'Inde et aux îles Ioniennes avec tant de mansuétude; à force de le répéter aux autres, ils finissent par se le persuader à eux-mêmes. Pour apprécier cependant combien étaient peu fondées les illusions patriotiques de M. Winnietts, il suffit de savoir ce qui s'est passé quand trois forts européens, l'un français, l'autre anglais, le troisième portugais, ont été bâtis sur le territoire du Dahomey. Les commandans voulaient placer ces constructions sur la plage même et à portée des secours de la marine; mais, l'un d'eux ayant eu l'imprudence de dire : « Ici, nous

serons indépendans! » le roi exigea que les forts fussent éloignés d'une demi-lieue de la côte. Ils sont situés à cette distance et séparés de la mer par un vaste marais, barrière infranchissable pour des troupes européennes, et qui interdit l'approche des forts non à des assaillans, mais à des défenseurs. En cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, les Européens ont été dupes d'un chef nègre; la suffisance que leur inspire le sentiment de leur supériorité les livre à la politique astucieuse des barbares d'Afrique. Généralement on aborde ces côtes sans connaître les peuples qui les habitent; on y apporte l'orgueil d'une civilisation avancée; on croit y exciter l'admiration, et l'on n'y recueille que le mépris. Aujourd'hui encore le roi de Dahomey maintient à la tête de la ville de Whydah un vice-roi nègre, qui porte le titre de *yavogan*, ce qui signifie, dans la langue du pays, « commandant des blancs. » Lorsque M. Forbes eut une entrevue avec le roi, celui-ci lui demanda des informations sur l'état de la marine anglaise, et, quand l'officier britannique eut essayé de lui faire comprendre la grandeur et la puissance navales de son pays, son interlocuteur lui dit : « La reine d'Angleterre et le roi de Dahomey sont deux souverains qui jouissent d'un pouvoir égal. Ce que Victoria peut sur mer, Guezo le peut sur terre. Guezo est le souverain du continent, comme Victoria est la reine de la mer. » Pourtant M. Bruë, de son côté, avait parlé à Guezo de l'armée française. « Il me questionna, dit-il dans le récit de son expédition, sur l'état de la France, sur son gouvernement, sur la manière dont nous faisons la guerre, sur la quantité de soldats dont se composent nos armées, et notamment sur les moyens que nous avons employés pour résister à l'Europe entière; il me fit quelques questions sur Napoléon, sa stature et ses formes, et parut plus satisfait qu'étonné de mes réponses. » Certainement il n'en fut pas étonné, car les Africains regardent les blancs comme des menteurs et des vantards, et d'avance ils sont déterminés à ne pas croire un mot de ce qu'on peut leur dire. Si une présomption aveugle n'obscurcissait pas trop souvent l'intelligence des Européens qui abordent en Afrique, ils seraient moins souvent dupes d'honneurs dérisoires destinés à leur donner le change sur les projets des sauvages.

La déroute éprouvée par les Dahomans devant Abeo-Kutah aura peut-être un utile résultat. Il faut espérer qu'elle aura disposé Guezo à écouter favorablement ceux qui s'efforcent de le détourner de sa coupable industrie, et qui le pressent de favoriser le commerce honnête, auquel son royaume pourrait offrir tant de ressources. La commission d'enquête sur les comptoirs français d'Afrique, qui a été formée en 1850 au ministère de la marine, était composée d'hommes trop éclairés et trop compétens pour avoir négligé d'étudier la question du développement commercial de la France au Dahomey; sans doute la mission qui a

été confiée, d'après son avis, à l'un de ses membres, M. le lieutenant de vaisseau Bouët, a ce développement pour objet. Nous avons confiance qu'elle réussira. Guezo n'a rien à redouter de la France, et les circonstances dans lesquelles il se trouve après sa défaite doivent l'avoir rendu plus accessible à nos conseils, où l'ambition n'entre pour rien. Ce serait toutefois entretenir une illusion que de croire ce chef barbare disposé à renoncer immédiatement au trafic lucratif des esclaves. Il va réparer ses forces, réorganiser son armée, et l'an prochain des troupes fraîches introduites dans les cadres des vétérans seront lancées, soit contre Abeo-Kutah, soit contre toute autre cité. Pendant longtemps encore il faudra maintenir les mesures de répression adoptées par les nations civilisées, pendant long-temps encore l'immorale et odieuse traite des nègres excitera l'avidité de traitans indignes du nom de chrétiens. Comment expliquer la persistance audacieuse des négriers? Telle est la question qui se pose à tout Européen de retour de l'Afrique occidentale : on ne peut y répondre qu'en examinant quelles sont aujourd'hui les ressources de la traite, quels sont les moyens employés pour y mettre obstacle.

Trois marines surveillent incessamment la côte d'Afrique : l'Angleterre y entretient plus de vingt bâtimens; la France, une douzaine; les États-Unis, deux. Les deux stations de France et d'Angleterre sont composées de bateaux à vapeur et de bricks. Les steamers longent les côtes, inspectent l'embouchure des rivières et cherchent à surprendre les négriers au mouillage. Les bricks se tiennent au large, attendant l'instant de développer leurs ailes pour fondre à l'improviste sur les navires de traite. Du plus loin qu'ils aperçoivent un bâtiment suspect, ils lui font le signal de mettre en panne, en tirant un coup de canon à poudre. Quant le vent favorise le négrier, il fuit, et la chasse commence, chasse ardente, où le sentiment du devoir d'un côté et l'instinct du salut de l'autre sont stimulés par l'amour-propre. Il y a souvent des navires négriers taillés pour la course qui échappent à la poursuite des croiseurs. Il y en a d'autres, c'est le plus grand nombre, qui sont le rebut de toutes les marines et à peine en état de faire la traversée. Ceux-ci n'ont aucune chance de se soustraire aux bâtimens de guerre qui les menacent. Pour eux, être vus, c'est être pris. Il est extrêmement rare que les équipages des négriers cherchent à faire résistance. Lorsque tout espoir de se dérober par la fuite est perdu, ils mettent en panne et attendent l'événement. De son côté, le croiseur arme des embarcations et les dirige vers le bâtiment suspect, sous la conduite d'un officier qui monte à bord de ce bâtiment avec une escorte. Celui-ci s'empare du navire, et tantôt il dépose l'équipage à terre, tantôt il le transborde sur le croiseur; puis il s'oriente vers le port le plus voisin. Il arrive parfois qu'une partie de l'équipage capturé

est laissé sur la prise pour aider à la manœuvrer avec quelques marins détachés du croiseur. C'est une mesure périlleuse. Il y a peu d'années, l'équipage d'un négrier, placé en de telles conditions, s'est révolté contre le capitaine de la prise, l'a tué avec ses compagnons, et est rentré en possession du navire. Arrêtés de nouveau avant d'avoir pu gagner un port de refuge, ces marins ont été livrés, comme assassins, à la justice anglaise; mais, par un rare exemple de respect pour le droit des gens et l'indépendance des pavillons, le tribunal, considérant que le navire avait été capturé par un croiseur qui n'avait pas qualité pour le saisir, a déclaré les meurtriers non coupables et les a relâchés.

Les traitans inventent mille stratagèmes pour déjouer la vigilance des escadres. Ils expédient du Brésil d'honnêtes navires marchands sous pavillon américain ou sarde qui sont pourvus des papiers les plus réguliers et chargés des marchandises les plus innocentes. On conduit ces bâtimens en Afrique d'une manière ostensible, et ils passent paisiblement au milieu même des croisières. Les croiseurs les soupçonnent, les interrogent, demeurent convaincus de leurs projets coupables; mais il leur est impossible de les arrêter. Parvenus à la côte, les faux négocians déchargent leurs marchandises; l'équipage est débarqué, le pavillon est amené. On remplace les objets de commerce par des fers et des futailles pleines d'eau. Un nouveau capitaine, un autre équipage, prêts pour la traite, s'emparent du navire. Ils arborent le drapeau du Brésil; puis on amène les esclaves. En quelques heures, on peut en arrimer à bord plusieurs centaines, rangés les uns à côté des autres sur les barriques d'eau. Et ainsi le négrier reprend la route de Bahia ou de Fernambouc. Sur trois navires chargés de noirs, si un seul parvient à franchir la double barrière des croiseurs qui veillent d'une part sur la côte d'Afrique, de l'autre sur les rivages du Brésil, les traitans sont satisfaits, tant les profits de ce trafic sont considérables! En effet, six cents noirs qui ont coûté 15,000 francs en Afrique peuvent se vendre jusqu'à 150,000 francs au Brésil!

Sur le continent africain, la coupable industrie des traitans d'esclaves se présente sous un aspect plus odieux encore. Quand les malheureux noirs sont tombés entre les mains de leurs bourreaux, ceux-ci les dirigent vers les établissemens des traitans. Ces factoreries consistent en un certain nombre de huttes et de hangars élevés à l'intérieur d'un enclos. Dans le langage des négriers, on les appelle *barracons*. Les esclaves y sont amenés de l'intérieur sous la garde des *barraconniers*, qui sont des Africains libres à la solde des traitans. Ces gardiens sont armés jusqu'aux dents, et, pour plus de sécurité, ils attachent leurs captifs tantôt deux à deux, tantôt quatre par quatre, au moyen d'un bâton auquel ceux-ci sont liés par le cou. Chaque prisonnier porte les vivres

qui lui sont nécessaires pour la route, souvent fort longue. Les femmes et les enfans marchent en liberté. La fatigue et la nostalgie font périr un grand nombre de ces pauvres gens. Pendant les premiers jours qui suivent leur arrivée à la factorerie, on leur accorde du repos avant leur embarquement; mais vainement les traitans s'efforcent-ils de prévenir chez les noirs captifs les atteintes de marasme et de tristesse qui les font périr en grand nombre. « Pour y réussir, dit M. le capitaine de vaisseau Bouet-Willaumez, ils les font sortir deux fois par jour des barracons et les contraignent à s'asseoir en rond, mais enchaînés, au milieu de la cour de la factorerie; des barraconniers les accompagnent et les placent en ordre et serrés côte à côte; l'un de ces satellites noirs, armé d'un fouet, entonne un chant africain et frappe des mains en mesure : malheur à l'esclave qui ne l'imite pas! Le fouet plane au-dessus des têtes et imprime par la terreur un mouvement énergique de joie, de rires, de chants et de battemens de mains à ce vaste cercle de chair humaine; un autre barraconnier se barbouille de blanc ou de jaune et tâche d'exciter les rires par ses danses et ses contorsions.... »

La famine est aussi un fléau qui fait d'affreux ravages parmi les victimes de la traite. Les approvisionnemens ne sont pas toujours suffisans dans les factoreries, soit pour le nombre des esclaves qui y sont reçus, soit pour le temps qu'ils y passent. Les populations des côtes d'Afrique, démoralisées par la traite, ont si peu d'industrie et tant d'imprévoyance, que la fertilité extrême du sol ne leur est d'aucune utilité. Les travaux pénibles de l'agriculture les rebutent et les effraient; les gains faciles du trafic des esclaves ont pour eux au contraire un attrait véritable. Aussi la disette n'est-elle pas rare au sein des tribus : c'est une maladie endémique et qui reparaît périodiquement. Quand les peuplades libres n'ont pas de vivres pour leur propre consommation, à plus forte raison les esclaves sont-ils exposés aux privations les plus longues et les plus cruelles. « J'ai été témoin, dit encore l'officier français dont nous avons déjà cité l'intéressant travail, des ravages d'une maladie causée par les tortures de la faim sur une réunion de près de quatre cents esclaves, dont le plus grand nombre avait les fonctions digestives profondément altérées. Chez la plupart, elle avait fait naître une grande dépravation dans le goût, et, chez quelques-uns, des instincts d'une cruauté féroce. Ainsi, lorsque nous eûmes délivré ces malheureux des mains de leurs geôliers, les uns préféraient les alimens à demi putréfiés au pain et au riz de bonne qualité; d'autres cachaient leur viande, et la dévoraient avec avidité quelques jours après, fétide et corrompue; celui-ci, que tourmentait un appétit vorace, insatiable, tentait d'étrangler son voisin pour manger sa ration. Je fus même averti, par le médecin surveillant de ces malheureux, qu'une jeune fille s'était nuitamment précipitée sur le flanc d'une de

ses compagnes pour la dévorer! » L'horreur de telles scènes est portée au comble, quand elles ont pour dénoûment le massacre de centaines d'esclaves. On les tue quelquefois pour éviter d'avoir à les nourrir : les traitans aiment mieux faire un tel coup d'éclat que de relâcher ces malheureux. C'est un argument qu'ils donnent aux défenseurs de la traite des noirs, à ceux qui disent que la surveillance exercée par les croisières multiplie les atrocités de ce trafic sans parvenir à le supprimer.

Il y a sur les côtes occidentales d'Afrique un certain nombre de vastes foyers de traite, et, s'il suffisait de les bloquer, la répression du commerce des esclaves serait aussi facile qu'efficace; mais les négriers ne sont pas assez simples pour embarquer toujours les esclaves sur ces points, où leurs manœuvres coupables seraient trop aisément découvertes. Dans toute l'étendue de cet immense littoral dont le développement est de plus de mille lieues, sont disséminées des factoreries secondaires, élevées au milieu d'épais fourrés. On n'y peut arriver que par des sentiers étroits, à peine visibles, connus des seuls traitans. Le chargement des négriers s'opère tantôt en un endroit, tantôt en un autre. Si l'un des bâtimens de guerre a été aperçu aux environs du lieu où devait d'abord se faire l'embarquement, on dirige les esclaves, par une marche nocturne, sur un autre barracon, où leur *arrimage* à bord du navire négrier s'effectue en trois ou quatre heures : c'est ainsi que la vigilance des croiseurs est souvent mise en défaut.

Bien des obstacles s'opposent encore, on le voit, à la suppression totale de la traite. Il y a cependant une conclusion consolante à tirer des relations de voyage que nous venons d'examiner, c'est qu'à côté de la guerre faite aux négriers par les croiseurs, d'autres mesures non moins efficaces peuvent amener plus rapidement peut-être l'extinction de cet affreux trafic, et parmi ces mesures la plus digne d'encouragemens est sans aucun doute le développement du commerce légitime sur la côte d'Afrique.

PAUL MERRUAU.

MAHOMET

ET

LES ORIGINES DE L'ISLAMISME.

I. A.-P. Caussin de Perceval : *Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme;* 3 vol., 1848. — II. G. Weil : *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre;* Stuttgart, 1843. — *Historisch-kritische Einleitung in den Koran;* Bielefeld, 1844. — *Geschichte der Chalifen;* Mannheim, t. I, 1846; t. II, 1848; t. III, 1851. — III. Washington Irving : *Lives of Mahomet and his successors;* New-York, 1850.

Toutes les origines sont obscures, les origines religieuses encore plus que les autres. Produits des instincts les plus spontanés de la nature humaine, les religions ne se rappellent pas plus leur enfance que l'adulte ne se rappelle l'histoire de son premier âge et les phases successives du développement de sa conscience : chrysalides mystérieuses, elles n'apparaissent au grand jour que dans la parfaite maturité de leurs formes. Il en est de l'origine des religions comme de l'origine de l'humanité. La science démontre qu'à un certain jour, en vertu des lois naturelles qui jusque-là avaient présidé au développement des choses, sans exception ni intervention extérieure, l'être pensant est apparu doué de toutes ses facultés et parfait quant à ses élémens essentiels, — et pourtant vouloir expliquer l'apparition de l'homme sur la terre par les lois qui régissent les phénomènes de notre globe depuis que la nature a cessé de créer, ce serait ouvrir la porte à de si extravagantes imaginations, que pas un esprit sérieux ne voudrait s'y arrêter

un instant. Il est indubitable encore qu'à un certain jour, par l'expansion naturelle et spontanée de ses facultés, l'homme a improvisé le langage, — et pourtant aucune image empruntée à l'état actuel de l'esprit humain ne peut nous aider à concevoir ce fait étrange, devenu entièrement impossible dans notre milieu réfléchi. Il faut de même renoncer à expliquer par les procédés vulgaires accessibles à notre expérience les faits primitifs des religions, faits qui n'ont plus d'analogues depuis que l'humanité a perdu sa fécondité religieuse. En face de l'impuissance de la raison réfléchie à fonder la croyance et à la discipliner, comment ne reconnaîtrions-nous pas la force cachée qui à certains momens pénètre et vivifie les entrailles de l'humanité? L'hypothèse supernaturaliste offre peut-être moins de difficultés que les solutions superficielles de ceux qui abordent ces redoutables problèmes sans avoir pénétré les mystères de la conscience spontanée; et si, pour rejeter cette hypothèse, il fallait être arrivé à une opinion rationnelle sur ces faits vraiment divins, bien peu d'hommes auraient le droit de ne pas croire au surnaturel.

Serait-il vrai pourtant que la science dût renoncer à expliquer la formation du globe, parce que les phénomènes qui l'ont amené à l'état où nous le voyons ne se reproduisent plus de nos jours sur une grande échelle? qu'elle dût renoncer à expliquer l'apparition de la vie et des espèces vivantes, parce que la période contemporaine a cessé d'être créatrice? à expliquer l'origine du langage, parce qu'il ne se crée plus de langues? l'origine des religions, parce qu'il ne se crée plus de religions? Non, certes. C'est l'œuvre infiniment délicate de la science et de la critique de deviner le primitif par les faibles traces qu'il a laissées de lui-même. La réflexion ne nous a pas tellement éloignés de l'âge créateur que l'on ne puisse, à force de finesse, reproduire en soi le sentiment de la vie spontanée. L'histoire, si avare qu'elle soit pour les époques non conscientes, n'est pourtant pas entièrement muette; elle nous permet, sinon d'aborder directement le problème, au moins de le resserrer par le dehors. Puis, comme rien n'est absolu dans les choses humaines et qu'il n'est pas deux faits dans le passé qui rentrent à la rigueur dans la même catégorie, nous avons des nuances intermédiaires et plus rapprochées de nous pour nous représenter les phénomènes inaccessibles à l'étude immédiate. Le géologue trouve dans les lentes dégradations de l'état actuel du globe des données pour expliquer les révolutions antérieures. Le linguiste, en assistant au phénomène incessamment continué du développement des langues, est amené à concevoir les lois qui en ont réglé la formation. L'historien, à défaut des faits primitifs qui ont signalé les apparitions religieuses, peut atteindre des dégénérescences, des tentatives avortées, des demi-religions, si j'ose le dire, montrant à découvert, quoique dans des proportions plus

réduites, les procédés par lesquels se sont formées les grandes créations des époques irréfléchies.

La naissance de l'islamisme est, sous ce rapport, un fait unique et véritablement inappréciable. L'islamisme a été la dernière création religieuse de l'humanité et, à beaucoup d'égards, la moins originale. Au lieu de ce mystère sous lequel les autres religions enveloppent leurs origines, celle-ci naît en pleine histoire; ses racines sont à fleur de sol. La vie de son fondateur nous est aussi bien connue que celle de tel réformateur du XVIe siècle. Nous pouvons suivre année par année les fluctuations de sa pensée, ses contradictions, ses faiblesses. Ailleurs, les origines religieuses se perdent dans le rêve; le travail de la critique la plus déliée suffit à peine pour discerner le réel sous les apparences trompeuses du mythe et de la légende. L'islamisme au contraire, né au milieu d'une réflexion très avancée, manque absolument de surnaturel. Mahomet, Omar, Ali ne sont ni des voyans, ni des illuminés, ni des thaumaturges. Chacun d'eux sait très bien ce qu'il fait, nul n'est dupe de lui-même; chacun s'offre à l'analyse à nu et avec toutes les faiblesses de l'humanité.

Grace aux excellens travaux de MM. Weil et Caussin de Perceval, on peut dire sans exagération que le problème des origines de l'islamisme est définitivement arrivé de nos jours à une solution complète et sans mystère. M. Caussin de Perceval surtout a introduit dans la question un élément capital par les vues nouvelles qu'il a ouvertes sur les antécédens et les précurseurs de Mahomet, sujet délicat qui n'avait point été aperçu avant lui. Son excellent ouvrage restera comme un modèle de cette érudition forte et sobre, qui pourrait s'appeler *école française*, si le bon sens, l'exactitude, la solidité suffisaient pour faire une école. La finesse et la pénétration de M. Weil sont dignes d'un compatriote de Creuzer et de Strauss. Sous le rapport du choix et de la richesse des sources, son ouvrage est pourtant inférieur à celui de notre savant compatriote, et on pourrait peut-être lui reprocher d'accorder trop de confiance à des autorités turques et persanes, qui n'ont dans cette question que bien peu de valeur. L'Amérique et l'Angleterre se sont aussi beaucoup occupées de Mahomet. Un romancier fort connu, M. Washington Irving, a raconté sa vie avec intérêt, mais sans faire preuve d'une critique fort élevée. Son livre atteste pourtant sous ce rapport un véritable progrès, quand on songe qu'en 1829 M. Charles Forster publiait deux gros volumes fort goûtés des révérends (1), pour

(1) *Mahometism unveiled : an inquiry in which that arch-heresy, its diffusion and continuance, are examined on a new principle, tending to confirm the evidences, and aid the propagation of the Christian Faith.* C'est le même M. Charles Forster qui vient d'égayer la presse savante d'une si amusante mystification sur les inscriptions sinaïtiques, où il trouve la langue et l'écriture primitives, le texte primitif de l'Exode, etc.

établir que Mahomet n'était autre chose que « la petite corne du bouc qui figure au chapitre VIII de Daniel, et que le pape était la grande corne. » M. Forster fondait sur cet ingénieux parallèle toute une philosophie de l'histoire : le pape représente la corruption occidentale du christianisme, et Mahomet la corruption orientale; de là les ressemblances frappantes du mahométisme et du papisme!

Ce serait une curieuse histoire que celle des idées que les nations chrétiennes se sont faites de Mahomet, depuis les récits du faux Turpin sur l'idole d'or *Mahom* adorée à Cadix, et que Charlemagne n'osa détruire par crainte d'une légion de démons qui y était renfermée, jusqu'au jour où la critique lui a rendu, en un sens divers, il est vrai, mais très réel, son titre de prophète. La foi vierge de la première moitié du moyen-âge, qui n'eut sur les cultes étrangers au christianisme que les notions les plus vagues, se figurait *Maphomet, Baphomet, Bafum* (1), comme un faux dieu, à qui l'on offrait des sacrifices humains. Ce ne fut qu'au XIIe siècle que Mahomet apparut comme un prophète, et que l'on songea sérieusement à dévoiler son imposture. Plus tard, au XVIe et au XVIIe siècle, Bibliander, Hottinger, Maracci n'osèrent encore s'occuper du Coran que pour le réfuter. Prideaux, Bayle et Voltaire envisagèrent enfin Mahomet en historiens et non plus en controversistes; mais le manque de documens authentiques les retint dans la discussion des fables puériles qui jusqu'alors avaient défrayé la curiosité du peuple et la colère des théologiens. L'honneur du premier essai d'une biographie de Mahomet d'après les sources orientales appartient à Gagnier. Ce savant fut amené par ses études à demander ses renseignemens à Aboulféda, et ce fut une bonne fortune. On peut douter que sa critique eût été assez délicate pour saisir l'immense différence qu'il faut faire, quant à la valeur historique, entre les récits des historiens arabes et les recueils de légendes écloses de l'imagination persane. Cette distinction capitale, que M. Caussin de Perceval seul a rigoureusement observée, est, à véritablement parler, le nœud de tous les problèmes relatifs à l'origine de l'islamisme. Composée d'après les récits arabes d'Ibn-Hischam et d'Aboulféda, la biographie de Mahomet est simple et naturelle, presque sans miracles. Composée d'après les auteurs turcs et persans, sa légende apparaît comme un amas ridicule de fables absurdes et du plus mauvais style. Bien que les traditions relatives à la vie de Mahomet n'aient commencé à être recueillies que sous les Abbassides, les rédacteurs de cette époque s'appuyaient déjà sur des sources écrites, dont les auteurs eux-mêmes remontaient, en citant leurs autorités, jusqu'aux compagnons du pro-

(1) De là *bafumerie, mahomerie, momerie,* pour désigner tous les cultes superstitieux et impurs.

phète. Autour de la mosquée attenante à la maison de Mahomet régnai un banc, sur lequel avaient élu domicile des hommes sans famille n demeure, qui vivaient de ses générosités et mangeaient souvent avec lui. Ces hommes, que l'on appelait les *gens du banc* (*ahl-el-soffa*), étaient censés connaître beaucoup de particularités sur la personne de Mahomet, et leurs souvenirs devinrent l'origine d'innombrables *dires* ou *hadith*. La foi musulmane elle-même fut effrayée de la multitude de documens ainsi obtenus : six sources légitimes furent seules reconnues à la tradition, et l'infatigable Bokhari avoue que, sur les deux cent mille *hadith* qu'il avait recueillis, sept mille deux cent vingt-cinq seulement lui paraissaient d'une authenticité incontestable. La critique européenne pourrait assurément, sans encourir le reproche de témérité, procéder à une élimination plus sévère encore. Toutefois on ne peut nier que ces premiers récits ne nous présentent beaucoup de traits de la physionomie réelle du prophète, et ne se distinguent d'une manière tout-à-fait tranchée des recueils d'histoires dévotes, imaginées uniquement pour l'édification des lecteurs. Le véritable monument de l'histoire primitive de l'islamisme, le Coran, reste d'ailleurs absolument inattaquable, et suffirait à lui seul, indépendamment des récits des historiens, pour nous révéler Mahomet.

Je ne vois dans aucune littérature un procédé de composition qui puisse donner une idée exacte de la rédaction du Coran. Ce n'est ni le livre écrit avec suite, ni le texte vague et indéterminé arrivant peu à peu à une leçon définitive, ni la rédaction des enseignemens du maître, faite après coup, d'après les souvenirs de ses disciples. Le Coran nous offre le singulier exemple d'un texte non écrit, et pourtant très arrêté, composé même avec beaucoup de réflexion. C'est le recueil des prédications, et, si j'ose le dire, des ordres du jour de Mahomet, portant encore la date du lieu où ils parurent et la trace de la circonstance qui les provoqua. Chacune de ces pièces était écrite, après la *récitation* du prophète (1), sur des peaux, sur des omoplates de mouton, des os de chameau, des feuilles de palmier, ou conservée de mémoire par les principaux disciples que l'on appelait *porteurs du Coran*. Ce ne fut que sous le khalifat d'Abou-Bekr, après la bataille du Yemâma, où périrent un grand nombre de vieux musulmans, que l'on songea à « réunir le *Coran* entre deux ais, » et à mettre bout à bout ces fragmens détachés et souvent contradictoires. Il est indubitable que cette compilation fut exécutée avec la plus parfaite bonne foi. Aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté : on mit en tête les plus longs morceaux; on réunit à la fin les plus courtes *surates* (2) qui n'avaient que quel-

(1) Le mot *coran* veut dire *récitation*, et ne réveillait aucune idée analogue à celle du *livre* (*kitâb*) des Juifs et des chrétiens.

(2) C'est le nom que l'on donne aux chapitres du Coran.

ques lignes, et l'exemplaire-type fut confié à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mahomet. Une seconde récension eut lieu sous le khalifat d'Othman. Quelques variantes d'orthographe et de dialectes s'étant introduites dans les exemplaires des différentes provinces, Othman nomma une commission de grammairiens chargée de constituer définitivement le texte d'après le dialecte de la Mecque; puis, par un procédé très caractéristique de la critique orientale, il fit recueillir et brûler tous les autres exemplaires pour couper court aux discussions. C'est ainsi que le Coran est arrivé jusqu'à nous sans variantes bien importantes. Certes, un tel mode de composition est fait pour inspirer quelques scrupules. L'intégrité d'un ouvrage long-temps confié à la mémoire nous semble assez mal gardée. Des altérations et des interpolations n'ont-elles pu se glisser dans ces révisions successives? M. Weil, le premier, a élevé des doutes sur tous ces points, et soutenu que la récension d'Othman ne fut pas purement grammaticale, comme le veulent les Arabes, mais que la politique y eut sa part, surtout en vue de rabattre les prétentions d'Ali. Toutefois le Coran se présente à nous avec si peu d'arrangement, dans un désordre si complet, avec des contradictions si flagrantes, chaque morceau porte une physionomie si spéciale, que rien ne saurait attaquer le caractère général d'authenticité de ce livre. Nous avons donc l'immense avantage d'avoir pour l'islamisme les pièces mêmes de son origine, pièces très suspectes assurément, et exprimant beaucoup moins la vérité des faits que les besoins du moment, mais en cela même précieuses aux yeux du critique qui sait les interpréter. C'est sur cet étrange spectacle d'une religion naissant au grand jour, avec pleine conscience d'elle-même, que je voudrais appeler un moment l'attention des penseurs.

I.

La critique, en général, doit renoncer à rien savoir de certain sur le caractère et la biographie des fondateurs de religion. Pour eux, le tissu de la légende a entièrement couvert celui de l'histoire. Étaient-ils beaux ou laids, vulgaires ou sublimes? Nul ne le saura. Les livres qu'on leur attribue, les discours qu'on leur prête, ne sont d'ordinaire que des compositions plus modernes, et nous apprennent beaucoup moins ce qu'ils étaient que la manière dont leurs disciples concevaient l'idéal. La beauté même de leur caractère n'est point à eux; elle appartient tout entière à la nature humaine, qui les fait à son image. Transformée par cette force incessamment créatrice, la plus laide chenille pourrait devenir le plus beau papillon.

Il n'en est point de même pour Mahomet. Le travail de la légende est resté, autour de lui, faible et sans originalité. Mahomet est réelle-

ment un personnage historique : nous le touchons de toutes parts. Le livre qui nous reste sous son nom représente presque mot à mot les discours qu'il tenait. Sa vie est restée une biographie comme une autre, sans miracles, sans exagérations. Ibn-Hischâm, le plus ancien de ses historiens, Aboulféda, son biographe érudit, sont des écrivains sensés. C'est à peu près le ton de la *Vie des Saints*, écrite d'une façon dévote, mais raisonnable, quelque chose comme Alban Butler ou dom Lobineau. Et encore l'on pourrait citer vingt légendes de saints, celle de saint François d'Assise par exemple, qui sont devenues infiniment plus mythiques que celle du prophète de l'islamisme.

Mahomet ne voulut pas être thaumaturge : il ne voulut être que prophète, et prophète sans miracles. Il répète sans cesse qu'il est un homme comme un autre, mortel comme un autre, sujet au péché et ayant besoin comme un autre de la miséricorde de Dieu. A sa mort, voulant mettre ordre à sa conscience, il monte en chaire. « Musulmans, dit-il, si j'ai frappé quelqu'un de vous, voici mon dos, qu'il me frappe. Si quelqu'un a été outragé par moi, qu'il me rende injure pour injure. Si j'ai pris à quelqu'un son bien, tout ce que je possède est à sa disposition. » Un homme se leva et réclama une dette de trois dirhems. « Mieux vaut, dit le prophète, la honte en ce monde que dans l'autre, » et il paya sur-le-champ.

Cette extrême mesure, ce bon goût vraiment exquis avec lesquels Mahomet comprit son rôle de prophète, lui étaient imposés par l'esprit de sa nation. Rien de plus inexact que de se figurer les Arabes avant l'islamisme comme une nation grossière, ignorante, superstitieuse : il faudrait dire au contraire une nation raffinée, sceptique, incrédule. Voici un curieux épisode des premiers temps de la mission de Mahomet qui fait très bien comprendre, ce me semble, le scepticisme glacial qu'il rencontrait autour de lui et l'extrême réserve qui lui était commandée dans l'emploi du merveilleux. Il était assis dans le parvis de la Caaba, à peu de distance d'un cercle formé par plusieurs chefs koreischites, tous opposés à ses doctrines. Otba, fils de Rebia, l'un d'eux, s'approche de lui, prend place à ses côtés, et, parlant au nom des autres : « Fils de mon ami, lui dit-il, tu es un homme distingué par tes qualités et ta naissance. Bien que tu mettes la perturbation dans ta patrie, la division dans les familles, que tu outrages nos dieux, que tu taxes d'impiété et d'erreur nos ancêtres et nos sages, nous voulons user de ménagemens avec toi. Écoute des propositions que j'ai à te faire, et réfléchis s'il ne te convient pas d'en accepter quelqu'une. — Parle, dit Mahomet, je t'écoute. — Fils de mon ami, reprit Otba, si le but de ta conduite est d'acquérir des richesses, nous nous cotiserons tous pour te faire une fortune plus considérable que celle d'aucun Koreischite. Si tu vises aux honneurs, nous te créerons

notre chef, et nous ne prendrons aucune résolution sans ton avis. Si l'esprit qui t'apparaît s'attache à toi et te domine de manière que tu ne puisses te soustraire à son influence, nous ferons venir des médecins habiles, et nous les paierons pour qu'ils te guérissent. — Je ne suis ni avide de biens, ni ambitieux de dignités, ni possédé du malin esprit, répondit Mahomet. Je suis envoyé par Allah, qui m'a révélé un livre et m'a ordonné de vous annoncer les récompenses ou les châtimens qui vous attendent. — Eh bien! Mahomet, lui dirent les koreischites, puisque tu n'agrées pas nos propositions, et que tu persistes à te prétendre envoyé d'Allah, donne-nous des preuves évidentes de ta qualité. Notre vallée est étroite et stérile; obtiens de Dieu qu'il l'élargisse, qu'il éloigne l'une de l'autre ces chaînes de montagnes qui la resserrent, qu'il y fasse couler des fleuves pareils aux fleuves de la Syrie ou de l'Irak, ou bien qu'il fasse sortir du tombeau quelques-uns de nos ancêtres, et parmi eux Cossay, fils de Kilâb, cet homme dont la parole avait tant d'autorité; que ces illustres morts ressuscités te reconnaissent pour prophète, et nous te reconnaîtrons aussi. — Dieu, répondit Mahomet, ne m'a pas envoyé vers vous pour cela: il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi. — Au moins, reprirent les koreischites, demande à ton seigneur qu'il fasse paraître un de ses anges pour témoigner de ta véracité et nous ordonner de te croire. Demande-lui aussi qu'il montre ostensiblement le choix qu'il a fait de toi, en te dispensant du besoin de chercher ta subsistance journalière dans les marchés, comme le moindre de tes compatriotes. — Non, dit Mahomet, je ne lui adresserai pas ces demandes : mon devoir est seulement de vous prêcher. — Eh bien! que ton seigneur fasse donc tomber le ciel sur nous, comme tu prétends qu'il est capable de le faire, car nous ne te croirons pas! »

On le voit, un *bouddha*, un fils de Dieu, un thaumaturge de haute volée étaient au-dessus du tempérament de ce peuple. L'extrême finesse de l'esprit arabe, la manière franche et nette dont il se pose dans le réel, le libertinage de mœurs et de croyances qui régnait à l'époque de l'islamisme, interdisaient ces grands airs au nouveau prophète. L'Arabie manque complétement de l'élément qui engendre le mysticisme (1) et la mythologie. Les nations sémitiques n'ont jamais compris en Dieu la variété, la pluralité, le sexe : le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. De là ce trait si caractéristique, qu'elles n'ont jamais eu ni mythologie ni épopée. La façon nette et

(1) Si l'on m'objecte la tendance générale de la philosophie orientale au mysticisme, je ferai observer que ce n'est que par abus que l'on applique le nom de *philosophie arabe* à une philosophie qui n'a jamais eu de racines dans la péninsule arabique, et dont l'apparition a été une réaction de l'esprit persan contre l'esprit arabe. Cette philosophie a été écrite en arabe, voilà tout; elle est toute persane d'esprit.

simple dont elles conçoivent Dieu séparé du monde, n'engendrant point, n'étant pas engendré, n'ayant point de semblable,—excluait ces grandes broderies, ces poèmes divins où l'Inde, la Perse, la Grèce ont développé leur fantaisie, et qui n'étaient possibles que dans l'imagination d'un peuple qui laisse flotter indécises les limites de Dieu, de l'humanité et de l'univers. La mythologie, c'est le panthéisme en religion; or l'esprit le plus éloigné du panthéisme, c'est assurément l'esprit sémitique. L'Arabie au moins avait perdu ou peut-être n'avait jamais eu le don de l'invention surnaturelle. A peine trouve-t-on dans toutes les *Moallakat* (1) et dans le vaste répertoire de la poésie antéislamique une pensée religieuse. Ce peuple n'avait pas le sens du saint; mais, en revanche, il avait un sentiment très vif du réel et de l'humain.

Voilà pourquoi la légende musulmane est restée si pauvre en dehors de la Perse, et pourquoi l'élément mythique y est absolument nul. Sans doute la vie de Mahomet, comme celle de tous les grands fondateurs, s'est entourée de fables; mais ces fables ne sont arrivées à quelque sanction que chez les schiites, dominés par le tour de l'imagination persane. Bien loin de tenir au fond de l'islamisme, ce ne sont que des scories accessoires tolérées plutôt que consacrées, à peu près comme cette mythologie de bas étage des livres apocryphes que l'église n'a jamais franchement adoptée, bien qu'elle n'ait garde de se montrer à cet égard trop rigoureuse. Comment l'imagination populaire n'eût-elle pas entouré de quelques prodiges une existence si extraordinaire? Comment l'enfance du prophète surtout, thème si avantageux pour les légendes, n'eût-elle pas tenté les conteurs? Les crédules historiens vous diront, par exemple, que, la nuit où naquit le prophète, le palais de Chosroès fut ébranlé par un tremblement de terre, le feu sacré des mages s'éteignit, le lac de Sâwa se dessécha, le Tigre déborda, et toutes les idoles du monde tombèrent la face contre terre. Tout cela néanmoins ne s'élève jamais à la hauteur d'une légende surnaturelle et consacrée, et en somme les récits de l'enfance de Mahomet, malgré quelques taches, sont restés une page charmante de grace et de naturel (2). Pour faire mieux apprécier cette sobriété, je donnerai ici un échantillon de la manière dont l'Inde sait fêter la naissance de ses héros.

Quand les créatures apprennent que Bouddha va naître, tous les oiseaux de l'Himalaya accourent au palais de Kapila, et se posent en

(1) On appelait *Moallakat* ou *suspendues* les pièces de vers qui avaient remporté le prix dans les tournois poétiques et étaient suspendues avec des clous d'or à la porte de la Caaba. Il en reste sept, auxquelles on rattache ordinairement deux ou trois autres poèmes du même caractère.

(2) Voir M. Caussin, t. Ier, p. 286 et suiv.

chantant et en battant des ailes sur les terrasses, les balustrades, les arceaux, les galeries, les toits du palais; les étangs se couvrent de lotus; le beurre, l'huile, le miel, le sucre, quoiqu'on les emploie en abondance, paraissent toujours entiers; les tambours, les harpes, les théorbes, les cymbales rendent sans être touchés des sons mélodieux. Des dieux et des solitaires accourent de chacun des dix horizons pour accompagner le Bouddha. Le Bouddha descend accompagné de centaines de millions de divinités. Au moment où il descend, les trois mille grands milliers de régions du monde sont illuminés d'une immense splendeur, effaçant celle des dieux. Pas un être n'éprouve de frayeur ni de souffrance. Tous ressentent un bien-être infini, et n'ont que des pensées affectueuses et tendres. Des centaines de millions de dieux, avec les mains, avec les épaules, avec la tête, soutiennent et portent le char de Bouddha. Cent mille *apsaras* conduisent les chœurs de musique en avant, en arrière, à droite, à gauche, et chantent les louanges de Bouddha. Au moment où il va sortir du sein de sa mère, toutes les fleurs ouvrent leur calice; de jeunes arbres s'élèvent du sol et entr'ouvrent leurs boutons; des eaux de senteur coulent de toutes parts; des flancs de l'Himalaya, les jeunes lions accourent tout joyeux à la ville de Kapila, et s'arrêtent aux portes sans faire de mal à personne. Cinq cents jeunes éléphans blancs viennent toucher avec leurs trompes les pieds du roi, père de Bouddha; les enfans des dieux, parés de ceintures, apparaissent dans l'appartement des femmes, allant et venant de côté et d'autre; les femmes des *nagas*, laissant voir la moitié de leur corps, apparaissent s'agitant dans les airs; dix mille filles des dieux, tenant à la main des éventails de queue de paon, apparaissent arrêtées dans le ciel; dix mille urnes pleines apparaissent faisant le tour de la grande cité de Kapila; cent mille filles des dieux, portant des conques, des tambours, des tambourins suspendus à leur cou, apparaissent immobiles; tous les vents retiennent leur souffle; tous les fleuves et tous les ruisseaux s'arrêtent; le soleil, la lune et les étoiles cessent de se mouvoir. Une lumière de cent mille couleurs, produisant le bien-être dans le corps et l'esprit, se répand de toutes parts. Le feu ne brûle plus. Aux galeries, aux palais, aux terrasses, aux arceaux des portes apparaissent suspendues des perles et des pierres précieuses. Les corneilles, les vautours, les loups, les chakals cessent leurs cris; il ne s'élève que des sons doux et agréables. Tous les dieux des bois de Salas, sortant à demi leur corps du feuillage, apparaissent immobiles et inclinés. Des parasols grands et petits se déploient de tous côtés dans les airs. La reine cependant s'avance dans le jardin de Loumbini. Un arbre s'incline et la salue; la reine en saisit une branche, et, regardant le ciel avec grace, fait un bâillement, et reste immobile. Le Bouddha s'élance de son côté droit sans la blesser; un lotus blanc perce la terre

et s'ouvre pour le recevoir; un parasol descend du ciel pour le couvrir; un fleuve d'eau froide et un fleuve d'eau chaude accourent pour le baigner, etc. (1).

Voilà ce qui s'appelle entamer hardiment la légende et ne pas marchander avec le surnaturel. L'Arabie était arrivée à un trop grand raffinement intellectuel pour qu'il pût s'y former une légende surnaturelle de ce style. La seule fois que Mahomet voulut se permettre une imitation des fantaisies transcendantes des autres religions, dans son voyage nocturne à Jérusalem sur un animal fantastique, la chose tourna au plus mal : ce récit fut accueilli par une tempête de plaisanteries; plusieurs de ses disciples abjurèrent, et le prophète se hâta de retirer sa fâcheuse idée, en déclarant que ce merveilleux voyage, donné d'abord comme réel, n'avait été qu'un rêve. Toute la légende arabe de Mahomet, telle qu'elle se lit dans Aboulféda (2), se borne à quelques récits fort sobrement inventés. On cherche à le mettre en rapport avec les hommes illustres de son temps et de la génération précédente; on fait prophétiser sa mission par des personnages vénérés. Lorsqu'il parcourait les solitudes voisines de la Mecque, plein de sa pensée, il entendait des voix qui lui disaient : « Salut, apôtre de Dieu ! » Il se retournait, et ne voyait que des arbres et des rochers. A sa fuite de la Mecque, il se réfugie dans une caverne. Ses ennemis vont y pénétrer, quand ils remarquent un nid dans lequel une colombe avait déposé ses œufs et un réseau de toile d'araignée qui fermait le chemin. Sa chamelle était inspirée, et, quand les chefs des tribus venaient prendre la bride de sa monture pour lui offrir l'hospitalité, il disait : « Laissez-la marcher, c'est la main de Dieu qui la guide. » Son sabre aussi fait quelques miracles. A l'issue d'une bataille, il s'était assis à l'écart au pied d'un arbre, ayant sur ses genoux cette arme dont la poignée était d'argent. Un Bédouin ennemi l'aperçut; il s'approche en faisant un long détour, et, feignant d'être attiré par un simple motif de curiosité : « Permets-tu que j'examine ton sabre? » lui dit-il. Mahomet le lui présente sans défiance. L'Arabe le prend, le tire du fourreau et va frapper, mais le sabre refuse d'obéir.

Tous les prodiges de sa vie sont aussi transparens; lui-même ne savait rien inventer de bien neuf en ce genre. L'ange Gabriel faisait tous les frais de ses miracles; il semble qu'il ne connût pas d'autre machine. La bataille de Bedr seule fournit quelques exemples de la grande création merveilleuse improvisée sur place. Une légion d'anges combattit pour les musulmans. Un Arabe, qui s'était placé sur les montagnes environnantes, vit un nuage s'approcher de lui, et du sein de ce nuage il entendit sortir des hennissemens de chevaux et une

(1) Nous prenons ces traits entre mille dans le *Lalitavistara*, ou légende de Bouddha, traduite par M. Édouard Foucaux (Paris, 1848).

(2) Voir la traduction qu'en a donnée M. Noël Desvergers, Paris, 1837.

voix qui disait : « En avant, Hayzoum ! » (C'est le nom du cheval de l'ange Gabriel.) Un musulman raconta que, poursuivant un Mecquois le sabre à la main, il avait vu la tête du fuyard tomber à terre, sans que son sabre l'eût atteint. Il en conclut que la main d'un envoyé céleste avait prévenu la sienne. D'autres affirmaient avoir distingué clairement les anges à leurs turbans blancs, dont un bout flottait sur les épaules, tandis que Gabriel, leur chef, avait le front ceint d'un turban jaune. Quand on sait l'état d'excitation où se mettent les Arabes avant et durant la bataille, et quand l'on songe que cette journée fut le premier élan de l'enthousiasme musulman, bien loin de s'étonner que ces récits aient trouvé créance, on est surpris que le cerveau des combattans de Bedr n'ait enfanté que d'aussi sobres merveilles.

A une époque beaucoup plus moderne et sous l'influence du génie persan, si radicalement opposé au génie arabe, la légende de Mahomet s'est compliquée, je le sais, de circonstances merveilleuses qui la rapprochent beaucoup des grandes légendes mythologiques de la Haute-Asie. La Perse, quoique domptée par l'islamisme, ne plia jamais sous l'esprit sémitique. En dépit de la langue et de la religion qui lui étaient imposées, elle sut revendiquer ses droits de nation indo-européenne en se créant une philosophie, une épopée, une mythologie. Ouvrez le *Hyat-ul-Koloub,* recueil de traditions schiites : vous y verrez que, la nuit où naquit le prophète, soixante-dix mille palais de rubis et soixante-dix mille palais de perles furent bâtis dans le paradis, et furent appelés les palais de la naissance. Il naît tout circoncis : des sages-femmes d'une beauté extraordinaire sont présentes, sans avoir été prévenues. Une lumière, dont l'éclat resplendit dans toute l'Arabie, sort avec lui du sein de sa mère. Aussitôt né, il se jette à genoux, élève son regard au ciel, et s'écrie : « Dieu seul est Dieu, et je suis son prophète ! » Dieu revêt son apôtre de la chemise du divin contentement et de la robe de la sainteté rattachée par la ceinture de l'amour de Dieu. Il chausse les sandales de la respectueuse terreur, ceint la couronne de la préséance, et prend en main la baguette de l'autorité religieuse. A trois ans, deux anges lui ouvrent le côté, lui enlèvent le cœur, en expriment les gouttes noires du péché, et y mettent la lumière prophétique. Mahomet voyait derrière comme devant; sa salive rendait douce l'eau de mer; ses gouttes de sueur étaient comme des perles. Son corps ne projetait d'ombre ni au soleil ni au clair de lune; aucun insecte n'approchait de sa personne. — Rien d'arabe dans ce style insipide, et ceux-là ont complétement méconnu le caractère de la légende de Mahomet qui l'ont cherché dans ces grotesques récits, tout empreints du goût persan. Ces ridicules imaginations ne préjudicient pas plus à la pureté de la légende arabe primitive que les fades amplifications des Évangiles apocryphes ne nuisent à l'incomparable beauté des canoniques.

Les élémens légendaires de l'origine de l'islamisme sont toujours ainsi restés à l'état de tradition sporadique et sans autorité. Au lieu d'un être surhumain suspendu entre ciel et terre, sans père ni frère ici-bas, nous n'avons qu'un Arabe entaché de tous les défauts du caractère de sa nation. Au lieu de cette haute et inaccessible rigueur de supernaturalisme : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? — ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent, » — nous avons ici toutes les aimables faiblesses de l'humanité. A la bataille d'Autas, une captive que des musulmans entraînaient avec rudesse s'écria : « Respectez-moi, je tiens de près à votre chef. » On la conduisit à Mahomet. « Prophète de Dieu, lui dit-elle, je suis ta sœur de lait; je suis Schaymâ, fille de Halîma, ta nourrice, de la tribu des Benou-Sâd. — Quelle preuve me donneras-tu de cela? demanda Mahomet. — Une morsure que tu me fis à l'épaule, répondit-elle, un jour que je te portais sur mon dos. » Et elle montra la cicatrice. Cette vue, rappelant à Mahomet le souvenir de sa première enfance et des soins qu'il avait reçus dans une pauvre famille de Bédouins, l'émut d'attendrissement. Quelques larmes mouillèrent ses yeux. « Oui, tu es ma sœur, » dit-il à Schaymâ; et, se dépouillant de son manteau, il la fit asseoir dessus. Puis il reprit : « Si tu veux rester désormais près de moi, tu vivras tranquille et honorée parmi les miens; si tu aimes mieux retourner dans ta tribu, je te mettrai en état d'y passer tes jours dans l'aisance. » Schaymâ témoigna qu'elle préférait le séjour du désert, et Mahomet la renvoya comblée de ses dons.

Rien n'est dissimulé de ses faiblesses et ses humbles côtés. Il commence par être *commis-voyageur* en Syrie, où il fait de bonnes affaires. Aucun signe extraordinaire ne le distingue, il a son surnom comme un autre : on l'appelle *el Amîn*, l'homme sûr. Dans sa première jeunesse, il se bat avec les Koreischites contre les Hawazin, et les Koreischites n'en sont pas moins taillés en pièces. Dans une course, sa chamelle est distancée par celle d'un Bédouin, et il en éprouve un vif dépit. L'Arabie ne s'est pas crue obligée, pour exalter son prophète, de l'élever au-dessus de l'humanité et de le soustraire aux affections de tribu, de famille, à d'autres plus humbles encore. Les historiens musulmans nous racontent qu'il aimait son cheval et sa chamelle, qu'il essuyait leur sueur avec sa manche. Quand sa chatte avait faim ou soif, il se levait pour lui ouvrir, et il soignait attentivement un vieux coq qu'il gardait chez lui pour se préserver du mauvais œil. Dans son intérieur, il nous apparaît comme le plus honnête père de famille. Souvent, prenant par la main Hasan et Hosein, nés du mariage d'Ali et de sa fille Fatima, il les faisait sauter et danser, en leur répétant des paroles enfantines qui ont été conservées (1). Quand il les apercevait, au beau milieu d'une

(1) Je n'ai pas besoin d'avertir que je suis loin d'attacher à ces récits une valeur his-

prédication, il allait les embrasser, les plaçait près de lui dans la chaire, et, après quelques mots d'excuse sur leur innocence, il reprenait son discours. Après la conversion des Benou-Témîm à l'islamisme, un de leurs principaux chefs, Cays, fils d'Acim, étant à Médine, entra une fois chez Mahomet, et le trouva tenant sur ses genoux une petite fille qu'il couvrait de baisers. « Qu'est-ce que cette brebis que tu flaires? demanda-t-il. — C'est mon enfant, répondit Mahomet. — Par Dieu! reprit Cays, j'ai eu beaucoup de petites-filles comme celles-ci; je les ai toutes enterrées vivantes, sans en flairer aucune. — Malheureux! s'écria Mahomet, il faut que Dieu ait privé ton cœur de tout sentiment d'humanité. Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. »

Ses biographes ne prennent pas plus de soin qu'il n'en prenait lui-même pour cacher sa passion dominante : « Deux choses au monde, disait-il, ont eu de l'attrait pour moi, ce sont les femmes et les parfums; mais je ne trouve de félicité pure que dans la prière. » Ce point fut le seul sur lequel il dérogea à ses propres lois et réclama son privilége de prophète. Contrairement à toutes ses prescriptions, il eut quinze femmes, d'autres disent vingt-cinq. Les épisodes les plus délicats ne pouvaient manquer de surgir dans un tel ménage. Ajoutez que la jalousie la plus subtile paraît avoir été un des traits de son caractère. Un verset du Coran défend expressément à ses femmes de se remarier après sa mort. Dans sa dernière maladie, il disait à Aïscha : « Ne serais-tu pas satisfaite de mourir avant moi, et de savoir que ce serait moi qui t'envelopperais dans le linceul, qui prierais sur toi, qui te déposerais dans la tombe? — J'aimerais assez cela, répondit Aïscha, si je n'avais l'idée qu'au retour de mon enterrement tu viendrais ici te consoler de ma perte avec quelque autre de tes femmes. » Cette saillie fit sourire le prophète.

L'épisode de son mariage avec Maria la Copte est un des plus singuliers. Une Copte, une esclave, une chrétienne, se vit préférée durant plusieurs nuits aux nobles filles d'Abou-Bekr et d'Omar, du plus pur sang koreischite. Ce choix provoqua une vraie sédition dans le harem, à propos de laquelle Dieu révéla ce qui suit : « O apôtre de Dieu, pourquoi, dans la vue de complaire à tes femmes, t'abstiendrais-tu de ce que Dieu te permet? Le Seigneur est bon et miséricordieux; il annule des sermens inconsidérés. Il est votre maître; il a la science et la sagesse. » Ainsi autorisé à punir les rebelles, le prophète les répudia pour un mois, qu'il donna tout entier à Maria. Ce ne fut que sur les vives instances d'Abou-Bekr et d'Omar qu'il consentit à reprendre leurs filles, après les avoir admonestées par cet autre verset : « Si vous

torique; je n'insiste ici que sur le caractère que les Arabes ont attribué à leur prophète, et sur la couleur générale de sa légende.

vous opposez au prophète, sachez que Dieu se déclare pour lui. Il ne tiendrait qu'à lui de vous répudier toutes, et le Seigneur lui donnerait des épouses meilleures que vous, de bonnes musulmanes, pieuses, soumises, dévouées. »

Le scandale fut bien plus grave lors du mariage de Mahomet avec Zeynab. Elle était déjà mariée à Zeyd, fils adoptif du prophète. Un jour que celui-ci allait visiter Zeyd, il trouva Zeynab seule et couverte de vêtemens légers qui dérobaient à peine la beauté de ses formes. Son émotion se trahit par ces mots : « Louange à Dieu qui dispose des cœurs! » Puis il s'éloigna; mais le sens de cette exclamation n'échappa point à Zeynab, qui la rapporta à Zeyd. Celui-ci courut immédiatement annoncer à Mahomet qu'il était prêt à répudier sa femme. Le prophète combattit d'abord ce dessein; mais Zeyd insista. Zeynab, disait-il, fière de sa noblesse, avait envers lui un ton de hauteur qui détruisait le bonheur de leur union. Malgré l'usage qui interdisait aux Arabes d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs, quelques mois après, Zeynab prenait rang parmi les femmes du prophète. Quelques versets du Coran firent cesser les murmures des musulmans austères, et le complaisant Zeyd vit son nom inscrit dans le livre saint.

En somme, Mahomet nous apparaît comme un homme doux, sensible, fidèle, exempt de rancune et de haine. Ses affections étaient sincères; son caractère, en général, porté à la bienveillance. Lorsqu'on lui serrait la main en l'abordant, il répondait cordialement à cette étreinte, et jamais il ne retirait la main le premier. Il saluait les petits enfans et montrait une grande tendresse de cœur pour les femmes et les faibles. « Le paradis, disait-il, est au pied des mères. » Ni les pensées d'ambition, ni l'exaltation religieuse n'avaient desséché en lui le germe des sentimens individuels. Rien de moins ressemblant à cet ambitieux machiavélique et sans cœur, expliquant en inflexibles alexandrins ses projets à Zopyre :

> Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
> Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

L'homme, au contraire, est chez lui toujours à découvert. Il avait conservé toute la sobriété et la simplicité des mœurs arabes; aucune idée de majesté. Son lit était un simple manteau et son oreiller une peau remplie de feuilles de dattier. On le voyait traire lui-même ses brebis, et il s'asseyait à terre pour raccommoder ses vêtemens et ses chaussures. Toute sa conduite dément le caractère entreprenant, audacieux, qu'on est convenu de lui attribuer. Il se montre habituellement faible, irrésolu, peu sûr de lui-même. M. Weil va jusqu'à le traiter de poltron; il est certain qu'en général il avançait timidement et résistait presque toujours à l'entraînement de ses compagnons. Ses précautions dans les batailles étaient peu dignes d'un prophète. Il se couvrait de

deux hauberts et portait sur la tête un casque à visière qui lui recouvrait la figure. A la déroute d'Ohod, sa tenue est on ne peut plus messéante à un envoyé de Dieu : renversé dans un fossé, il ne dut la vie qu'au dévouement des Ansâr, qui le couvrirent de leur corps, et il se releva tout souillé de sang et de boue. Son extrême circonspection perce à chaque pas. Il écoutait volontiers les avis et y montrait beaucoup de déférence. Souvent même on le voit céder à la pression de l'opinion publique et se laisser entraîner à des démarches que sa prudence réprouvait. Ses disciples, ayant une idée beaucoup plus haute que lui de ses dons prophétiques et croyant en lui beaucoup plus que lui-même, ne comprenaient rien à ces hésitations et à ces ménagemens.

Toute l'énergie qui fut déployée dans la fondation de la religion nouvelle appartient à Omar. Omar est vraiment le saint Paul de l'islamisme, le glaive qui tranche et décide. On ne peut douter que le caractère indécis de Mahomet n'eût compromis son œuvre sans l'adjonction de cet impétueux disciple, toujours prêt à tirer le sabre contre ceux qui n'admettaient pas sans examen la religion qu'il avait d'abord persécutée. La conversion d'Omar fut le moment décisif dans le progrès de l'islamisme. Jusque-là les musulmans s'étaient cachés pour pratiquer leur religion et n'avaient osé confesser leur foi en public. L'audace d'Omar, son ostentation à s'avouer musulman, la terreur qu'il inspirait leur donna la confiance de paraître au grand jour. Il ne semble pas que Mahomet ait rien vu au-delà de l'horizon de l'Arabie, ni qu'il ait songé que sa religion pût convenir à d'autres qu'aux Arabes. Le principe conquérant de l'islamisme, cette pensée que le monde doit devenir musulman, est une pensée d'Omar. C'est lui qui, après la mort de Mahomet, gouvernant en réalité sous le nom du faible Abou-Bekr, au moment où l'œuvre du prophète à peine ébauchée va se disloquer, arrête la défection des tribus arabes et donne à la religion nouvelle son dernier caractère de fixité. Si la chaleur d'un tempérament impétueux s'attachant avec frénésie à un dogme, afin de pouvoir haïr à son aise, doit s'appeler foi, Omar a réellement été le plus énergique des croyans. Jamais on n'a cru avec plus de rage, jamais on n'a dépensé plus de colère au nom de l'indubitable. Le besoin de haine amène souvent à la foi les caractères entiers et sans nuances, car la foi absolue est le plus puissant prétexte de haine, celui auquel on s'abandonne avec le plus de sécurité de conscience.

Le rôle de prophète a toujours ses épines, et, en face de compatriotes aussi disposés à le trouver en défaut, Mahomet ne pouvait manquer d'avoir à traverser des momens difficiles. Il s'en tirait en général avec beaucoup d'habileté, évitant d'exagérer son rôle et craignant toujours de s'aventurer trop loin. Il pouvait paraître surprenant qu'un envoyé de Dieu essuyât des défaites, vît ses prévisions déjouées, remportât des

demi-victoires. Dans les grandes légendes surnaturelles, les choses sont bien autrement menées; tout y est tranché, absolu, comme il convient lorsque Dieu s'en mêle. Il était trop tard pour prendre les choses sur un ton aussi élevé : voilà pourquoi, dans la vie de ce dernier des prophètes, tout se passe à demi et par à-peu-près, d'une manière tout humaine et tout historique. Il est battu, il se trompe, il recule, il se corrige, il se contredit. Les musulmans reconnaissent jusqu'à deux cent vingt-cinq contradictions dans le Coran, c'est-à-dire deux cent vingt-cinq passages qui ont été plus tard abrogés en vue d'une autre politique.

Quant aux traits de la vie de Mahomet qui, à nos yeux, seraient des taches impardonnables à sa moralité, il serait injuste d'y appliquer une critique trop rigoureuse. Il est évident que ces actes ne produisaient pas sur ses contemporains, ne produisent pas sur les historiens musulmans la même impression que sur nous. On ne peut nier pourtant que plusieurs fois il ne fasse le mal avec pleine connaissance et en sachant très bien qu'il obéit à sa propre volonté et non à l'inspiration de Dieu. Il permet le brigandage; il commande des assassinats; il ment et il permet de mentir à la guerre par stratagème. On pourrait citer une foule de circonstances où il pactise avec la morale dans un intérêt politique. Une des plus singulières assurément est celle où il promet d'avance à Othman le pardon de tous les péchés qu'il pourra commettre jusqu'à sa mort, en compensation d'un grand sacrifice pécuniaire. Il était surtout impitoyable pour les rieurs. La seule femme pour laquelle il se montra rigoureux à la prise de la Mecque fut la musicienne Fertena, qui chantait habituellement les vers satiriques que l'on composait contre lui. Sa conduite envers son secrétaire est aussi infiniment caractéristique. Cet homme, qui écrivait le Coran sous la dictée du prophète, assistait de trop près à son inspiration pour que leur confiance réciproque fût bien vive. Mahomet ne l'aimait pas; il l'accusait de changer des mots et de dénaturer le sens de ses dictées, si bien que le secrétaire, agité de sinistres pressentimens, s'enfuit et abjura l'islamisme. Après la prise de la Mecque, il retomba entre les mains des musulmans. Mahomet ne se laissa arracher son pardon qu'avec une peine infinie, et, quand l'apostat se fut retiré, il exprima avec humeur aux musulmans son mécontentement de ce qu'ils ne l'avaient pas délivré de cet homme.

Il y aurait aussi quelque injustice à juger en toute rigueur et avec nos idées réfléchies les actes de Mahomet qui, de nos jours, seraient appelés des supercheries. On ne saurait se figurer à quel point, chez les musulmans, la conviction et même en un sens la noblesse de caractère peuvent s'allier à un certain degré d'imposture. Le chef de la secte des Wahhabites, Abd-el-Wahhab, un vrai déiste, le Socin de l'islamisme, n'inspirait-il pas à ses soldats la plus aveugle confiance en leur

donnant, avant la bataille, un sauf-conduit signé de sa main et adressé au trésorier du paradis pour que celui-ci les y admît d'emblée et sans interrogatoire préalable? Tous les fondateurs des *khouan*, ou ordres religieux d'Algérie (1), réunissent le double caractère d'ascètes et d'audacieux charlatans. Sidi-Aïssa, le plus étrange de ces modernes prophètes, Sidi-Aïssa, dont la légende a presque atteint les proportions de celle de Mahomet, n'était qu'un jongleur et un montreur de bêtes qui sut habilement exploiter son métier, et aucun de ceux qui ont voyagé en Algérie ne croira que les *Aïssaoua* soient dupes de leurs propres prestiges.

Certes, il serait de mauvais goût de comparer Mahomet à ces imposteurs de bas étage. Il faut pourtant avouer que, si la première condition du prophète est de se faire illusion à lui-même, Mahomet ne mérite pas ce titre. Toute sa vie révèle une réflexion, une combinaison, une politique, qui ne rentrent guère dans le caractère d'un enthousiaste obsédé de ses visions divines. Jamais tête ne fut plus lucide que la sienne; jamais homme ne posséda mieux sa pensée. Ce serait poser la question d'une manière étroite et superficielle que de se demander *si Mahomet croyait à sa propre mission;* car, en un sens, la foi seule est capable de soutenir l'homme dans la lutte pour l'idée morale qu'il a embrassée, et, d'un autre côté, il est absolument impossible d'admettre qu'un homme d'une conscience aussi claire crût avoir entre les deux épaules le sceau de prophétie et tenir de l'ange Gabriel l'inspiration qu'il recevait de ses passions et de ses desseins prémédités. M. Weil et M. Washington Irving supposent, non sans vraisemblance, que dans la première phase de sa vie prophétique un enthousiasme vraiment saint soulevait sa poitrine et que la période réfléchie ne vint qu'ensuite, lorsque la lutte et le sentiment des difficultés à vaincre eurent terni la délicatesse première de son inspiration. Les dernières surates du Coran, si resplendissantes de poésie, seraient l'expression de sa conviction naïve, tandis que les premières surates, pleines de politique, chargées de disputes, de contradictions, d'injures, seraient l'œuvre de son âge pratique et réfléchi. On ne peut nier que les premières apparitions de son génie prophétique ne soient empreintes d'un grand caractère de sainteté. On le voyait seul en prière dans les vallées désertes des environs de la Mecque. Ali, fils d'Abou-Talib, à l'insu de son père et de ses oncles, l'accompagnait quelquefois et priait avec lui, imitant ses mouvemens et ses attitudes. Un jour, Abou-Talib les surprit dans cette occupation. « Que faites-vous, leur dit-il, et quelle religion suivez-vous donc?— La religion de Dieu, de ses anges, de ses prophètes, répondit Mahomet, la religion d'Abraham. » Qu'il est grand aussi dans les premières épreuves de son apostolat! Un soir, après avoir passé le jour à

(1) Voir le curieux ouvrage du capitaine De Neveu sur ce sujet, Paris, 1846.

prêcher, il rentra chez lui sans avoir rencontré un seul individu, homme ou femme, libre ou esclave, qui ne l'eût accablé d'affronts et n'eût repoussé ses exhortations avec mépris. Accablé, découragé, il s'enveloppa de son manteau et se jeta sur une natte. C'est alors que Gabriel lui révéla la belle surate : *O toi qui es enveloppé d'un manteau, lève-toi et prêche...* Toutefois ce parfum de sainteté n'apparaît qu'à de rares intervalles dans sa période d'activité. Peut-être reconnut-il que le sentiment moral et la pureté de l'ame ne suffisent pas dans la lutte contre les passions et les intérêts, et que la pensée religieuse, du moment qu'elle aspire au prosélytisme, est obligée de prendre les allures de ses adversaires moins délicats. Il semble du moins qu'après avoir cru sans arrière-pensée à sa prophétie, il perdit ensuite sa foi spontanée, et continua néanmoins de marcher, guidé par sa réflexion et sa volonté, moins grand dès-lors, — à peu près comme Jeanne d'Arc redevint femme dès qu'elle réfléchit sa mission et perdit sa naïveté. L'homme est trop faible pour porter long-temps la mission divine, et ceux-là seuls sont immaculés que Dieu a bientôt déchargés du fardeau de l'apostolat.

Question plus étrange peut-être et que la critique pourtant ne peut se refuser à poser : Jusqu'à quel point les disciples de Mahomet croyaient-ils à sa mission prophétique? — Il peut sembler étrange de révoquer en doute la parfaite spontanéité et la conviction absolue d'hommes que l'élan de leur foi entraîna du premier bond jusqu'aux extrémités du monde. D'importantes distinctions sont pourtant ici nécessaires. Dans le cercle des fidèles primitifs, parmi les Mohadjir et les Ansâr (1), la foi était, il faut l'avouer, à peu près absolue; mais, si nous sortons de ce petit groupe, qui ne dépassait pas quelques milliers d'hommes, nous ne trouvons autour de Mahomet, dans tout le reste de l'Arabie, que l'incrédulité la moins déguisée. L'antipathie des Mecquois pour leur compatriote ne fut jamais pleinement domptée; l'épicuréisme qui régnait chez les riches Koreischites, l'esprit léger et libertin des poètes alors en vogue ne laissaient place à aucune conviction profonde. Quant aux autres tribus, il est certain qu'elles n'embrassèrent l'islamisme que pour la forme, sans s'enquérir des dogmes qu'il fallait croire et sans y attacher grande importance. Elles ne voyaient pas grand inconvénient à prononcer la formule de l'islam, sauf à l'oublier quand le prophète ne serait plus. Lorsque Khâlid parut chez les Djadhîma en les sommant d'embrasser la foi du prophète, ces bonnes gens savaient si peu de quoi il était question, qu'ils crurent qu'il s'agissait du sabéisme, et qu'ils jetèrent leurs armes en criant : « Nous sommes

(1) Les Mohadjir étaient les Mecquois qui accompagnèrent Mahomet dans sa fuite (*hedjra*); les Ansâr, les Médinois qui l'accueillirent et se firent ses défenseurs contre ses propres concitoyens.

sabéens! » La fière tribu des Thakif imagina un singulier accommodement pour sauver la honte de sa conversion : ils consentirent à se soumettre à la foi nouvelle à la condition qu'ils conserveraient encore pendant trois ans leur idole Lât. Cette condition ayant été rejetée, ils demandèrent à garder Lât pendant un an, pendant six mois, pendant un mois. Leur fierté voulait une concession; ils se rabattirent enfin à demander l'exemption de la prière. La conversion des Témimites n'est pas moins curieuse. Leurs ambassadeurs se présentèrent fièrement, et, s'approchant des appartemens du prophète et de ses femmes : « Sors, Mahomet, lui crièrent-ils; nous venons te proposer une lutte de gloire (1) : nous amenons notre poète et notre orateur. » Mahomet sortit, et l'on prit place autour des jouteurs. L'orateur Otarid et le poète Zibrican exaltèrent, l'un en prose rimée, l'autre en vers, les avantages de leur tribu. Cays et Hassan, fils de Thabet, répondirent par des pièces improvisées sur le même mètre et avec la même rime, et établirent avec tant d'énergie la supériorité des musulmans, que les Témimites s'avouèrent vaincus. « Mahomet est vraiment un homme favorisé du ciel, se dirent-ils; son orateur et son poète ont vaincu les nôtres. » Et ils se firent musulmans.

Toutes les conversions étaient de ce genre. On faisait ses conditions; on prenait et on laissait. Le vieil Amir, fils de Tofayl, étant venu trouver Mahomet : « Si j'embrasse l'islamisme, lui dit-il, quel sera mon rang? — Celui des autres musulmans, répondit Mahomet; tu auras les mêmes droits et les mêmes devoirs que tous. — Cette égalité ne me suffit point. Déclare-moi ton successeur dans le commandement de la nation, et j'adhère à tes croyances. — Il ne m'appartient pas de disposer du commandement après moi; Dieu le donnera au personnage qu'il lui plaira de choisir. — Eh bien! partageons maintenant le pouvoir : règne sur les villes, sur les Arabes à demeures fixes, et moi sur les Bédouins. » Mahomet n'ayant pas voulu consentir à ces conditions, Amir renonça à se faire musulman.

C'est surtout après la mort de Mahomet que l'on put voir l'extrême faiblesse de la conviction qui avait groupé autour de lui les différentes tribus arabes : ce fut une apostasie en masse. Les uns disaient que, si Mahomet eût été réellement envoyé de Dieu, il ne serait pas mort; d'autres prétendaient que sa religion ne devait durer que pendant sa vie. A peine la nouvelle de sa maladie se fut-elle répandue, qu'il apparut dans toute l'Arabie une nuée de prophètes; chaque tribu voulut avoir le sien, comme les Koreischites : l'exemple avait été contagieux.

(1) On appelait lutte de gloire, ou *moufâkhara*, des tournois poétiques où chaque tribu se faisait représenter par un poète chargé de faire valoir ses titres à la prééminence. La victoire restait à la tribu dont le poète avait trouvé les expressions les plus fortes et les plus heureuses.

Presque tous ces prophètes n'étaient du reste que des intrigans subalternes, entièrement dépourvus d'initiative religieuse. S'adressant à des tribus simples et beaucoup moins raffinées que les Mecquois, ils avaient à leur service quelques tours de prestidigitation, qu'ils donnaient comme preuve de leur mission divine. L'un d'eux, Moseilama, courait le pays en montrant une fiole à goulot étroit, dans laquelle il avait fait entrer un œuf au moyen d'un procédé qu'il avait appris d'un jongleur persan. Il récitait aussi des phrases rimées, qu'il donnait pour des versets d'un second Coran. Qui le croirait? ce vil imposteur tint en échec durant plusieurs années toutes les forces musulmanes groupées autour d'Abou-Bekr et balança la destinée de Mahomet. Il trouva un rival redoutable dans la prophétesse Sedjah, qui avait réussi à grouper derrière elle une puissante armée de Témimites. Moseilama, pressé dans Hadjr, ne vit d'autre moyen de désarmer sa belle rivale que de lui proposer un tête-à-tête, qui fut accepté avec empressement. Le prophète et la prophétesse en sortirent mariés. Après trois jours donnés à l'hymen, Sedjah rentra dans son camp, où ses soldats s'empressèrent de la questionner sur les résultats de son entrevue avec Moseilama. « J'ai reconnu en lui, dit-elle, un véritable prophète, et je l'ai épousé. — Moseilama nous donne-t-il un cadeau de noces? demandèrent les Témimites. — Il n'a point parlé de cela, répliqua Sedjah. — Ce serait une honte pour toi et pour nous, reprirent-ils, qu'il épousât notre prophétesse sans nous rien donner. Retourne vers lui, et réclame pour nous un cadeau. » Sedjah alla se présenter à la porte de Hadjr, et, la trouvant barricadée, elle fit appeler son époux, qui parut sur la muraille. Un héraut lui exposa la réclamation des Témimites. « Fort bien, répondit Moseilama, vous serez satisfaits. Je vous charge de publier la proclamation suivante : Moseilama, prophète de Dieu, accorde exemption aux Benou-Temim de la première et de la dernière des cinq prières que son confrère Mahomet leur a imposées. » Les Témimites prirent cette dispense au sérieux, et l'on prétend que, depuis lors, ils n'ont plus fait la prière de l'aurore ni celle de la nuit.

On peut juger par ces récits combien était peu profond le mouvement religieux chez les Arabes. Ce mouvement n'avait absolument rien de dogmatique en dehors d'un petit groupe très réduit. On raconte qu'après une victoire, Omar ordonna que chacun eût sa part au butin en proportion de la partie du Coran qu'il savait par cœur. Or, quand on en vint à l'épreuve, il se trouva que les plus braves d'entre les Bédouins n'en purent réciter tout juste que la formule initiale : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux,* ce qui fit beaucoup rire les assistans. Ces natures fortes et simples n'entendaient rien à la mysticité. D'un autre côté, la foi musulmane avait trouvé dans les familles riches et fières de la Mecque un centre de résistance dont elle ne put triompher entièrement. Abou-Sofyan, le chef de cette opposition, ne prit

jamais franchement les allures d'un vrai croyant. Lors de sa première entrevue avec Mahomet, après la prise de la Mecque : « Eh bien! Abou-Sofyan, lui dit Mahomet, confesses-tu maintenant qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah? — Oui, répondit Abou-Sofyan. — Ne confesseras-tu pas aussi que je suis l'envoyé d'Allah? — Pardonne à ma sincérité, reprit Abou-Sofyan, mais sur ce point je conserve encore quelques doutes.» Une foule de piquantes anecdotes témoignent du ton légèrement sceptique et railleur que ce personnage conserva toujours à l'égard de la foi nouvelle. Or une foule de Mecquois partageaient ces sentimens. Il y avait à la Mecque tout un parti d'hommes d'esprit, riches, nourris de l'ancienne poésie arabe, radicalement incrédules. Ces hommes avaient trop de bon goût et de finesse pour faire une bien vive opposition à la secte naissante; ils embrassèrent l'islamisme, mais en conservant leurs habitudes et leurs allures profanes. C'est le parti des *mounafikoun*, ou faux musulmans, qui joue un si grand rôle dans le Coran. A la bataille de Honayn, où les musulmans furent mis en déroute, ils ne cachèrent pas leur joie maligne. « Par ma foi! dit Calada, je crois que cette fois-ci Mahomet est à bout de sa magie. — Voyez-les donc, disait Abou-Sofyan, ils courront jusqu'à ce que la mer les arrête. » Mahomet savait fort bien à quoi s'en tenir sur leurs sentimens; mais, en habile politique, il se contentait d'une soumission extérieure, et faisait même en sorte que dans le partage du butin ils fussent plus favorisés que les fidèles dont il était assuré.

Tout le premier siècle de l'islamisme ne fut qu'une lutte entre ces deux partis : d'un côté, le groupe fidèle des Mohadjir et des Ansâr; de l'autre, le parti opposant représenté par la famille des Omeyyades ou d'Abou-Sofyan. Le parti des musulmans sincères avait toute sa force dans Omar; mais, après l'assassinat de ce dernier, c'est-à-dire douze ans après la mort du prophète, le parti des opposans triomphe par l'élection d'Othman, Othman, le neveu du plus dangereux ennemi de Mahomet, d'Abou-Sofyan! Tout le khalifat d'Othman fut une réaction contre les amis du prophète, qui se virent écartés des affaires et violemment persécutés. Dès-lors ils ne purent jamais reprendre le dessus. Les provinces ne pouvaient souffrir que la petite aristocratie des Mohadjir et des Ansâr, groupée à la Mecque et à Médine, s'arrogeât à elle seule le droit d'élire le khalife. Ali, le vrai représentant de la tradition primitive de l'islamisme, fut toute sa vie un homme impossible, et son élection ne fut jamais prise au sérieux dans les provinces. De toutes parts, on tendait la main à la famille Omeyyade, devenue syrienne d'habitudes et d'intérêts. Or, l'orthodoxie des Omeyyades fut toujours très suspecte. Ils buvaient du vin, pratiquaient des rites du paganisme, ne tenaient aucun compte de la tradition du prophète, des mœurs musulmanes et du caractère sacré des amis de Mahomet. De là l'étonnant spectacle que présente le premier siècle de l'hégire, tout

occupé à exterminer les musulmans primitifs, les vrais pères de l'islamisme. Ali, le plus saint des hommes, le fils adoptif du prophète, Ali que Mahomet avait proclamé son vicaire, est impitoyablement égorgé. Hosein et Hasan, ses fils, que Mahomet a tenus sur ses genoux et couverts de ses baisers, sont égorgés. Ibn-Zobéir, le premier né des Mohadjir, qui reçut pour premier aliment la salive de l'apôtre de Dieu, est égorgé (1). Les fidèles primitifs, serrés autour de la Caaba, y continuent encore la vie arabe, passant le jour à causer dans les parvis et à faire les tournées processionnelles autour de la pierre noire; mais ils sont devenus complétement impuissans, et les Omeyyades ne les respectent que jusqu'au jour où ils se croient capables de les forcer dans leur sanctuaire. Ce fut un étrange scandale que ce dernier siége de la Mecque, où l'on vit les musulmans de Syrie mettre le feu aux voiles de la Caaba et la faire crouler sous les pierres de leurs balistes. On dit qu'à la première pierre lancée contre la maison sainte, le tonnerre se fit entendre; les soldats de Syrie tremblèrent. « Allez toujours, leur dit leur chef, je connais le climat de ce pays, les orages y sont fréquens dans cette saison. » En même temps, il saisit les cordes de la baliste et les mit lui-même en mouvement.

Nous arrivons donc de toutes parts à ce résultat singulier : que le mouvement musulman s'est produit presque sans foi religieuse; qu'à part le petit nombre des fidèles primitifs, Mahomet n'opéra réellement que peu de conviction en Arabie, et qu'il ne réussit jamais à abattre l'opposition représentée par le parti omeyyade. C'est ce parti qui, comprimé d'abord par l'énergie d'Omar, l'emporte définitivement après la mort de ce redoutable adversaire, et fait élire Othman; c'est ce parti qui oppose à Ali une résistance invincible et finit par l'immoler à sa haine; c'est ce parti enfin qui triomphe par l'avénement des Omeyyades et va égorger jusque dans la Caaba tout ce qui restait de la génération primitive et pure. De là aussi cette indécision où flottent jusqu'au XIIe siècle tous les dogmes de la foi musulmane; de là cette philosophie hardie, proclamant sans détour les droits indéfinis de la raison; de là ces sectes sans nombre, confinant, par des nuances indiscernables, à l'infidélité la plus avouée : karmathes, fatimites, ismaéliens, dualistes, druses, haschischins, hernanites, zendiks, sectes secrètes à double entente, alliant le fanatisme à l'incrédulité, la licence à l'enthousiasme religieux, la hardiesse du libre penseur à la superstition de l'initié. Ce n'est réellement qu'au XIIe siècle que l'islamisme a triomphé des élémens indisciplinés qui s'agitaient dans son sein par l'avénement de la théologie ascharite et l'extermination violente de la philosophie. Depuis cette époque, pas un doute ne s'est produit, pas une protestation

(1) Pour le tableau de cette curieuse époque, on peut consulter le beau mémoire de M. Quatremère sur la vie d'Ibn-Zobéir.

ne s'est élevée, et jamais peut-être l'islamisme n'a été aussi fort que de nos jours. La foi est l'œuvre du temps, et le ciment des édifices religieux se durcit en vieillissant.

II.

La nature humaine, dans son ensemble, n'étant ni entièrement bonne, ni entièrement mauvaise, ni tout-à-fait sainte, ni tout-à-fait profane, c'est pécher également contre la critique que de prétendre expliquer les mouvemens religieux de l'humanité par des passions et des intérêts individuels, ou par l'action exclusive d'une intime génialité religieuse. Il faudrait manquer absolument du sentiment historique pour supposer qu'une révolution aussi profonde que l'islamisme ait pu s'accomplir par quelque adroite combinaison, et Mahomet n'est pas plus explicable par l'imposture et la ruse que par l'illuminisme et l'enthousiasme. Aux yeux du logicien, se plaçant au point de vue des abstractions et opposant l'une à l'autre comme des catégories absolument distinctes le beau et le laid, le vrai et le faux, il n'y a pas de moyen terme entre l'imposteur et le prophète. Aux yeux du critique, se plaçant dans le milieu fuyant et insaisissable de la vie, rien n'est pur de ce qui sort de l'homme; tout porte, à côté du sceau de la beauté, sa scorie originelle. Qui peut dire la ligne qui sépare, dans ses propres sensations morales, l'aimable du haïssable, la niaiserie de la beauté, la vision angélique de la vision satanique, et même, dans une certaine mesure, la joie de la douleur? Les religions étant les œuvres les plus complètes de la nature humaine, celles qui l'expriment avec le plus d'unité, participent plus que toute autre chose à la complexité de cette nature et excluent les jugemens simples et absolus. Vouloir appliquer avec fermeté à ces apparitions capricieuses les catégories de la scolastique, les juger avec l'aplomb du logicien traçant une ligne profonde entre la sagesse et la folie, c'est en fausser la nature. Tout s'alterne comme en un fantastique mirage dans ce grand sabbat de toutes les passions et de tous les instincts, dans ces nuits de Walpurgis de l'intelligence humaine. Le saint et l'infame, le charmant et l'horrible, l'apôtre et le jongleur, la vierge et le bourreau, le ciel et l'enfer s'y succèdent comme dans les visions d'un sommeil troublé, où toutes les images cachées dans les replis de la fantaisie humaine apparaissent tour à tour.

J'ai longuement insisté sur l'infirmité native de l'islamisme; il y aurait injustice à ne pas ajouter que rien ne résisterait à l'épreuve que nous pouvons lui faire subir. Quel prophète tiendrait contre la critique, si la critique le poursuivait, comme celui-ci, jusque dans son alcôve? Heureux ceux que couvre le mystère, et qui combattent contre la critique retranchés derrière le nuage! Peut-être aussi notre siècle

a-t-il abusé du mot de spontanéité dans l'explication des phénomènes que ni l'expérience ni l'histoire ne sauraient atteindre. Par réaction contre une école qui s'était exagéré le pouvoir créateur des facultés réfléchies, qui n'avait voulu voir dans le langage, les croyances religieuses et morales, la poésie primitive, que des inventions délibérées, nous sommes trop portés peut-être à supposer que toute idée de composition doit être exclue des poèmes primitifs, et toute idée d'imposture de la formation des grandes légendes. Au lieu de dire que les langues, les religions, les croyances et la poésie populaires se sont faites d'elles-mêmes, il serait plus exact, ce semble, de dire qu'on ne les voit pas se faire. Le spontané n'est peut-être que l'obscur, car voici la seule religion dont les origines soient claires et historiques, et dans ces origines nous trouvons beaucoup de réflexion, de délibération, de combinaison. A Dieu ne plaise que je veuille, en quoi que ce soit, porter atteinte à la majesté du passé! Quand la critique s'applique pour la première fois à un fait ou à un livre qui avait captivé les respects d'un grand nombre de générations, on découvre presque toujours que l'admiration avait porté à faux; on aperçoit mille artifices, mille retouches, mille à-peu-près, qui détruisent la grande impression de beauté ou de sainteté qui avait séduit les siècles non critiques. Quel jour dans la fortune d'Homère que celui où les malencontreuses scolies de Venise sont venues nous révéler les coups de crayon de Zénodote et d'Aristarque, et nous introduire en quelque sorte dans le comité où s'est élaboré le poème qui jusque-là semblait l'émission la plus directe, le jet le plus limpide du génie personnel! Est-ce à dire que la critique ait détruit Homère? Autant vaudrait dire que les progrès de la philosophie et de l'esthétique ont détruit l'antiquité, parce qu'ils ont démontré le néant de certaines beautés long-temps fort goûtées, et dont l'antiquité était parfaitement innocente. Autant vaudrait dire que l'exégèse a détruit la Bible, parce qu'au lieu des contre-sens de la Vulgate admirés par Bossuet, au lieu des solécismes où M. de Chateaubriand voyait de sublimes beautés, elle nous a révélé une curieuse et originale littérature. La critique déplace l'admiration, mais ne la détruit pas. L'admiration est un acte essentiellement synthétique; ce n'est pas en disséquant un beau corps qu'on en découvre la beauté, ce n'est pas en examinant à la loupe les événemens de l'histoire et les œuvres de l'esprit humain qu'on en reconnaît le grand caractère. On peut affirmer sans hésiter que si nous voyions l'origine des grandes choses du passé d'aussi près que les mesquines agitations du présent, tout le prestige s'évanouirait, et il ne resterait plus rien à adorer; mais aussi n'est-ce pas dans cette région inférieure des fluctuations et des défaillances de l'individu qu'il convient de chercher la beauté. Les choses ne sont belles que par ce qu'y voit l'humanité, par les sentimens qu'elle y attache, par les symboles qu'elle en tire. C'est elle qui crée ces tons absolus, qui n'existent jamais dans la réalité.

La réalité est complexe, mêlée de bien et de mal, à la fois admirable et critiquable, digne d'amour et de haine. Au contraire, ce qui enlève les hommages de l'humanité est simple, sans tache, tout admirable. Le critique exclusivement préoccupé de la vérité, rassuré d'ailleurs sur les conséquences, puisqu'il sait que ses résultats ne pénètrent pas dans les régions où les illusions sont nécessaires, a pour mission de réparer ces contre-sens dont l'humanité ne s'inquiète guère. Il ne s'exagère pas l'importance de cette mission. Qu'importe en effet que l'humanité commette dans son admiration des erreurs historiques, qu'elle fasse plus beaux et plus purs qu'ils n'étaient en réalité les hommes qu'elle a adoptés? Son hommage n'en est pas moins méritoire, puisqu'il s'adresse à la beauté qu'elle leur suppose et qu'elle a mise en eux. Au point de vue de la vérité historique, le savant seul a le droit d'admirer; mais, au point de vue de la morale, l'idéal appartient à tous. Les sentimens ont leur valeur indépendamment de la réalité de l'objet qui les excite, et on peut douter que l'humanité partage jamais les scrupules de l'érudit qui ne veut admirer qu'à coup sûr.

Après avoir fait la part du limon terrestre dans l'œuvre du fondateur de l'islamisme, je dois montrer maintenant en quoi cette œuvre était sainte et légitime, c'est-à-dire en quoi elle correspondait aux instincts les plus profonds de la nature humaine, et, en particulier, aux besoins de l'Arabie au VIIe siècle.

L'islamisme apparaissait jusqu'ici dans l'histoire comme une tentative parfaitement originale et sans antécédens. C'était presque une formule obligée de présenter Mahomet comme le fondateur de la civilisation, du monothéisme, et même (cette grave erreur a été indéfiniment répétée) de la littérature des Arabes. Or, bien loin de commencer à Mahomet, on peut dire que le génie arabe trouve en lui sa dernière expression. Je ne sais s'il y a dans toute l'histoire de la civilisation un tableau plus gracieux, plus aimable, plus animé que celui de la vie arabe avant l'islamisme telle qu'elle nous apparaît dans les *Moallakat* et surtout dans ce type admirable d'Antar : liberté illimitée de l'individu, absence complète de loi et de pouvoir, sentiment exalté de l'honneur, vie nomade et chevaleresque, humeur, gaieté, malice, poésie légère et indévote, raffinement d'amour. Or, cette fleur de délicatesse de la vie arabe finit précisément à l'avénement de l'islamisme. Les derniers poètes de la grande école disparaissent en faisant à la religion naissante la plus vive opposition. Vingt ans après Mahomet, l'Arabie est humiliée, dépassée par les provinces conquises. Cent ans après, le génie arabe est complétement effacé; la Perse triomphe par l'avénement des Abbassides; l'Arabie disparaît pour toujours de la scène du monde, et pendant que sa langue et sa religion vont porter la civilisation depuis la Malaisie jusqu'au Maroc, de Tombouctou à Samarkand, oubliée, refoulée dans ses déserts, elle reprend sa vie comme au temps d'Ismaël.

Il est ainsi dans la vie des races un premier et rapide éclair de conscience, moment divin, où, préparées par une lente évolution intérieure, elles arrivent à la lumière, produisent leur chef-d'œuvre, puis s'effacent, comme si ce grand effort eût épuisé leur fécondité.

Mahomet n'est pas plus le fondateur du monothéisme que de la civilisation et de la littérature chez les Arabes. Il résulte de faits nombreux, signalés pour la première fois par M. Caussin de Perceval, que Mahomet n'a fait que suivre, au lieu de le devancer, le mouvement religieux de son temps. Le monothéisme, le culte d'*Allah suprême* (*Allah taâla*) avait toujours été le fond de la religion arabe. La race sémitique n'a jamais conçu le gouvernement de l'univers autrement que comme une monarchie absolue. Sa théodicée n'a pas fait un progrès depuis le *Livre de Job;* les grandeurs et les aberrations du polythéisme lui sont restées à jamais étrangères. Quelques broderies superstitieuses, qui variaient de tribu à tribu, avaient pourtant altéré, chez les Arabes, la pureté de la religion patriarcale, et, en face de religions plus fortement organisées, tous les esprits éclairés de l'Arabie aspiraient à un culte meilleur. Un peuple n'arrive guère à concevoir l'insuffisance de son système religieux que par ses rapports avec l'étranger, et les époques de création religieuse suivent toujours les époques de mélange entre les races. Or, au VIe siècle, l'Arabie, restée jusque-là inaccessible, s'ouvre de toutes parts : Grecs, Syriens, Persans, Abyssins y pénètrent à la fois. Les Syriens y portent l'écriture; les Abyssins et les Persans règnent tour à tour dans l'Yémen et le Bahreyn. Plusieurs tribus reconnaissaient la suzeraineté des empereurs grecs et recevaient d'eux un toparque. L'épisode le plus singulier peut-être de l'histoire antéislamique est celui du prince poète Imroulcays venant chercher un asile à Constantinople, nouant une intrigue amoureuse avec la fille de Justinien, la chantant en vers arabes et mourant empoisonné par les ordres secrets de la cour de Byzance. La diversité des religions entretenait également en Arabie un singulier mouvement d'idées. Des tribus entières avaient embrassé le judaïsme; le christianisme comptait des églises considérables à Nedjran, dans les royaumes de Hira et de Ghassan. De tous côtés, on disputait de religion. Il nous est resté un curieux monument de ces controverses dans la dispute de Gregentius, évêque de Zhefar, contre le Juif Herban. Une sorte de tolérance vague et de syncrétisme de toutes les religions sémitiques finit par s'établir : les idées de Dieu unique, de paradis, de résurrection, de prophètes, de livres sacrés, s'insinuèrent peu à peu, même chez les tribus païennes. La Caaba devint le panthéon de tous les cultes; quand Mahomet chassa les images de la maison sainte, au nombre des dieux expulsés était une vierge byzantine peinte sur une colonne, tenant son fils entre ses bras.

Ce grand travail religieux se trahissait au-dehors par des faits significatifs et qui annonçaient une prochaine éclosion. On vit une foule d'hommes mécontens de l'ancien culte se mettre en voyage pour aller à la recherche de la meilleure religion, essayer tour à tour les différens cultes existans, et, en désespoir de cause, se créer une religion individuelle en harmonie avec leurs besoins moraux. Toute apparition religieuse est ainsi précédée d'une sorte d'inquiétude et d'attente vague qui se manifeste dans quelques ames privilégiées par des pressentimens et des désirs. L'islamisme eut son Jean-Baptiste et son vieillard Siméon (1). Quelques années avant la prédication de Mahomet, tandis que les Koreischites célébraient la fête d'une de leurs idoles, quatre hommes plus éclairés que le reste de leur nation se réunissaient à l'écart de la foule et se communiquaient leurs pensées. « Nos compatriotes, se disaient-ils, marchent dans une fausse voie; ils se sont éloignés de la religion d'Abraham. Qu'est-ce que cette prétendue divinité à laquelle ils immolent des victimes et autour de laquelle ils font des processions solennelles? Cherchons la vérité, et pour la trouver, quittons, s'il le faut, notre patrie et parcourons les pays étrangers. » Les quatre personnages qui formaient ce projet étaient Waraca, fils de Nauful, Othman, fils de Howayrith, Obeydallah, fils de Djahsch, et Zeyd, fils d'Amr.

Waraca avait puisé dans ses relations fréquentes avec les chrétiens et les Juifs une instruction supérieure à celle de ses concitoyens. D'après une croyance assez généralement répandue, il était persuadé qu'un envoyé du ciel devait bientôt paraître sur la terre, et que cet envoyé devait sortir de la nation arabe. Il avait acquis la connaissance de l'écriture hébraïque et lu les livres saints. Khadidja, sa cousine, lui ayant raconté la première vision de son mari, il déclara que Mahomet était le prophète des Arabes et prédit les persécutions qu'il endurerait. Il mourut peu après, n'ayant entrevu que l'aurore de l'islamisme.

Othman, fils de Howayrith, se mit à voyager, interrogeant tous ceux dont il espérait tirer des lumières. Des religieux chrétiens lui inspirèrent du goût pour la foi de Jésus-Christ. Il alla se présenter à la cour de l'empereur de Constantinople, où il reçut le baptême. — Obeydallah, fils de Djahsch, après d'inutiles efforts pour arriver à la religion d'Abraham, demeura dans l'incertitude et le doute jusqu'au moment où Mahomet commença sa prédication. Il crut d'abord reconnaître dans l'islamisme la vraie religion qu'il cherchait; mais bientôt il y renonça pour se vouer définitivement au christianisme. —

(1) Le bouddhisme aussi. A la vue des apparitions merveilleuses qui accompagnent la naissance de Bouddha, un anachorète de l'Himalaya, possédant les cinq sciences transcendantes, vient à Kapila à travers les cieux, prend l'enfant dans ses bras, et reconnaît en lui les trente-deux signes du grand homme et les quatre-vingts marques du Bouddha.

Quant à Zeyd, fils d'Amr, il se rendait tous les jours à la Caaba et priait Dieu de l'éclairer. On le voyait, le dos appuyé contre le mur du temple, se livrer à de pieuses méditations dont il sortait en s'écriant : Seigneur! si je savais de quelle manière tu veux être servi et adoré, j'obéirais à ta volouté; mais je l'ignore. Ensuite il se prosternait la face contre terre. N'adoptant ni les idées des Juifs ni celles des chrétiens, Zeyd se fit une religion à part, tâchant de se conformer à ce qu'il croyait avoir été le culte suivi par Abraham. Il rendait hommage à l'unité de Dieu, attaquait publiquement les fausses divinités, et déclamait avec énergie contre les pratiques superstitieuses. Persécuté par ses concitoyens, il s'enfuit et parcourut la Mésopotamie et la Syrie, consultant partout les hommes voués aux études religieuses dans l'espoir de retrouver la religion patriarcale. Un savant moine chrétien, avec lequel il s'était lié, lui annonça, dit-on, l'apparition d'un prophète arabe qui prêchait la religion d'Abraham à la Mecque. Zeyd s'empressa de se mettre en route pour aller entendre l'apôtre; mais il fut arrêté en chemin par une bande de voleurs, dépouillé et mis à mort.

Ainsi, de toutes parts on pressentait une grande rénovation religieuse, de toutes parts on disait que le temps de l'Arabie était venu. Le *prophétisme* est la forme que revêtent toutes les grandes révolutions chez les peuples sémitiques, et le prophétisme n'est, à vrai dire, que la conséquence nécessaire du système monothéiste. Les peuples primitifs, se croyant sans cesse en rapport immédiat avec la Divinité et envisageant les grands événemens de l'ordre physique et de l'ordre moral comme des effets de l'action directe d'êtres supérieurs, n'ont eu que deux manières de concevoir cette influence de Dieu dans le gouvernement de l'univers : ou bien la force divine s'incarne sous une forme humaine, c'est l'*avatar* indien; ou bien Dieu se choisit pour organe un mortel privilégié, c'est le *nabi* ou prophète sémitique. Il y a si loin en effet de Dieu à l'homme dans le système sémitique, que la communication de l'un à l'autre ne peut s'opérer que par un interprète restant toujours parfaitement distinct de celui qui l'inspire. Dire que l'Arabie allait entrer dans l'ère des grandes choses, c'était dire par conséquent qu'elle allait avoir son prophète comme les autres familles sémitiques. Plusieurs individus, prévenant la maturité des temps, crurent ou prétendirent être l'apôtre annoncé. Mahomet grandissait au milieu de ce mouvement. Ses voyages en Syrie, ses rapports avec les moines chrétiens, et peut-être l'influence personnelle de son oncle Waraca, si versé dans les écritures juives et chrétiennes, l'eurent bientôt initié à toutes les perplexités religieuses de son siècle. Il ne savait ni lire ni écrire; mais les histoires bibliques avaient pénétré jusqu'à lui par des récits qui l'avaient vivement frappé, et qui, restés dans son esprit à l'état de vagues souvenirs, laissaient toute liberté à

son imagination. Le reproche qu'on a adressé à Mahomet d'avoir altéré les histoires bibliques est tout-à-fait déplacé. Mahomet prenait ces récits tels qu'on les lui donnait, et la partie narrative du Coran n'est que la reproduction des traditions talmudiques et des évangiles apocryphes, surtout de l'*Évangile de l'Enfance*. Cet évangile, qui fut de très bonne heure traduit en arabe et qui n'a été conservé que dans cette langue, avait acquis une importance extrême parmi les chrétiens des régions écartées de l'Orient et avait presque effacé les canoniques. Il est certain que ces récits étaient un des plus puissans moyens d'action de Mahomet. Nadhr, fils de Hârith, entreprenait quelquefois de lui faire concurrence; il avait séjourné en Perse et connaissait les légendes des anciens rois de ce pays. Lorsque Mahomet, réunissant autour de lui un cercle d'auditeurs, leur présentait des traits de la vie des patriarches et des prophètes, des exemples de la vengeance divine tombée sur des nations impies, Nadhr prenait la parole après lui et disait : « Écoutez maintenant des choses qui valent bien celles dont Mahomet vous a entretenus. » Il racontait alors les faits les plus étonnans de l'histoire héroïque de la Perse, les merveilleux exploits des héros Roustem et Isfendiâr; puis il ajoutait : « Les narrations de Mahomet sont-elles plus belles que les miennes? Il vous débite d'anciennes légendes qu'il a recueillies de la bouche d'hommes plus savans que lui, comme j'ai moi-même recueilli dans mes voyages et mis par écrit les récits que je vous fais. »

Long-temps avant l'islamisme, les Arabes avaient adopté pour expliquer leurs propres origines les traditions des Juifs et des chrétiens. On a souvent envisagé la légende par laquelle les Arabes se rattachent à Ismaël comme ayant une valeur historique et fournissant une puissante confirmation des récits de la Bible. Aux yeux d'une critique plus délicate, cela est inadmissible. On ne peut douter que les réputations bibliques d'Abraham, de Job, de David, de Salomon n'aient commencé chez les Arabes vers le ve siècle. Les Juifs (les *gens du livre*) avaient tenu jusque-là les archives de la race sémitique, et les Arabes reconnaissaient volontiers leur supériorité en érudition. Le *livre* des Juifs parlait des Arabes, leur attribuait une généalogie; cela suffisait pour que ceux-ci l'acceptassent de confiance : tel est le prestige du livre sur les peuples naïfs, et l'empressement avec lequel ils cherchent à se rattacher aux origines écrites des peuples plus civilisés. On raconte qu'à l'époque où Mahomet commençait à se faire remarquer, les Mecquois eurent l'idée d'envoyer des députés à Médine consulter les rabbins de cette ville sur ce qu'il fallait penser du nouveau prophète. Les députés dépeignirent aux docteurs la personne de Mahomet, leur exposèrent quels étaient ses discours et ajoutèrent : « *Vous êtes des savans qui lisez des livres* : que pensez-vous de cet homme? » Les docteurs répondirent : « De-

mandez-lui : Qu'est-ce que certains jeunes gens des siècles passés dont l'aventure est une merveille? Qu'est-ce qu'un personnage qui a atteint les bornes de la terre à l'orient et à l'occident? Qu'est-ce que l'ame? S'il répond à ces trois questions de telle ou telle manière, c'est véritablement un prophète. S'il répond autrement, ou s'il ne peut répondre, c'est un charlatan. » Mahomet résolut la première énigme par l'histoire des sept dormans, populaire dans tout l'Orient; la seconde, par Dhoul-Carnayn, conquérant fabuleux qui n'est autre que l'Alexandre légendaire du *Pseudo-Callisthène*. Quant à la troisième, il répondit, hélas! peut-être tout ce qu'il est permis de répondre : « L'ame est une chose dont la connaissance est réservée à Dieu. Il n'est accordé à l'homme de posséder qu'une bien faible part de science. »

La partie dogmatique de l'islamisme suppose encore moins de création que la partie légendaire. Mahomet était tout-à-fait dénué d'invention en ce sens. Étranger aux raffinemens du mysticisme, il n'a su fonder qu'une religion simple et de toutes parts limitée par le sens commun, timide comme tout ce qui naît de la réflexion, étroite comme tout ce qui est dominé par le sentiment du réel. Le symbole de l'islamisme, au moins avant l'invasion des subtilités persanes, dépasse à peine les données les plus simples de la religion naturelle. Nulle prétention théologique, aucun de ces hardis paradoxes du supernaturalisme où se déploie avec tant d'originalité la fantaisie des races douées pour l'infini; pas de sacerdoce, pas de culte en dehors de la prière. Toutes les cérémonies de la Caaba, les tournées processionnelles, le pèlerinage, l'*omra*, les sacrifices dans la vallée de Mina, le débordement du mont Arafat, étaient organisés dans tous leurs détails long-temps avant Mahomet. Le pèlerinage surtout était depuis un temps immémorial un élément essentiel de la vie arabe, ce qu'étaient les jeux olympiques pour la Grèce, les panégyres de la nation, à la fois religieuses, commerciales, poétiques. La vallée de la Mecque était ainsi devenue le point central de l'Arabie, et, malgré la division et la rivalité des tribus, l'hégémonie de la famille qui gardait la Caaba était tacitement reconnue. Ce fut un moment grave et qui fait presque une ère dans l'histoire des Arabes que celui où l'on mit une serrure et une clé à la maison sainte. Dès-lors l'autorité fut attachée à la possession des clés de la Caaba. Le Koreischite Cossay, ayant enivré le Khozaïte Abou-Ghobschan, gardien des clés, les lui acheta, dit la légende, pour une outre de vin et fonda ainsi l'autorité primatiale de sa tribu. A ce moment commence le grand mouvement d'organisation de la nation arabe. Jusque-là, on n'avait osé dresser que des tentes dans la vallée sacrée; Cossay y groupa les Koreischites, reconstruisit la Caaba et fut le vrai fondateur de la ville de la Mecque. Toutes les institutions les plus importantes datent de Cossay : le *nadwa*, ou conseil central siégeant à la Mekke; le *liwa*, ou drapeau; le *rifada*, ou l'au-

mône destinée à défrayer les pèlerins; la *sicaya*, ou intendance des eaux, charge capitale dans un pays comme l'Hedjaz; le *nasaa*, ou l'intercalation des jours complémentaires dans le calendrier; le *hidjaba*, ou la garde des clés de la Caaba. Ces fonctions qui résumaient toute l'institution politique et religieuse de l'Arabie étaient exclusivement réservées aux Koreischites. Ainsi, dès le milieu du vᵉ siècle, le germe de la centralisation de l'Arabie est déjà posé, et le point d'où devait partir l'organisation religieuse et politique de ce pays est désigné à l'avance. Cossay, en un sens, a fondé beaucoup plus que Mahomet. Il fut même regardé comme une sorte de prophète, et sa volonté passait pour un article de religion.

Hâschem, dans la première moitié du viᵉ siècle, compléta l'œuvre de Cossay et étendit d'une manière surprenante les relations commerciales de sa tribu : il établit deux caravanes, l'une d'hiver pour l'Yémen, l'autre d'été pour la Syrie. Abd-el-Mottalib, fils de Hâschem et grand-père de Mahomet, continua l'œuvre traditionnelle de l'oligarchie koreischite par la découverte du puits de Zemzem (1). Le puits de Zemzem, indépendamment de la tradition qu'on y rattacha, était, dans une vallée aride et aussi fréquentée que celle de la Mecque, un point capital, et assurait la prééminence à la famille qui se l'était approprié. La tribu des Koreischites se trouvait ainsi élevée, comme celle de Juda chez les Hébreux, au rang de tribu privilégiée, destinée à réaliser l'unité de la nation. Mahomet ne fit que couronner l'œuvre de ses ancêtres; en politique, comme en religion, il n'a rien inventé, mais il a réalisé avec énergie les aspirations de son siècle. Il reste à chercher quels auxiliaires il trouva dans les instincts éternels de la nature humaine, et comment, en s'appuyant sur les faiblesses du cœur de l'homme, il sut donner à son œuvre la base la plus inébranlable qui fut jamais.

Indépendamment de toute croyance dogmatique, il y a en nous des besoins religieux auxquels l'incrédulité même ne saurait nous soustraire. On s'étonne quelquefois qu'une religion puisse vivre si longtemps après que l'édifice de ses dogmes a été miné par la critique; mais, en réalité, une religion ne se fonde ni ne se renverse par des raisonnemens : elle a sa raison d'être dans les besoins les plus impérieux de notre nature, besoin d'aimer, besoin de souffrir, besoin de croire. Voilà pourquoi la femme est l'élément essentiel de toutes les fondations religieuses. Le christianisme a été, à la lettre, fondé par des femmes (2). L'islamisme, qui n'est pas précisément une religion *sainte*,

(1) C'est la source que, selon la légende arabe, Dieu fit jaillir dans le désert pour désaltérer Ismaël.

(2) Voyez les spirituels aperçus de M. Saint-Marc Girardin sur le rôle des femmes à l'origine du christianisme dans ses *Essais de littérature et de morale*, t. II.

mais bien une religion naturelle, sérieuse, libérale, une religion d'hommes en un mot, n'a rien, je l'avoue, à comparer à ces types admirables de Madeleine, de Thécla, et pourtant cette froide et raisonnable religion eut assez de séductions pour fasciner le sexe dévot. Rien n'est plus inexact que les idées généralement répandues en Occident sur la condition faite à la femme par l'islamisme : la femme arabe, à l'époque de Mahomet, ne ressemblait nullement à cet être stupide qui peuple le harem des Ottomans. En général, il est vrai, les Arabes avaient mauvaise opinion des qualités morales de la femme, parce que le caractère de la femme est exactement le contraire de ce que les Arabes envisageaient comme le type de l'homme parfait. On lit dans le *Kitab-el-Aghani* qu'un jeune chef de la tribu de Jaschkor, nommé Moschamradj, dans une incursion contre les Temimites, ayant enlevé une jeune fille de noble famille, l'oncle de la jeune fille, Cays, fils d'Acim, alla la redemander à Moschamradj, en lui offrant une rançon. Moschamradj ayant donné l'option à la captive de rester près de lui ou d'être rendue à sa famille, la jeune fille, qui s'était éprise de son ravisseur, le préféra à ses parens. Cays s'en retourna tellement stupéfait et indigné de la faiblesse d'un sexe capable d'un pareil choix, qu'en arrivant à sa tribu il fit enterrer vivantes deux filles en bas âge qu'il avait déjà, et jura qu'il traiterait de même toutes les filles qui lui naîtraient à l'avenir. Ces simples et loyales natures ne pouvaient comprendre la passion qui élève la femme au-dessus des affections exclusives de la tribu; mais il s'en fallait qu'ils l'envisageassent comme un être mineur et sans individualité. Il y avait des femmes maîtresses d'elles-mêmes, ayant la jouissance de leurs biens, choisissant leur mari et ayant le droit de le congédier quand bon leur semblait. Plusieurs se distinguaient par leur talent poétique et leurs goûts littéraires. N'avait-on pas vu une femme, la belle El-Khansâ, lutter avec gloire contre les poètes les plus célèbres du grand siècle? D'autres faisaient de leur maison le rendez-vous des lettrés et des gens d'esprit.

Mahomet, en relevant encore la condition d'un sexe dont les charmes le touchaient si vivement, ne fut point payé d'ingratitude. La sympathie des femmes ne contribua pas peu à le consoler, dans les premiers temps de sa mission, des affronts qu'il recevait : elles le voyaient persécuté, et elles l'aimaient. Le premier siècle de l'islamisme présente plusieurs caractères de femmes vraiment remarquables. Après Omar et Ali, les deux principales figures de cette grande époque sont celles de deux femmes, Aïscha et Fatime. Une auréole délicieuse de sainteté brille autour de Khadidja, et c'est vraiment un témoignage bien honorable en faveur de Mahomet, que, par un fait unique dans l'histoire du prophétisme, sa mission divine ait été d'abord reconnue par celle qui pouvait connaître le mieux ses faiblesses. Lorsque au début de sa

prédication, accusé d'imposture et en butte aux railleries, il venait lui confier ses peines, elle le consolait par ses paroles de tendresse et raffermissait sa foi ébranlée. Aussi Khadidja ne fut-elle jamais confondue dans les souvenirs de Mahomet avec ses autres épouses. On raconte que l'une de celles qui lui succédèrent, jalouse de cette constance, ayant un jour demandé au prophète si Allah ne lui avait pas donné de quoi lui faire oublier la vieille Khadidja : « Non, répondit-il. Quand j'étais pauvre, elle m'a enrichi; quand les autres m'accusaient de mensonge, elle crut en moi; quand j'étais maudit par ma nation, elle me resta fidèle, et plus je souffris, plus elle m'aima. » Depuis, quand une de ses femmes voulait gagner ses bonnes graces, elle commençait par faire l'éloge de Khadidja.

La pierre de touche d'une religion, après ses femmes, ce sont ses martyrs. La persécution, en effet, est la première des voluptés religieuses; il est si doux au cœur de l'homme de souffrir pour sa foi, que cet attrait suffit quelquefois à lui seul pour faire croire. C'est ce qu'a merveilleusement compris la conscience chrétienne en créant ces admirables légendes où tant de conversions s'opèrent par le charme du supplice. L'islamisme, quoiqu'il soit resté étranger à cette profondeur de sentiment, est aussi arrivé parfois, dans ses récits de martyre, à des traits de belle psychologie. L'esclave Belâl ne serait pas déplacé parmi les touchans héros de *la Légende dorée*. Aux yeux des musulmans, les véritables martyrs sont ceux qui sont tombés en combattant pour la vraie religion. Bien qu'il y ait là une confusion d'idées à laquelle nous ne pouvons nous prêter, la mort du soldat et celle du martyr correspondant chez nous à des sensations tout-à-fait différentes, le génie musulman est arrivé à entourer ses morts d'une assez haute poésie. C'est une belle et grande scène par exemple que celle des funérailles qui suivirent la bataille d'Ohod. « Enterrez-les sans laver leur sang, criait Mahomet; ils paraîtront au jour de la résurrection avec leurs blessures saignantes qui exhaleront l'odeur du musc, et je témoignerai qu'ils ont péri martyrs de la foi. » Le porte-étendard Djafir a eu les deux mains coupées, et est tombé percé de quatre-vingt-dix blessures, toutes reçues par devant. Mahomet va porter cette nouvelle à sa veuve. Il prend sur ses genoux le jeune fils du martyr, et lui caresse la tête d'une manière qui fait tout comprendre à la mère : « Ses deux mains ont été coupées, dit-il, mais en échange Dieu lui a donné deux ailes d'émeraude, avec lesquelles il vole maintenant partout où il veut parmi les anges du paradis. »

Les conversions sont aussi, en général, disposées avec beaucoup d'art. Presque toutes sont conçues sur le thème de celle de saint Paul. Le persécuteur devient un apôtre : la victime, amenée au paroxysme de sa colère, reçoit le coup suprême qui l'étend tout de son long aux

pieds de la grace victorieuse. La légende de la conversion d'Omar est, sous ce rapport, une incomparable page de psychologie religieuse. — Omar avait été l'ennemi le plus acharné des musulmans. Les terribles emportemens de son caractère en avaient fait l'épouvantail des fidèles encore timides et réduits à se cacher. Un jour, dans un moment d'exaltation, il sortit avec l'intention arrêtée de tuer Mahomet. Il rencontre en chemin Noaym, un de ses parens, qui, le voyant ainsi le sabre au poing, lui demande où il va et ce qu'il prétend faire. Omar lui expose son dessein. « La passion t'emporte, lui dit Noaym. Que ne songes-tu plutôt à donner une correction aux personnes de ta famille qui ont abjuré à ton insu la religion de tes pères? — Et ces personnes de ma famille, qui sont-elles? dit Omar. — Ton beau-frère Saïd et ta sœur Fatima, reprit Noaym. » Omar vole à la maison de sa sœur. Saïd et Fatima recevaient en ce moment les instructions secrètes d'un disciple qui leur lisait un chapitre du Coran écrit sur un feuillet de parchemin. Au bruit des pas d'Omar, le catéchiste se cache dans un réduit obscur; Fatima glisse le feuillet sous ses vêtemens. « Qu'est-ce que je vous ai entendu psalmodier à voix basse? dit Omar en entrant. — Rien; tu t'es trompé. — Vous lisiez quelque chose, et j'ai appris que vous êtes affiliés à la secte de Mahomet. » En disant ces mots, Omar s'élance sur son beau-frère. Fatima veut le couvrir de son corps, et tous deux s'écrient : « Oui, nous sommes musulmans. Nous croyons à Dieu et à son prophète. Massacre-nous, si tu veux. » Omar, frappant en aveugle, atteignit et blessa grièvement sa sœur Fatima. A la vue du sang d'une femme versé de sa main, l'impétueux jeune homme s'adoucit tout à coup. « Montrez-moi l'écrit que vous lisiez, dit-il avec un calme apparent. — Je crains, répond Fatima, que tu ne le déchires. » Omar jure de le rendre intact. A peine a-t-il lu les premières lignes : « Que cela est beau! que cela est sublime! s'écrie-t-il. Indiquez-moi où est le prophète; je vais à l'instant me donner à lui. » Mahomet se trouvait en ce moment dans une maison située sur la colline de Safa avec une quarantaine de ses disciples, auxquels il expliquait ses doctrines. On frappe à la porte. Un des musulmans regarde par la fente : « C'est Omar, le sabre au côté, dit-il avec terreur. » La consternation fut générale. Mahomet ordonne que l'on ouvre; il s'avance vers Omar, le prend par son manteau, et, l'attirant au milieu du cercle : « Quel motif t'amène, fils de Khattâb? lui dit-il. Persisteras-tu dans ton impiété jusqu'à ce que le châtiment du ciel tombe sur toi? — Je viens, répondit Omar, pour déclarer que je crois en Dieu et en son prophète. » Toute l'assemblée rendit grace au ciel de cette conversion inespérée.

En quittant les fidèles, Omar alla droit à la maison d'un certain Djemil, qui passait pour le plus grand bavard de la Mecque. « Djemil,

lui dit-il, apprends une nouvelle : je suis musulman; j'ai adopté la religion de Mahomet. » Djemil s'empressa de courir au parvis de la Caaba, où les Koreischites passaient le jour à converser ensemble. Il arriva en criant à tue-tête : « Le fils de Khattâb est perverti! — Tu mens! dit Omar qui le suivait de près; je ne suis point perverti, je suis musulman. Je confesse qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et que Mahomet est son prophète. » Ses provocations finirent par rendre furieux les idolâtres, qui se jetèrent sur lui. Omar soutint le choc, et, écartant les assaillans : « Par Dieu! s'écriait-il, si nous étions seulement trois cents musulmans, nous verrions bien qui resterait maître de ce temple. » C'est ce même homme qui plus tard ne peut comprendre que l'on transige avec les infidèles, et qui, sortant le sabre à la main de la maison où il vient de voir expirer Mahomet, déclare qu'il abattra la tête de quiconque osera dire que le prophète a pu mourir.

Enfin, par sa merveilleuse entente de l'esthétique arabe, Mahomet se créa un moyen d'action tout-puissant sur un peuple infiniment sensible au charme du beau langage. Le Coran fut, en un sens, une révolution littéraire aussi bien qu'une révolution religieuse; il signale chez les Arabes le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence, moment si important dans la vie intellectuelle d'un peuple. Au commencement du VIIe siècle, la grande génération poétique de l'Arabie s'en allait; des traces de fatigue se manifestaient de toutes parts, les idées de critique littéraire apparaissaient comme un signe de mauvais augure pour le génie. Antar, cette nature d'Arabe si franche, si inaltérée, commence sa *Moallakat* presque comme ferait un poète latin de la décadence, par ces mots : *Quel sujet les poètes n'ont-ils pas chanté!* Ce fut une immense impression, quand Mahomet parut dans ce milieu affadi avec ses vives et pressantes *récitations*. La première fois qu'Otba, fils de Rebia, entendit ce langage énergique, sonore, plein de rhythme, quoique non versifié, il retourna vers les siens tout ébahi. « Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-on. — Ma foi! répondit-il, Mahomet m'a tenu un langage tel que je n'en ai jamais entendu. Ce n'est ni de la poésie, ni de la prose, ni du langage magique, mais c'est quelque chose de pénétrant. » Mahomet n'aimait pas la prosodie si compliquée de la poésie arabe; il faisait des fautes de quantité quand il citait des vers, et Dieu lui-même se chargea de l'en excuser dans le Coran : « Nous n'avons point appris la versification à notre prophète. » Il répète à tout propos qu'il n'est ni un poète ni un magicien; le vulgaire, en effet, était sans cesse tenté de le confondre avec ces deux classes d'hommes, et il est vrai que son style rimé et sentencieux avait quelque ressemblance avec celui des magiciens. Certes, il nous est impossible aujourd'hui, en lisant le Coran, de comprendre le charme si puissant de cette éloquence. Ce livre nous semble déclama-

toire, monotone, ennuyeux, la lecture suivie en est à peu près insoutenable; mais il faut se rappeler que l'Arabie, n'ayant jamais eu aucune idée des arts plastiques ni des grandes beautés de composition, fait consister exclusivement la perfection dans le style. La langue est à ses yeux quelque chose de divin; le don le plus précieux que Dieu ait fait à la race arabe, le signe le plus certain de sa prééminence, c'est la langue arabe elle-même, avec sa grammaire savante, sa richesse indéfinie, sa subtile délicatesse (1). On ne peut douter que Mahomet n'ait dû ses principaux succès à l'originalité de son langage et au tour nouveau qu'il donnait à l'éloquence arabe. Les conversions les plus importantes, celle du poète Lebid par exemple, s'opèrent par la lecture de certains morceaux du Coran, et à ceux qui lui demandent un *signe* (2), Mahomet n'oppose d'autre réponse que la pureté parfaite de l'arabe qu'il parle et la fascination du style nouveau dont il avait le secret.

Ainsi l'islamisme résume, avec une unité dont on trouverait difficilement un autre exemple, l'ensemble des idées morales, religieuses, esthétiques, en un mot la vie selon l'esprit d'une grande famille de l'humanité. Il ne faut lui demander ni cette hauteur de spiritualité que l'Inde et la Germanie seules ont connue, ni cette *eurhythmie*, ce sentiment de la mesure et de la parfaite beauté que la Grèce a légué aux races néo-latines, ni ce don de fascination étrange, mystérieux, vraiment divin, qui a réuni toute l'humanité civilisée, sans distinction de race, dans la vénération d'un même idéal. Ce serait pousser outre mesure le panthéisme en esthétique que de mettre sur le pied d'égalité tous les produits de la nature humaine, et de placer au même degré de l'échelle de la beauté la pagode et le temple grec, parce qu'ils sont le résultat d'une conception également originale et spontanée. La nature humaine est toujours belle, il est vrai, mais non pas également belle. C'est toujours le même motif, les mêmes consonnances et dissonnances d'instincts terrestres et divins, mais non la même plénitude ni la même sonorité. L'islamisme est évidemment le produit d'une combinaison inférieure, et pour ainsi dire médiocre, des élémens humains. Voilà pourquoi il n'a été conquérant que dans une espèce d'état moyen de la nature humaine. Les races sauvages n'ont pu s'y élever, et d'un autre côté il n'a pu suffire aux peuples qui portaient en eux-mêmes le germe d'une plus forte civilisation. La Perse, le seul pays indo-européen où il soit arrivé à une domination absolue, ne l'a adopté qu'en

(1) Les Arabes se figurent que leur langue seule a une grammaire, et que tous les autres idiomes ne sont que des patois grossiers. Le scheick Rifaa, dans la relation de son voyage en France, se donne beaucoup de peine pour détruire ce préjugé de ses compatriotes, et leur apprendre que la langue française aussi possède des règles, des délicatesses et une académie.

(2) Le mot *aiat*, qui désigne les versets du Coran, veut dire *signe* ou *miracle*.

lui faisant subir les plus profondes modifications pour l'accommoder à ses tendances mystiques et mythologiques. Les progrès de l'islamisme, du reste, sont depuis long-temps arrêtés, et il a désormais perdu toute efficacité convertissante.

Que si l'on se demande quelles seront ses destinées en face d'une civilisation essentiellement envahissante et appelée, ce semble, à devenir universelle, autant que le permet l'infinie diversité de l'espèce humaine, il faut avouer que rien jusqu'ici ne peut nous aider à concevoir une idée exacte de la manière dont s'accomplira cette immense révolution. D'une part, il est certain que, si l'islamisme vient jamais, je ne dis pas à disparaître, car les religions ne meurent pas, mais à perdre la haute direction intellectuelle et morale d'une partie importante de l'univers, il succombera non sous l'effort d'une autre religion, mais sous le coup des sciences modernes, portant avec elles leurs habitudes de rationalisme et de critique. D'un autre côté, il faut se rappeler que l'islamisme, bien différent de ces tours altières qui se roidissent contre l'orage et tombent tout d'une pièce, a dans sa flexibilité même des forces cachées de résistance. Les nations chrétiennes, pour opérer leur réforme religieuse, ont été obligées de briser violemment leur unité et de se constituer en révolte ouverte avec l'autorité centrale. L'islamisme, qui n'a ni pape, ni conciles, ni évêques d'institution divine, ni clergé bien déterminé, l'islamisme, qui n'a jamais sondé l'abîme redoutable de l'infaillibilité, a moins à s'effrayer peut-être du réveil du rationalisme. A quoi, en effet, s'attaquerait la critique? A la légende de Mahomet? Cette légende n'a guère plus de sanction que les pieuses croyances que, dans le sein du catholicisme, on peut rejeter sans être hérétique. Strauss évidemment n'a ici rien à faire. Serait-ce au dogme? Réduit à ses lignes essentielles, l'islamisme n'ajoute à la religion naturelle que le *prophétisme* de Mahomet et une certaine conception de la fatalité qui est moins un article de foi qu'un tour général d'esprit, susceptible d'être convenablement dirigé. Serait-ce à la morale? On a le choix de quatre sectes également orthodoxes, entre lesquelles le sens moral conserve une honnête part de liberté. Quant au culte, dégagé de quelques superstitions accessoires, il ne peut se comparer pour la simplicité qu'à celui des sectes protestantes les plus épurées. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siècle, dans la patrie même de Mahomet, un sectaire provoquer le vaste mouvement politique et religieux des Wahhabites, dont les destinées ne paraissent pas encore terminées, en proclamant que le vrai culte à rendre à Dieu consiste à se prosterner devant l'idée de son existence, que l'invocation de tout intermédiaire ou intercesseur auprès de lui est un acte d'idolâtrie, et que l'action la plus méritoire serait de raser le tombeau du prophète et les mausolées des imans?

Des symptômes d'une nature beaucoup plus grave se révèlent, je le sais, en Égypte et en Turquie. Là, le contact des sciences et des mœurs européennes a produit un libertinage de croyance quelquefois à peine déguisé. Les croyans sincères, qui ont la conscience du danger, ne cachent pas leurs alarmes, et dénoncent les livres de science européenne comme contenant des erreurs funestes et subversives de toute foi religieuse. Je n'en persiste pas moins à croire que, si l'Orient peut surmonter son apathie et franchir les bornes qu'il n'a pu jusqu'ici dépasser en fait de spéculations rationnelles, l'islamisme n'opposera pas un bien sérieux obstacle aux progrès de l'esprit moderne. Le manque de centralisation théologique a toujours laissé aux nations musulmanes une certaine liberté religieuse. Quoi qu'en dise M. Forster, le khalifat n'a jamais ressemblé à la papauté. Le khalifat n'a été fort que tant qu'il a représenté la première idée conquérante de l'islamisme; quand le pouvoir temporel a passé aux *emirs-al-omra* et que le khalifat n'est plus qu'un pouvoir religieux, il tombe dans le plus déplorable abaissement. L'idée d'une puissance purement spirituelle est trop déliée pour l'Orient : toutes les branches du christianisme elles-mêmes n'ont pu y atteindre; la branche gréco-slave ne l'a jamais comprise; la famille germanique l'a secouée et dépassée; seules les nations latines s'y sont prêtées. Or, l'expérience a démontré que la foi simple du peuple ne suffit pas pour conserver une religion, si une hiérarchie constituée et un chef spirituel ne veillent à sa garde. Est-ce la foi qui manquait au peuple anglo-saxon, quand la volonté de Henri VIII le fit passer, sans qu'il s'en aperçût, un jour au schisme, le lendemain à l'hérésie? L'orthodoxie musulmane, n'étant point défendue par un corps permanent, autonome, se recrutant et se régissant lui-même, est donc assez vulnérable. Il est superflu d'ajouter que, si jamais un mouvement de réforme se manifestait dans l'islamisme, l'Europe ne devrait y participer que par son influence la plus générale. Elle aurait mauvaise grace à vouloir régler la foi des autres. Tout en poursuivant activement la propagation de son dogme, qui est la civilisation, elle doit laisser aux peuples la tâche infiniment délicate d'accommoder leurs traditions religieuses avec leurs besoins nouveaux, et respecter le droit le plus imprescriptible des nations comme des individus, celui de présider soi-même dans la plus parfaite liberté aux révolutions de sa conscience.

ERNEST RENAN.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

LE ROMAN DÉMOCRATIQUE.

I. — *The Worker and the Dreamer, a story of the present time*, by R.-H. Horne; 2 vol. in-8°, London, Henry Colburn, 1851.
II. — *John Drayton, a history of early life and developement of a Liverpool engineer;* 2 vol. in-8°, London, Richard Bentley, 1851.

Il y a quelque temps paraissait en Angleterre un roman qui offrait le résumé le plus complet et le plus accessible pour les lecteurs étrangers des idées et des opinions émises dans ce pays sur les classes laborieuses. *Alton Locke* (1) n'est point un phénomène littéraire isolé : chaque jour, la presse anglaise met au monde des romans, des pamphlets, des fantaisies philosophiques, qui tous ont la même tendance et portent sur les mêmes sujets. Seulement il faut faire une observation importante : aucun de ces livres n'est socialiste dans le sens qu'on attache généralement à ce mot; aucun ne résulte d'un système préconçu, logiquement déduit, d'une doctrine construite d'après la seule logique, en dehors des doctrines existantes au sein de la société; aucun ne sort de la société anglaise actuelle. Tous se contentent de porter la lumière sur quelques-uns des phénomènes sociaux qui se sont produits au XIXe siècle, et de les montrer aux contemporains comme à travers un verre grossissant. Les instrumens dont se servent les réformistes des deux pays sont, on le voit, bien différens : les réformistes français emploient volontiers le télescope pour découvrir de nouveaux astres, pour pronostiquer l'avenir et se donner des airs de prophète; les ré-

(1) Voyez la livraison du 1er mai 1851.

formistes anglais font usage au contraire du microscope pour mieux voir les faits et mieux convaincre leurs compatriotes, hommes peu enclins, comme chacun sait, à la crédulité, aux erreurs de l'imagination et aux sympathies métaphysiques. Le socialisme, il faut bien le constater en dépit du chartisme, n'est pas pour l'Angleterre une doctrine, c'est une *question* politique et économique, absolument comme la réforme électorale ou le libre échange. Les partisans clairsemés de Robert Owen et de Fourier ne sont pour rien dans ce mouvement, et l'expérience démontrerait, le cas échéant, qu'ils lui sont même opposés. C'est un mouvement entièrement *à l'anglaise*, malgré les efforts que quelques chefs chartistes, aidés sans doute des bons conseils de nos réfugiés politiques, ont fait et font encore pour le transformer en un mouvement *à la française*. Les faits dominent dans les livres prétendus socialistes qu'on voit paraître en Angleterre, malgré les efforts de certains écrivains, piqués de vanité philosophique, qui s'évertuent à l'envi pour faire croire qu'ils ont des doctrines, un système, et qu'ils ne sont pas, en un mot, plus pratiques que d'autres. Leurs tentatives métaphysiques, au lieu de ressembler à ces bulles de savon bien soufflées et bien colorées que les réformateurs français ont l'art de former, rappellent ces tentatives qu'à diverses époques les fous de différens pays ont faites pour s'élever dans les airs et monter aux astres. Les utopistes anglais inventent des expédiens grotesques, et s'attachent aux épaules des ailes artificielles : la chute est immédiate, et presque toujours elle est lourde.

Pour trouver la doctrine que contiennent ces livres, il faut se reporter à l'esprit de l'auteur, chercher la secte, le parti, l'école à laquelle il appartient; on n'y rencontre pas d'autre système que le caractère de l'écrivain, sa profession, sa croyance, et en cela, on le voit, ils sont anglais et très anglais. Si l'auteur est un cordonnier, un menuisier, un prolétaire enfin, le livre est violent, plein d'imprécations et d'invectives; si c'est un aristocrate, il est froid, précis, plein de faits appelant une conclusion favorable aux idées de tel ou tel parti; si c'est un homme de lettres, il est ironique et moqueur; si c'est un *clergyman*, il est biblique et parsemé d'homélies. Le ton, l'humeur, le tempérament, les griefs propres à chaque classe de la société et à chaque profession, voilà les systèmes et les doctrines que renferment les écrits des réformistes anglais. Ils échappent ainsi à la discussion, et n'en ont d'ailleurs que plus de portée. On peut discuter une théorie et la réfuter; mais comment réfuter la mauvaise humeur, le mécontentement et l'ironie? Ce mécontentement est un fait : comment faire entendre à celui qui l'exprime qu'il a tort de n'être pas satisfait? Lui seul est juge de cette mauvaise humeur, et personne ne peut se mettre à son lieu et place, car lui seul a éprouvé ce qu'il exprime. Chacun dit ce

qu'il a ressenti, ses colères, son indignation, ses souffrances, et, à ne considérer que ces récits souvent très vifs et ces tableaux ordinairement très réels, on pourrait croire que l'esprit révolutionnaire est bien plus vigoureux en Angleterre qu'en France. Cependant il n'en est rien : qu'on ne s'y trompe pas, il y a bien moins de danger à exprimer ses sentimens personnels, quelque exagérés qu'ils soient, qu'à construire des théories cauteleuses et à nourrir des rêveries toutes scientifiques et abstraites en apparence. La colère, la haine même, rentrent au moins dans la nature de l'homme : elles ne sortent pas de la réalité, elles s'y mêlent, et par conséquent sont capables de s'y modifier; mais les chimères n'ont rien à démêler avec la réalité : elles n'ont point de cœur et d'entrailles, elles ne versent pas de larmes, mais en font verser; elles ne résultent point de la souffrance, mais l'engendrent. Les chimères donnent aux passions une opiniâtreté, une fixité que les plus grandes douleurs ne leur donneraient pas; la colère s'apaise et peut céder, une utopie n'a jamais connu ni appelé les transactions. Entre un homme passionné et un utopiste, il y a la même différence qu'entre un homme accablé par le malheur et maudissant le sort, mais tout prêt à oublier le passé si la fatalité vient à s'apaiser pour un instant, et un fou qui remplit sa cellule de malédictions et de cris en vertu d'une idée fixe. Ainsi cette littérature démocratique, toute violente qu'elle soit, a bien moins de dangers que notre littérature socialiste même la plus modérée : elle est un avertissement pour la société, mais elle n'est pas, comme la nôtre, un redoutable *memorandum*.

Un autre fait très curieux qui se produit au sujet des doctrines démocratiques en Angleterre, c'est l'empressement avec lequel tous les partis se sont emparés des questions relatives aux classes populaires et se sont efforcés de les attirer à eux et de les résoudre dans le sens de leurs opinions. Chaque parti les attire à lui pour s'en faire un instrument contre ses adversaires, les tories contre les radicaux, les radicaux contre les tories. Nous avons suivi une marche contraire, nous avons laissé ces terribles questions entre les mains des utopistes et des démagogues; c'est peut-être un tort et plus encore : sous prétexte de prudence, c'est une imprudence. Cet empressement à s'emparer des questions nouvelles est moins dangereux que notre résistance, car au fond il est appuyé sur un instinct de défense énergique. Il indique que les classes et les partis qui composent la société anglaise et le monde politique sont bien décidés à ne pas se laisser abattre, à profiter de tout ce qui peut leur être utile, à se prolonger et à se perpétuer. Il implique donc une pensée de conservation et des instincts de défense singulièrement vivaces. Les Anglais se jettent hardiment au milieu du chaos des faits : ils savent bien que la vie humaine est un combat et la vie politique une bataille; ils ont l'audace de chercher à

conquérir ce qui peut leur porter ombrage. Ils n'attendent pas qu'on vienne les attaquer, ils vont au-devant de l'ennemi; ils sortent armés des mêmes armes que les siennes, et cet empressement à aller au-devant des périls les plus grands qu'aient jamais courus les sociétés politiques implique une profonde conscience de leur droit individuel, un ferme propos de ne pas se laisser abattre, la résolution de soutenir la lutte et de défendre leurs intérêts et leur position. Il y a aussi (et il ne faut pas l'oublier) un grand sentiment du devoir politique qui les pousse à mettre leur conscience à l'abri, à faire tout ce qu'ils peuvent faire afin de ne porter le poids d'aucun remords, si jamais doit arriver le jour suprême des luttes décisives, des répressions ou des révolutions, des victoires ou des défaites. Ce qui a toujours préservé la société anglaise, c'est qu'avant chaque lutte, chaque combat, il y a toujours eu chez elle, entre les adversaires, une suite de conférences, de temporisations et comme d'entrevues avant la guerre, où chacun a longuement exposé ses griefs, les motifs de sa conduite et les points sur lesquels il était possible de s'entendre pour arriver à une transaction; c'est que chaque individu, après avoir fait sa confession intérieure et avoir apprécié la légitimité de ses actes, n'a jamais reculé devant leurs conséquences nécessaires.

Cependant, si ce mouvement est aujourd'hui sans danger réel, on ne peut se dissimuler que des points noirs apparaissent çà et là à l'horizon; l'antique édifice se crevasse, et, dans ses fentes, germent et grandissent des plantes parasites et des végétations inconnues jusqu'alors, qui, si elles ne sont extirpées à temps, pourraient bien embrasser l'édifice tout entier, le ronger et le détruire. Et ici nous ne parlons pas des phénomènes et des accidens qui, depuis deux ans, ont fait apercevoir la sourde fermentation des masses populaires, comme la réception faite à Kossuth et les outrages prodigués au général Haynau. On a fait peut-être trop de bruit autour de ces deux événemens, que suffisent à expliquer, après tout, les préjugés politiques de l'Angleterre et ses intérêts hostiles au continent. La transformation que subissent en ce moment ses partis politiques est un fait qui doit bien plus attirer l'attention. Depuis la révolution de 1688 jusqu'à ces dernières années, ces partis n'avaient été que les organes des différentes opinions qui régnaient dans la Grande-Bretagne, les tories n'étaient que les représentans du système politique en vigueur et les défenseurs de l'église anglicane, les défenseurs des pouvoirs officiels et légaux; les whigs n'avaient été que les représentans des opinions libérales et d'un protestantisme plus populaire; ils n'étaient que les interprètes de cette constitution dont les tories étaient les gardiens officiels, et ils bornaient leur rôle à expliquer plus spirituellement et moins judaïquement que les tories la constitution anglaise; ils mettaient toute leur ambition à

l'appliquer plus dans son esprit que dans sa lettre stricte. Les radicaux eux-mêmes ne demandaient autre chose qu'une réforme générale dans le système politique, afin d'épuiser toutes les conséquences de la constitution de 1688 et d'établir en fait ce qu'elle contenait en esprit. Ces trois partis sont aujourd'hui représentés à la chambre des communes par sir Robert Inglis, lord John Russell, M. Roebuck et M. Hume. Mais est-ce sur ces personnages, si éminens qu'ils soient, que se tourne aujourd'hui notre attention? est-ce sur les opinions qu'ils représentent que se porte notre intérêt? Non, notre attention et notre intérêt se tournent bien plus volontiers du côté de M. Disraeli, de M. Cobden et des *meetings* chartistes; ils se tournent bien plus même du côté de M. Feargus O'Connor, déjà dépassé. Aujourd'hui les partis ne représentent plus que les différentes classes de la nation. Les tories sont, par exemple, les représentans de l'aristocratie territoriale et de la propriété telle qu'elle est établie en Angleterre, preuve certaine que la propriété et l'aristocratie sont menacées, et ils défendent ces institutions par des argumens tellement mêlés de chimères romanesques, qu'on peut en conclure que le système politique qu'ils soutiennent est déjà tombé en désuétude, et que, bien qu'existant encore en apparence, il n'existe en réalité que dans le passé. Aujourd'hui, les radicaux représentent les intérêts particuliers de l'industrie et les classes moyennes, preuve certaine que les classes moyennes ont d'autres ambitions qu'autrefois, qu'elles se séparent du reste de la nation, et veulent agir pour elles-mêmes, par leurs propres forces. Autrefois les classes populaires ne formaient point un parti politique, aujourd'hui elles forment l'armée du chartisme. Toutes les classes de la société anglaise se montrent, non encore hostiles, mais en présence, non désunies, mais séparées, non encore en ordre de bataille, mais en ordre pacifique, comme pour une manifestation politique ou un *meeting*. Elles se présentent à nous isolément, si bien qu'on peut déjà étudier leur caractère, observer leur tactique et dénombrer leurs forces respectives. Voilà un des côtés sombres du tableau que présente l'Angleterre actuelle; hâtons-nous d'ajouter qu'on n'aperçoit cependant, dans cette transformation, aucun signe d'affaiblissement ni de décadence, que dans chaque parti les forces sont nombreuses, que jusqu'à présent ni la crainte ni les appréhensions de l'avenir ne se sont manifestées, et que tous, même les chartistes, font preuve d'un esprit d'ordre et de sagesse qui nous a trop souvent manqué.

Un autre signe néfaste, c'est le rôle qu'aspirent à jouer de plus en plus les journalistes et les hommes de lettres dans la Grande-Bretagne. Jusqu'à ce jour, le nombre des hommes de lettres parvenus à l'exercice du pouvoir, ou seulement parvenus à participer à la vie politique, avait toujours été extrêmement rare en Angleterre. Si Canning n'eût eu

d'autres titres pour gouverner son pays que son talent de poète, il serait probablement resté dans les rangs les plus obscurs de la foule d'écrivains célèbres qui vivaient alors. Les Burke et les Sheridan (aucun des deux n'a exercé le pouvoir, remarquez-le bien) ont toujours été des exceptions. Nous ne parlerons pas de l'époque dite de la reine Anne, où, grace à la vivacité des passions politiques et religieuses et à un état de choses mal affermi, les hommes de lettres et les pamphlétaires arrivèrent au pouvoir : aussitôt que la société se fut assise, que le gouvernement eut été fondé d'une manière inébranlable et ne fut plus mis en discussion, l'influence des écrivains disparut, et ceux-ci furent réduits à se venger de leurs mécomptes par des épigrammes, des comédies politiques et des satires contre Walpole et les autres membres du gouvernement. Les hommes de lettres, en Angleterre, ont donc toujours vécu dans leur sphère, séparés volontairement du monde, ne prenant part aux affaires publiques que par l'action purement morale et intellectuelle de leurs écrits. Ils avaient compris, avec ce bon sens qui distingue la nation anglaise, que c'était là la vraie fonction qu'ils avaient à exercer, et jamais il ne leur était arrivé de réclamer une participation plus pratique et plus directe aux affaires politiques. Ils se contentaient de l'action qu'ils exerçaient sur le monde des mœurs et des esprits. Les journalistes eux-mêmes, bien plus rapprochés que les poètes ou les philosophes du monde des affaires, n'essayaient pas d'usurper un plus grand pouvoir que celui qu'ils exerçaient; ils se contentaient de leur influence anonyme et de leur gloire obscure, se dévouant modestement à faire non leur renommée, mais celle de leur journal, non leur fortune, mais celle du ministre ou du chef de parti qui représentait leurs opinions. Ils n'étaient point d'ailleurs dans la confidence des ministres et du pouvoir, et, tout en prenant part au mouvement politique par leur profession, ils en étaient séparés; ils faisaient l'opinion publique et n'étaient point connus d'elle. Aujourd'hui cependant l'antique modestie s'efface, tout cela change, et, du train dont vont les choses, peu d'années doivent suffire pour que le monde littéraire ait envahi le monde politique.

Cette ambition toute nouvelle se fait jour dans un livre récemment publié, et intitulé *the Dreamer and the Worker* (*le Rêveur et le Travailleur*). Dans sa préface, l'auteur nous indique quel est le but qu'il a poursuivi, et, en vérité, nous lui devons de la reconnaissance, car nous n'aurions jamais découvert dans ces deux volumes confus, mal conçus, incorrectement écrits, la pensée de l'écrivain, s'il n'eût daigné nous la révéler. M. Horne pense que les questions soulevées dans ces derniers temps au sujet des classes laborieuses ne peuvent être résolues que par la pensée, ou, pour mieux dire, par des hommes habitués à penser. L'action toute seule ne suffit pas, la méditation doit

lui venir en aide. Jusque-là nous n'avons rien à dire, mais il s'agit de connaître ce que l'auteur entend par l'action et ce qu'il entend par la pensée; or, je le crains bien, il confond l'action avec la force, avec le pouvoir du nombre et la vigueur des bras, et la pensée avec la chimère, la rêverie oisive et sans emploi. Il reconnaît le pouvoir des masses, mais il leur conseille d'accepter pour chefs et pour guides les hommes de lettres et les journalistes. Il s'écrie avec un moderne poète démocratique que le paradis pourrait être réalisé sur la terre, si les prolétaires mettaient leurs bras au service des rimeurs et les rimeurs leurs chansons au service des prolétaires. De pareilles puérilités ne se réfutent pas, et l'on ne peut y répondre que par le mot de Molière : Vous êtes orfévre, monsieur Josse. M. Horne, l'auteur du livre, est orfévre en effet, c'est-à-dire qu'il est homme de lettres et qu'il écrit des élucubrations démocratiques parce que telle est la manie du jour, comme il eût écrit autrefois des bouquets à Chloris ou d'innocentes idylles. Loin de nous la société anglaise, s'écrie-t-il, avec ses priviléges, son aristocratie, ses traditions! tout doit être refait de fond en comble, et sur un plan beaucoup plus simple. Les masses populaires en bas travaillant, forgeant le fer, tissant le coton, semant le blé; les gens de lettres en haut, écrivant des poèmes, des romans, faisant des systèmes et des utopies: quel idéal de société! Les gens de lettres et les journalistes, en leur qualité de rêveurs, seront donc les véritables rois et les véritables chefs de cette société; mais M. Horne ne se contente pas de la domination et du pouvoir : il lui faut quelque chose de plus solide, l'argent. Non-seulement les *travailleurs* devront remettre le pouvoir entre les mains des *rêveurs,* non-seulement ils leur devront respect et obéissance, mais encore ils devront, sur leurs économies, prélever un budget pour ceux qui les ont si bien et si libéralement instruits. Nous ne pensions pas que l'aberration pût aller aussi loin en Angleterre, pays de bon sens pratique proverbial; nous supposions que de telles folies devaient être laissées à notre comité des réfugiés de Londres; aussi ne pouvions-nous en croire nos yeux lorsque nous avons lu le passage suivant, qui résume à lui seul l'esprit du livre entier. C'est l'ouvrier modèle, l'ouvrier qui vit dans la société des écrivains subalternes et qui se laisse tout doucement fausser l'esprit par eux, l'ouvrier docile aux conseils et aux enseignemens des *habits noirs,* tout pénétré qu'il est, dirait-on, de ce vieil adage de jurisprudence, que la forme emporte le fond; c'est Harding qui s'adresse ainsi à ses compagnons de travail. « Travailleurs, recherchez soigneusement vos véritables amis, vos conseillers capables, vos précepteurs sincères et désintéressés. S'ils sont pauvres comme vous, chérissez-les, et prenez garde qu'en laissant leurs corps à moitié affamés, vous n'affamiez aussi vos ames. Vous vous êtes souvent rendus coupables de ce délit, à votre grand dommage, de sorte

que la vie de ceux qui se consacraient à la cause du peuple et qui ne pouvaient travailler qu'avec l'esprit, et non comme nous avec les bras, n'a été qu'un martyre prolongé, — et tout cela à cause des railleries et des cris poussés par les riches et les malicieux! Prenez garde, disaient-ils aux patriotes salariés. Pourquoi donc le patriote pauvre ne serait-il pas salarié, si ce salaire est nécessaire à son existence? Est-ce que les soldats se battent gratuitement? Si vous êtes d'honnêtes gens, vous ne manquez pas de payer votre cordonnier et votre tailleur; et pourquoi donc ne paieriez-vous pas celui qui orne et revêt de science votre intelligence, et qui trace la route et marque le but de vos destinées politiques? Si vous êtes honnêtes et sages, vous verrez l'importance de ce que je vous dis. »

On ne peut pas demander avec plus de sans-façon à absorber le budget de l'état démocratique. C'est l'ancienne *sportule* romaine transportée des masses des prolétaires aux gens de lettres. Mais que dites-vous de la race des écrivains transformée ainsi en une classe de mendians? Tous ceux qui se sont dévoués aux classes populaires jusqu'à nos jours savaient bien qu'ils n'avaient rien à attendre que de Dieu; il n'appartenait qu'aux modernes radicaux d'escompter le dévouement et de transformer leurs vagues sympathies en solides sinécures. Se dévouer au peuple, si le conseil de M. Horne était suivi, deviendrait la plus lucrative des professions; mais jamais nous n'avions vu exprimer avec plus de franchise et d'aplomb le proverbe populaire, que l'autel devait nourrir son prêtre; un phalanstérien aurait reculé devant la profession de foi que nous avons citée.

L'auteur du *Dreamer and the Worker* exprime, on le voit, des idées diamétralement contraires à celles que professe l'auteur d'*Alton Locke*. Ce dernier conseillait aux masses populaires de se défier précisément de ceux auxquels M. Horne leur conseille de se donner corps, ame et biens; il les engageait à défendre elles-mêmes leur cause et à ne pas laisser des hommes d'un dévouement équivoque et d'une bonne foi problématique exprimer des sentimens qu'ils n'ont pas ressentis et décrire des souffrances qu'ils n'ont pas éprouvées. Combien ce dernier conseil est plus sage! Que les classes populaires anglaises apprennent par l'exemple de la France quels maux les attendent, elles et leur patrie, si elles se laissent gouverner et conduire par des utopistes ambitieux et des journalistes exploiteurs des crédulités, des superstitions et des désirs des multitudes! Qu'elles sentent combien il est humiliant pour elles de se dire qu'elles ont absolument besoin de pédagogues et de précepteurs, qu'elles sont trop ignorantes, ou trop brutales, ou trop imprévoyantes pour pouvoir se guider elles-mêmes, qu'elles ne sont pas capables de voir par elles-mêmes ce qui leur convient et qu'aucune bonne pensée ne peut germer dans leur tête! Je ne sais si l'Europe doit

un jour devenir entièrement démocratique; mais que le peuple en soit bien convaincu, le meilleur moyen d'ajourner indéfiniment son avénement à la vie publique, c'est de laisser exprimer ses vœux par le porte-voix de tel ou tel énergumène et d'être obligé d'accepter la solidarité des actes de tel ou tel scélérat qu'il aura pris pour son chef. Les insurrections, les coups de poignard, les massacres ne sont point des titres à la confiance des nations; ces violences flétrissent les partis qui s'y abandonnent, et détruisent pour long-temps, si ce n'est pour toujours, les espérances des classes qui avaient mis leur confiance dans ces partis. Que les classes populaires parlent donc elles-mêmes et sans employer des intermédiaires odieux, capables de faire soupçonner de mensonge et d'infamie tout ce qu'ils protégent et tout ce qu'ils recommandent. Qu'elles parlent elles-mêmes; à ce prix seulement elles pourront s'habituer à la vie publique; elles apprendront ses difficultés et ses dangers; elles acquerront la notion du possible et de l'impossible qui leur manque. Mais, direz-vous, laissées à leur inexpérience, elles s'exprimeront maladroitement et prêteront le flanc aux railleries des autres partis par leur gaucherie ou leur ignorance? Eh! pourquoi donc ne passeraient-elles pas par ces épreuves? pourquoi donc seraient-elles exemptées de faire leur éducation politique? Cet aveu, qu'elles sont incapables aujourd'hui de se gouverner elles-mêmes, ne retombe-t-il pas sur le parti démocratique, et ne démontre-t-il pas que les classes populaires sont, sinon incapables de participer à la vie politique, du moins peu préparées à y prendre part? Que désormais, si elles veulent devenir une force politique, elles apprennent à se conduire elles-mêmes; qu'elles apprennent par leurs fautes commises et par celles qu'elles commettront tout ce que demande de sagesse, de prudence et de modération la participation aux affaires publiques. Les classes populaires de l'Angleterre ne semblent pas, il est vrai, disposées à tomber dans les erreurs et les folies où sont tombées les classes populaires de la France; elles abandonnent moins le soin de les guider, de les discipliner, aux hommes des autres classes. L'esprit individuel, le sentiment de la personnalité humaine, si vif chez les nations de race saxonne, vivent dans le dernier ouvrier des manufactures comme chez le premier pair d'Angleterre. Les ouvriers anglais parlent beaucoup mieux par eux-mêmes que par des intermédiaires, ils parlent beaucoup mieux surtout que nos prolétaires français qui ont voulu chez nous exprimer les sentimens de leurs compagnons. Tout récemment n'avons-nous pas vu les chartistes de Manchester, tous ouvriers, désavouer publiquement le manifeste des chartistes de Londres, émané de bourgeois et d'écrivains, le désavouer comme funeste aux classes laborieuses, le dénoncer comme démagogique et destructeur de la constitution et de la société anglaises?

Puisque M. Horne voit l'avenir du monde dans cette union plus étroite du travailleur et du rêveur, de l'homme qui pense et de l'homme qui agit, immédiatement se présente à l'esprit ce doute : Qu'est-ce qu'un homme de lettres peut apprendre au peuple, et qu'est-ce que M. Horne lui apprendrait, s'il était mis en demeure d'appliquer sa doctrine? M. Horne a répondu à cette question dans son ouvrage même : comme le héros de son roman, il mettrait sa bibliothèque au service des prolétaires de sa connaissance. Dans ces deux volumes, il est question presque à chaque page de cette union intime du poète et de l'ouvrier, et nous ne voyons pas que le poète fasse quelque chose en faveur de l'ouvrier; nous nous trompons, il lui prête quelques livres; c'est le seul bienfait moral et matériel dont il le gratifie. Tant de pompeuses théories, tant de phrases d'une générosité si prodigue et si facile pour arriver à ce médiocre résultat! En vérité, la bienfaisance et la philanthropie sont aisées à ce prix. Il est vrai qu'Archer le poète est pauvre et qu'il ne peut payer le travailleur qu'en phrases; il est vrai que, de son côté, Harding le travailleur est fier, et qu'il ne voudrait accepter aucun bienfait. L'auteur, dirait-on, a fait exprès de placer ses personnages dans une situation telle qu'ils n'eussent pas besoin de grandes vertus pour s'entendre, et qu'ils pussent s'acquitter de leurs devoirs mutuels en bavardant et en discourant. Harding, par exemple, n'est qu'un faux prolétaire, c'est un ouvrier employé dans les chantiers de l'état à la construction des vaisseaux, un ouvrier qui touche un salaire qu'on serait tenté de décorer, vu son élévation, du nom d'appointemens, un ouvrier bien vêtu, bien logé, bien nourri, indépendant, disert, assez instruit pour pouvoir décemment tenir sa place dans un monde supérieur au sien et converser sans dire trop de sottises avec des gens d'une instruction supérieure à la sienne. Il nous est absolument impossible de nous apitoyer sur les souffrances et les douleurs d'un homme qui est si bien à l'abri de la misère, et qui, pour s'élever à un grade supérieur à celui qu'il occupe, n'a besoin que de la volonté d'apprendre quelques élémens de mathématiques. Il est vrai que cette bonne volonté lui manque : Harding est imbu de cette vanité si commune de nos jours parmi les classes populaires : il est ouvrier, dit-il, et veut rester ouvrier. On pourrait se demander alors de quoi il se plaint et pourquoi il récrimine. Harding est un caractère faux et peu intéressant. Archer le poète est, comme Harding, un caractère faux et n'inspire pas beaucoup plus de sympathie. Élève d'un philosophe socialiste à la façon du Trenmor de Lélia, il est pompeux et nébuleux comme un disciple de M. Pierre Leroux. Il nous est présenté comme le type du penseur, martyr de tous les égoïsmes de la terre. Un oncle riche l'abandonne à sa pauvreté et meurt sans lui laisser le plus petit débris de sa fortune; sa fiancée, qui l'aime pourtant, hésite à l'épouser

parce qu'elle ne lui trouve pas un esprit assez positif, et en vérité l'oncle et la fiancée n'ont point tout-à-fait tort. Sa fiancée, devenue sa femme, pourrait bien, avec un tel mari, manquer souvent du *comfort* si cher à tout cœur anglais, sans compter qu'elle courrait risque d'être trop souvent abandonnée pour les premières billevesées qui viendraient à se présenter. Archer n'a aucune idée des biens véritables: une femme, des amis, des richesses ne valent pas à ses yeux une théorie ou une déclamation, et lui qui parle tant du bonheur n'en connaît pas les élémens. Il n'est fait ni pour le mariage, ni pour le travail, ni même pour l'étude; il est fait pour l'inquiétude et la rêverie. C'est donc, pour employer le langage socialiste, un être parasite au sein de la société; son existence est inutile et s'écoule sans profit pour lui et pour ses semblables. Archer est un socialiste dans toute l'acception du mot, car il est à remarquer que ces docteurs qui veulent débarrasser la société de tout ce qui leur paraît inutile sont eux-mêmes les plus inutiles et les moins productifs des hommes. Son existence est sans but et sans méthode; elle est vagabonde, et ne se propose aucun port lointain où elle puisse s'abriter un jour. Quant à l'éducation qu'il voudrait donner à Harding, aux lectures qu'il lui conseille, elles sont contraires à l'esprit naturel des classes populaires; ce sont des lectures d'oisif et de rêveur qu'il lui indique, non des lectures de travailleur. Que penser de sa recommandation de lire avant tout autre livre les sonnets et les poésies de Wordsworth, de Wordsworth que nous, lettrés, nous ne comprenons point toujours? Wordsworth est la première lecture qu'Archer prescrive à Harding; il lui défend formellement la lecture de Shakspeare et de Milton, qu'il réserve pour l'avenir. La raison de cette défense nous échappe absolument. Si Harding le travailleur a l'esprit droit et une nature saine, s'il n'a pas été gâté par les lectures matérialistes et les écrits chartistes, s'il est naïf et n'est pas raisonneur, il comprendra bien vite Shakspeare et Milton; mais comment M. Horne, qui est pourtant un littérateur et un critique, n'a-t-il point vu que, pour comprendre Wordsworth et toute la bande de poètes mystiques qui se rapprochent de lui, il faut avoir pour ainsi dire épuisé la nature, et que cette poésie, malgré la réalité pénétrante de ses peintures, est le supernaturalisme dans l'art? Un esprit quintessencié, sophistiqué, pourra retrouver dans les vers de Wordsworth bien des lueurs qu'il croyait à jamais éteintes pour lui : ces vers pourront le mettre sur les traces de bien des croyances perdues; mais un lecteur d'un esprit simple, croyant et naïf, lira sans profit ces admirables œuvres. C'est pour la guérison de nos maladies, à nous sceptiques voltairiens, lettrés, artistes, que ces poèmes ont été écrits, et non pour ceux qui n'ont rien perdu de leur simplicité première. Quant aux hommes du peuple qui ont perdu leurs croyances en la Bible et en l'Évangile, qui sont devenus raisonneurs et mécréans,

autant vaut qu'ils continuent à lire leurs pamphlets chartistes : ils en tireront autant de profit que des œuvres du religieux et profond Wordsworth. Jugez par ce seul exemple des bons conseils que le rêveur peut donner au travailleur, ils sont tous de la même inutilité et témoignent du même faux jugement. La seule réflexion que suggère à l'esprit cette éducation, c'est que, si les travailleurs étaient déterminés à se fausser l'esprit, ils n'auraient qu'à s'adresser aux rêveurs.

Le livre de M. Horne est non-seulement faux, il est froid et sec. Il est difficile et même il est dangereux d'affirmer que l'auteur d'un livre n'avait pas les qualités requises pour l'écrire. Cependant nous croyons pouvoir dire que M. Horne ne paraît pas avoir une bien grande connaissance des sujets qu'il traite et des hommes qu'il essaie de mettre en scène. Je vois bien qu'il y est question du peuple, des prolétaires; mais, comme je n'y rencontre aucun trait de caractère véritable, j'en conclus que l'auteur a peu fréquenté les gens du peuple et qu'il les connaît pour en avoir entendu parler. Çà et là nous rencontrons de tristes expressions, les mots d'*ateliers*, de *repaires malsains*, de *logemens infects*, de *chaumières délabrées;* mais, comme ces expressions ne sont accompagnées d'aucun commentaire saisissant, nous en concluons que M. Horne n'a pas en lui une assez grande force de sympathie pour avoir visité souvent ces réduits misérables. En un mot, ce livre n'a pas d'entrailles; il est écrit par un littérateur pour un public littéraire, celui du *Douglas Jerrold's Magazine*, et à la plus grande gloire des journalistes modernes. Même sous le point de vue littéraire, ce roman n'a pas de valeur réelle : mal composé, mal construit, faiblement écrit, sans plan, sans but, sans personnages, c'est un de ces livres qui donnent raison à ce mot d'Hazlitt sur la littérature anglaise : « Ce qui est bon dans la littérature anglaise est excellent; ce qui n'est pas entièrement bon est entièrement détestable. » Et en effet, si le livre eût été écrit par un Français, il eût été plus habile, mieux fait, plus lisible; il n'est pas un de nos phalanstériens qui n'eût beaucoup mieux réussi. On a peine à comprendre certains passages; si loin que l'excentricité anglaise puisse aller, il est difficile de se figurer qu'elle atteigne à certaines bouffonneries dont nous entretient l'auteur. Il y a dans le roman de M. Horne des écoles mécaniques où, pour discours d'ouverture, on lit une apologie de la toute-puissance du magnétisme animal et des progrès de cette science; des compagnies pour la pêche, qui, pour inaugurer leurs opérations commerciales, donnent une représentation théâtrale et ont le bon goût de choisir la détestable pièce attribuée à Shakspeare et intitulée *Titus Andronicus!* Ou bien ces excentricités sont des inventions de l'auteur, et alors elles sont un triste témoignage de son imagination, ou bien elles sont des faits réels, et alors ces faits sont assurément très rares et purement accidentels, par conséquent sans importance. M. Horne se sou-

vient de ses lectures, et il s'en souvient maladroitement; il imite, mais il imite mal; il essaie d'exprimer les idées de Carlyle sur la révolution française, et il ne réussit qu'à les fausser; il a lu, on le voit trop, tous les grands écrivains de son pays et même les écrivains étrangers, Mme Sand, par exemple. Il a essayé de transporter dans son roman le personnage de Trenmor, et il a poussé l'imitation jusqu'à nous donner une contrefaçon des adieux de Sténio et d'Edméo sur la colline. M. Horne a écrit un poème intitulé *Orion*, que nous avouons n'avoir pas lu; nous aimons à croire que ses vers sont supérieurs à sa prose, et nous sommes porté à le penser par les échantillons de son talent poétique qu'il a disséminés dans son livre. Nous traduirons trois strophes qui ont à elles seules, grace au rhythme et à la nécessité de la précision, plus de profondeur de sentiment et plus de force de sympathie que les huit cents pages du roman de M. Horne. Voici ces strophes :

« Lorsque le Temps était jeune, d'une main prodigue il répandait de tous côtés les sables de la vie; il était sourd aux soupirs et aux gémissemens; les yeux levés vers les astres, le Temps, lorsqu'il était jeune, pensait que les hommes étaient des pierres.

« A mesure que le Temps devint vieux, il passa près de nos tombeaux avec une physionomie pensive, et, regardant en lui, il y vit en germe des moissons et des espérances encore inconnues, à mesure qu'il devint plus vieux.

« Salut, ô Temps! enfant à barbe grise; la protection et les faveurs de la véridique sagesse te rendront plus jeune que les astres, et feront briller ta figure d'une nouvelle et glorieuse jeunesse. Salut, Temps toujours jeune! »

Ces strophes, sans avoir rien de bien sublime, expriment parfaitement et avec beaucoup de sympathie la différence qui sépare l'impétuosité barbare et l'indifférence mystique des époques antiques des sentimens de poignante sollicitude qu'apportent les sociétés modernes dans la contemplation des souffrances humaines.

Le Travailleur et le Rêveur nous a révélé une prétention et un désir; un autre roman, *John Drayton*, nous apprend un fait, les ravages du scepticisme parmi les classes laborieuses. Il nous fait suivre les traces de cette épidémie morale dans les couches les plus éclairées, les mieux rétribuées, les plus heureuses des classes populaires. Nous assistons, dans ce livre, au spectacle de la démoralisation, non des prolétaires, mais des *artisans*. Dans cet atelier de mécanicien où John Drayton fait son apprentissage, pas un ouvrier qui n'ait abandonné la lecture de sa Bible pour la lecture des journaux chartistes, pas un pour qui l'*Évangile du Bon Sens* de Thomas Payne n'ait remplacé l'Évangile du Christ. Les lectures de la Bible le soir, au milieu de la famille, sont tombées en désuétude; la femme et les enfans restent seuls auprès du foyer, le mari est à quelque *meeting* chartiste, à quelque conciliabule révolutionnaire, d'où

il revient bien avant dans la nuit. Nous avons un catalogue instructif des livres favoris des ouvriers de l'atelier : tous ces livres sont la menue monnaie des théories matérialistes du dernier siècle. Les mêmes hommes qui haussent les épaules à la lecture des livres de Moïse, qui pensent que le Deutéronome fut un livre bon pour le temps où il fut écrit, se sentent tout fiers d'être les disciples de M. Combe et croient à son livre sur la *Constitution de l'homme*. Ils pensent s'être affranchis du joug des préjugés, ils se félicitent de ne plus croire aveuglément, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont fait que changer de maîtres, et qu'au lieu d'un révélateur qu'ils ont rejeté, ils ont choisi un impie. Un certain Robison entre autres, lecteur assidu du journal *le Raisonneur*, confesse que la religion est bonne pour les femmes, mais que les hommes, en vertu de leur constitution supérieure, peuvent facilement s'en passer. Cependant tous ne sont pas sans inquiétude sur leurs opinions, ils ne sont pas tous des sceptiques aussi déterminés qu'ils en ont l'air : l'un est Écossais, et, malgré tous ses efforts, le souvenir de son éducation presbytérienne vient jeter une ombre sur ses opinions de fraîche date; l'autre est retenu par la ferveur protestante de sa mère ou de sa femme, car les femmes dans ce livre apparaissent comme les anges tutélaires de la famille et les victimes expiatoires des péchés des impies. La résignation, le courage, la souffrance, sont le lot de ces femmes qui, abandonnées par leurs maris ou leurs frères pour le club et le cabaret, les accompagnent pourtant dans les prisons, dans l'exil et les lointaines colonies. C'est grace à elles que John Drayton, le jeune apprenti mécanicien, évite de tomber dans le scepticisme et les passions anarchiques de ses compagnons; c'est par elles qu'il est préservé du vice, de la corruption et du malheur. Telle est la donnée du livre dont nous parlons. Rachel Wyld la fille du chartiste exilé, mistress Wyld la mère de Rachel, qui n'ont pu obtenir aucun empire sur l'ame trop endurcie de leur père et de leur mari, s'en consolent en arrachant le jeune Drayton aux dangers qui l'attendent, et elles, les femmes du peuple, jouent auprès de Drayton le noble rôle que l'aristocratique Éléonore Staunton jouait auprès d'Alton Locke. Les femmes, dans *John Drayton* comme dans *Alton Locke*, ne participent pas aux passions des hommes, elles réagissent au contraire contre leurs opinions : en elles se conservent le courage, la foi, la constance des ancêtres.

John Drayton est écrit dans un sentiment anti-chartiste, et où l'esprit protestant est très marqué. Le livre ne porte pas le nom de l'auteur, qui, dans la préface, déclare se nommer M. Mitchell, professeur à l'école de Saint-George. Nous sommes porté à croire véritables le nom et la profession de l'auteur, car il y a dans son livre d'assez nombreuses traces de pédantisme; mais peu importe, ce roman a été écrit par un homme de bonne volonté, et à toutes les pages on retrouve l'em-

preinte d'une raison un peu étroite, mais juste, et d'un cœur excellent. Le talent littéraire proprement dit n'est pas absent, cependant il serait difficile de détacher du livre une seule page; toutes se ressemblent, toutes ont la même valeur, le même mérite, valeur très relative, mérite très modéré. Le ton est uniforme, il est facile de voir que l'auteur a apporté le même soin du commencement à la fin de son œuvre; mais ce n'est point à cause de leur valeur littéraire que nous parlons de ces livres : nous y cherchons des observations et des symptômes, et non point des beautés de style et de grandes pensées.

Cette littérature démocratique de l'Angleterre, prise en masse, peut se diviser en trois catégories : la première comprend les publications complétement socialistes et les pamphlets chartistes. C'est la plus abondante peut-être, mais la plus vulgaire et la moins intéressante. Cette littérature et les doctrines qu'elle expose n'ont rien de national, et sont ce qu'on peut appeler une importation de l'étranger. Plans d'éducation, projets d'associations, modèles de gouvernement, tous ces joujoux abstraits que l'on met entre les mains des masses populaires pour les abuser et les séduire, tous ces fétiches métaphysiques qui sont pour nos prolétaires modernes ce que sont pour les nègres ignorans et barbares les poupées magiques et autres symboles de la superstition, se produisent en foule en Angleterre, mais pour mourir aussitôt que nés. Toutes ces brochures, œuvres d'esprits déclassés, stériles ou oisifs, sont le témoignage de l'influence que la France, même à ses plus mauvais jours, est destinée à exercer sur les autres nations; elles sont comme l'écho et le retentissement de la révolution de 1848 en Angleterre. Qui se serait jamais attendu à voir prêcher le jacobinisme et le terrorisme dans la Grande-Bretagne? Nous avons lu, il y a quelque temps néanmoins, une *Vie de Robespierre* par un chef chartiste, M. Bronterre, et une seconde biographie révolutionnaire, celle de Babœuf, toutes deux écrites dans le sentiment qui a dicté à M. Louis Blanc sa philosophie révolutionnaire. L'écrivain le plus distingué de cette tribu socialiste est M. Thornton Hunt, rédacteur d'un journal communiste qui s'intitule *le Guide, the Leader*. Nous avons lu quelques numéros de ce journal, et nous y avons trouvé des théories, sinon inoffensives, au moins exprimées si naïvement dans leur monstruosité, que, sans soupçonner la bonne foi de M. Hunt, nous pouvons supposer qu'il ne professe de telles opinions que par respect pour les traditions de sa famille. Son père, le célèbre Leigh Hunt, le fondateur de l'*Examiner*, ayant été un ardent réformiste et un radical à toute outrance, M. Thornton Hunt a supposé sans doute qu'il ne devait pas s'écarter des voies tracées, que son père devait être pour lui non-seulement un bon exemple à suivre, mais un sujet d'émulation, qu'il devait non-seulement marcher dans sa voie, mais, si cela se pouvait, le dépasser. C'est aussi ce

qu'il a fait : son père ayant été radical et frondeur du gouvernement, M. Thornton Hunt s'est fait communiste et frondeur de la société. Ce n'est pas seulement en France que les hommes célèbres éprouvent ce malheur, d'avoir dans leurs fils un miroir grossissant de leurs travers. M. Thornton Hunt est le dernier venu des écrivains chartistes, et c'est, après tout, l'écrivain le plus distingué que le mouvement démocratique ait produit dans ces dernières années. Du reste, le chartisme est en baisse depuis quelque temps; le silence se fait autour de ses chefs officiels, les livres et les brochures deviennent plus rares. La véritable littérature chartiste ou démocratique, la plus naïve, la plus inspirée naguère encore et certainement la plus intéressante, celle des ouvriers, se ralentit aussi. Il n'apparaît plus d'Ebenezer Elliot ni de Thomas Cooper; les forgerons et les cordonniers de Sheffield et de Manchester ne notent plus sur un rhythme irrité les accens de leur colère ou de leur désespoir; il n'y a plus de poète anonyme qui, comme l'auteur d'*Ernest*, inquiète et alarme l'autorité, ni de pamphlétaire qui, sous le pseudonyme de Marcus, vienne ironiquement proposer aux communes des projets de lois homicides. On dirait qu'il y a un apaisement dans les masses et une fatigue dans les esprits.

La deuxième catégorie de cette littérature est plus féconde; c'est celle qui comprend tous les livres et tous les pamphlets émanés des différentes classes de la société et des hommes de diverses professions, écrivains, avocats, médecins, prêtres, économistes. C'est dans cette littérature confuse et dont aucun parti ne peut s'attribuer la direction officielle, c'est dans cette mêlée de livres que se continue le mouvement démocratique sorti du sein des masses. Là il n'y a plus, comme dans le chartisme, unité de doctrines et d'impulsion; chacun parle en son propre nom : les uns, comme l'auteur du pamphlet intitulé *Socialisme chrétien*, transportent ces questions dans le sanctuaire religieux pour les purifier, s'il est possible, et les rendre fécondes; les autres, comme miss Martineau l'a fait tout récemment, relèguent ces idées encore plus avant dans les régions de l'athéisme; les troisièmes, comme l'auteur de *Marie Barton*, se contentent de raconter les souffrances populaires sans essayer de mêler à leurs récits aucune doctrine philosophique précise et déterminée.

La troisième catégorie, celle qui comprend les écrits économiques, les statistiques, est celle qui, pour le moment, paraît le plus en faveur; de ce nombre sont les lettres de M. Mayhew, dont il a été parlé ici même, et un livre récent, *l'Angleterre telle qu'elle est*, publié par un avocat de talent, M. Johnson. Mais n'admirez-vous pas comment, sans révolutions et par le seul fait de la liberté, les questions, en Angleterre, font leur chemin; cette question des classes laborieuses est d'abord sortie du peuple, s'est exprimée par mille balbutiemens lyriques, par des

élans de colère, par des récits passionnés; puis les mille voix de la presse lui ont fait écho. Maintenant le bruit est arrivé jusqu'au sommet de la société; la science et le gouvernement s'en sont emparés, et à peine ce résultat est-il obtenu, que le mouvement commence à s'apaiser au sein des classes laborieuses, et que le calme se rétablit parmi ces populations qui tout à l'heure ne respiraient que révolutions.

Ainsi, ces doctrines et ces théories socialistes n'ont rien de bien dangereux pour l'Angleterre; tout cependant n'y est pas innocent, comme on le voit. Il y a des nuages dans l'air et des points noirs à l'horizon. Çà et là des faits apparaissent qui annoncent, sinon des révolutions prochaines, au moins des désirs de changement. Il y a là aussi de l'inquiétude dans les ames, des ambitions nouvelles, des aspirations inconnues il n'y a pas long-temps encore. Néanmoins tous ces symptômes peuvent disparaître, grace au bon sens politique qui a toujours distingué les Anglo-Saxons. Que la bourgeoisie, que les classes moyennes de l'Angleterre n'essaient pas d'empiéter sur l'aristocratie; que l'aristocratie, en conservant ses droits légitimes, continue à n'être ni exclusive ni tyrannique; que les écrivains et les journalistes n'aient pas l'ambition de gouverner l'état : aucune révolution ne sera à craindre. Qu'ils apprennent par notre exemple quels sont les résultats des empiétemens violens des classes les unes sur les autres : c'est à l'équilibre entre toutes les classes de la société que l'Angleterre a dû sa grandeur; c'est à ce même équilibre qu'elle devra sa conservation.

ÉMILE MONTÉGUT.

BEAUX-ARTS.

LES ŒUVRES DE M. INGRES.

M. Magimel vient de réunir en un volume les œuvres de M. Ingres (1). Bien que plusieurs portraits dessinés à la mine de plomb ne fassent pas partie de cette collection, il est pourtant permis de considérer cette publication comme le résumé d'un demi-siècle de travail. Le volume gravé par les soins de M. Magimel nous présente en effet toutes les pensées de M. Ingres de 1801 à 1851. Ces pensées ne sont pas nombreuses, et les esprits vulgaires pourront accuser M. Ingres de stérilité. Je ne partage pas leur opinion, et je n'ai pas besoin de dire pourquoi. Je n'ai pas à rappeler le vieil adage qui s'applique expressément aux œuvres d'art : je ne les compte pas, je les pèse. Les œuvres de M. Ingres sont de telle nature qu'elles commandent le respect. On peut très bien ne pas les accepter comme des pensées à l'abri de tout reproche : de quelque manière qu'on les envisage, on est pourtant forcé de les révérer comme l'expression d'une volonté puissante qui n'a jamais rien négligé pour se manifester pleinement. Ces œuvres, complètes ou incomplètes, nous offrent un spectacle qui ne doit pas être dédaigné : c'est la forme la plus exquise trouvée par un esprit éminent pour la révélation de sa fantaisie.

M. Ingres est élève de David. Or, pour tous ceux qui ont étudié l'histoire de la peinture, il est hors de doute que l'élève est supérieur à son maître. David, obligé de réagir contre le faux goût de son temps,

(1) Chez Firmin Didot, rue Jacob, 56.

est remonté jusqu'à la statuaire antique pour ramener la peinture dans la voie de la vérité. M. Ingres, tout en acceptant l'enseignement de David, comprit pourtant qu'il y avait autre chose à faire, et toute sa vie est là pour attester qu'il ne s'est pas trompé. David, en présence de Vanloo et de Boucher, que la multitude saluait de ses applaudissemens comme le dernier mot de l'art, devait pousser la protestation jusqu'aux dernières limites. M. Ingres, sans renier les doctrines de son maître, a senti que, la protestation une fois faite, il y avait lieu de choisir dans l'histoire de l'art un moment capital et de s'y rattacher. C'est le parti auquel il s'est arrêté, et tous les esprits sincères doivent avouer qu'il a choisi avec discernement. *Les Sabines, Léonidas, le Serment des Horaces,* suffisent à marquer la place de David. Quoi qu'on puisse penser de la valeur de ces œuvres, il est hors de doute qu'elles révèlent une singulière puissance. M. Ingres, en disciple fidèle, a profité des leçons de son maître. Toutefois il n'a pas tardé à comprendre que l'enseignement de David n'offrait pas le dernier mot de la science; c'est pourquoi il a consulté l'histoire de son art, et, son choix une fois fait, il a marché d'un pas sûr et persévérant.

La foule est aujourd'hui habituée à considérer l'enseignement de David comme une aberration radicale. Quant aux esprits éclairés, ils savent à quoi s'en tenir. Tout en admettant l'exagération des principes posés par David, il faut bien reconnaître que ces principes ont exercé une action salutaire sur le développement de notre école. Et, pour démontrer ce que j'avance, il me suffit d'étudier sommairement les œuvres que j'ai nommées. Je laisse de côté *le Serment des Horaces,* qui ressemble trop à un bas-relief. Je prends *les Sabines* et *Léonidas.* Certes *les Sabines* de David sont loin de valoir *les Sabines* de Nicolas Poussin, et, lorsque j'établis cette comparaison, je n'entends pas confondre les sujets des deux tableaux. David a voulu représenter le combat de Romulus et de Tatius, tandis que Nicolas Poussin a voulu nous offrir l'enlèvement des Sabines. Toutefois, si l'action n'est pas la même, les personnages n'ont pas changé, et c'est par ce côté seulement que j'entends rapprocher l'œuvre de David de l'œuvre de Nicolas Poussin. Tous ceux qui sont habitués à regarder d'un œil attentif l'expression de la pensée humaine confiée à la couleur n'hésiteront pas entre Poussin et David. Néanmoins il ne faut pas méconnaître le rare mérite qui recommande l'œuvre de David. Je conviens volontiers que *l'Enlèvement des Sabines* du Poussin, que nous possédons au Louvre et que Girardet a si habilement gravé, domine de bien haut *les Sabines* de David. Il y aurait pourtant de l'injustice à ne pas proclamer comme évidentes les qualités de premier ordre qui distinguent *les Sabines* de David. Je passe condamnation sur Romulus et sur Tatius. Je reconnais que le roi des Romains et le roi des Albains sont de pures académies

dans l'acception la plus étroite du mot; mais cet aveu ne m'empêche pas de louer comme excellentes le plus grand nombre des figures. Les femmes qui présentent leurs enfans au glaive de l'ennemi, celles qui s'agenouillent et n'hésitent pas à placer sous les pieds des cavaliers les nouveau-nés qui tout à l'heure pendaient à leurs mamelles sont traitées avec un savoir, une précision qui désarme la critique. Reste à savoir si *les Sabines* sont conçues selon les conditions de la peinture, et la question posée en ces termes ne permet guère deux solutions. J'avouerai franchement que *les Sabines* de David sont plutôt un souvenir de la statuaire qu'un tableau conçu d'après les données de la peinture. Est-ce à dire que ce tableau, composé contre les lois qui régissent la peinture, ne mérite aucune attention? Telle n'est pas ma pensée. Il y a beaucoup à louer dans *les Sabines* de David. Je comprends très bien que M. Ingres, destiné à produire dans le développement de l'art une révolution plus salutaire et plus féconde, se soit soumis aux leçons de David, car il avait reçu du ciel une sagacité rare, et sentait que le talent de Vien, malgré les applaudissemens qu'il avait recueillis, n'effaçait pas la désastreuse influence de Vanloo. Bien que le savoir de David se rattachât à la sculpture plus directement qu'à la peinture, il fallait cependant accepter cette protestation comme une pensée excellente, et c'est ce que M. Ingres a parfaitement compris.

Ce que j'ai dit des *Sabines*, je peux le dire du *Léonidas*. Je n'ai rien à retirer, rien à ajouter. Le système qui a présidé à la composition de ces deux tableaux n'a subi aucune modification : c'est le même amour de la forme, le même respect de la ligne, le même dédain pour les effets qui relèvent du prestige de la couleur. M. Ingres, qui a sans doute suivi cette œuvre importante à travers toutes les phases de l'enfantement, sait mieux que nous tout ce qui manque à la pensée de David pour émouvoir et pour charmer; mais, en comparant le *Léonidas* aux œuvres énervées du XVIIIe siècle, il a salué avec enthousiasme, avec ferveur la pensée d'un maître fermement résolu à déraciner le faux goût. Il est facile, en effet, de discuter, de blâmer, de condamner la manière dont David a conçu son œuvre; il n'est permis à personne de méconnaître les qualités éminentes qui la recommandent. Chaque figure est dessinée avec une pureté qui défie la critique. Jeunesse, élégance, rien ne manque aux héros immortalisés par la légende grecque. Peu importe que l'érudition ait réduit en poussière le combat des Thermopyles; peu importe que M. Grote, en épluchant les récits des historiens, ait démontré le néant de cette légende, comme on avait démontré quelque temps auparavant le néant de la légende de Guillaume Tell. Les œuvres de David et de Schiller subsisteront malgré les protestations de l'érudition. Ce qui est vrai, ce qu'il faut s'empresser de proclamer, c'est que la pensée de David, modelée en terre, traduite en marbre,

ne perdrait rien dans cette transformation. Or il n'y a pas une œuvre de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Corrége, de Titien, de Rubens ou de Rembrandt, qui puisse impunément quitter la toile pour le marbre, et c'est là, selon moi, une épreuve décisive. Oui, je reconnais volontiers tous les mérites qui recommandent le *Léonidas* de David; je rends pleine justice au savoir qui éclate dans toutes les figures; j'admire l'harmonie linéaire qui relie tous les personnages, et cependant je ne puis consentir à voir dans cette œuvre un tableau conçu d'après les données de la peinture, car je n'admettrai jamais qu'un tableau puisse passer de la toile au marbre sans rien perdre de sa valeur, et malheureusement le *Léonidas* de David se trouve placé dans cette condition. Je sais toutes les objections qui peuvent être produites contre mon assertion. Je n'ignore pas que les portes du Baptistère de Florence relèvent de la peinture aussi bien que de la statuaire, je n'ignore pas que le *Diogène* de Puget est composé comme un tableau; mais ces objections n'affaiblissent en rien l'évidence et la valeur de ma pensée. Si Ghiberti et Puget nous charment et nous éblouissent, ce n'est pas parce qu'ils se sont trompés, mais quoiqu'ils se soient trompés. Il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour méconnaître la vérité de mon affirmation. Si les portes du Baptistère, si le *Diogène* nous étonnent et nous ravissent, ce n'est pas parce que Ghiberti et Puget ont violé les lois de leur art, mais bien parce que, tout en les violant, ils ont su garder une énergie, un accent de vérité qui impose silence à toutes les récriminations. Si David, en composant ses *Sabines* et son *Léonidas*, a trouvé moyen de nous émouvoir, ce n'est pas parce qu'il a violé les lois de la peinture, c'est parce que, tout en les violant, il a trouvé moyen de demeurer fidèle à la vérité, à la pureté de la forme, à l'harmonie linéaire. Or ces qualités exprimées par le marbre ou par la couleur ne manquent jamais de nous charmer, et je comprends très bien que la foule ait salué de ses applaudissemens *les Sabines* et le *Léonidas*.

Quant aux esprits préparés à l'analyse de ces œuvres par la méditation, par la comparaison des œuvres de toutes les époques, ils doivent naturellement se montrer plus sévères, et je n'ai pas de peine à comprendre que M. Ingres ait senti tout ce qui manquait à David. M. Ingres, en effet, professe le culte de la forme, mais il n'ignore pas que la forme modelée par l'ébauchoir et la forme modelée par le pinceau sont soumises à des conditions diverses; il n'ignore pas que peindre et sculpter sont des tâches profondément distinctes. Il ne pouvait donc accepter l'enseignement de David comme le dernier mot de la peinture, sans se méprendre sur le but spécial assigné à chacun de ces deux arts. Il faudrait ne les avoir pas étudiés pour ne pas deviner, pour ne pas voir, pour ne pas affirmer où la peinture commence, où elle finit. M. Ingres a donc accepté l'enseignement de David comme un point de départ, tout en se

réservant de le modifier, de le contredire, de le renier au besoin. Le respect de la forme, l'harmonie linéaire convenaient merveilleusement à son esprit. Quant à subordonner la peinture aux données du bas-relief, c'était une condition qu'il ne pouvait accepter, et toute sa vie est là pour le prouver. Je lui sais bon gré, pour ma part, de sa docilité comme de sa protestation. Il a suivi, peut-être à son insu, le précepte posé par François Bacon : il faut que celui qui étudie ajoute foi à celui qui enseigne; mais, en se résignant à la docilité pour l'étude des notions élémentaires, il n'a pas abdiqué son indépendance, et c'est à cette résistance qu'il doit son originalité. Oui, je dis son originalité, car j'espère prouver par l'examen de ses œuvres que M. Ingres, qui a voulu, qui a prétendu s'absorber dans l'école romaine, est demeuré lui-même. Il a eu beau faire, il a eu beau s'efforcer de ressusciter le XVIe siècle et de ranimer les cendres du passé; sa pensée a déjoué tous les efforts de sa volonté. Quoi qu'il ait fait, quoi qu'il ait tenté, il vit par lui-même, et son culte pour l'école romaine ne l'a pas empêché de prendre rang dans l'histoire. Je ne veux pas m'arrêter à discuter ses espérances et ses vœux. Ce qui, pour moi, demeure évident, c'est qu'en se séparant de David pour se ranger sous la discipline de Raphaël, il n'a pas réussi à effacer complétement le type original de sa nature : il a senti que David relevait de la statuaire bien plus que de la peinture, et il s'est réfugié dans l'école romaine comme dans un asile inviolable et salutaire. Il faudrait ne pas connaître l'école romaine pour affirmer que M. Ingres doit à cette école tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a dit. Pour ma part, je ne l'ai jamais cru et je m'empresse de le déclarer : si la pensée de M. Ingres se fût complétement réalisée, il n'aurait pas de place marquée dans l'histoire. Malgré lui, à son insu, il est demeuré lui-même, et c'est par cela seul qu'il vit, qu'il a pris rang, que ses œuvres ont exercé sur la génération présente une puissante action. Il est facile de le démontrer, et l'analyse des compositions que M. Magimel a réunies ne laissera aucun doute dans l'esprit de la foule; pourtant, avant d'entamer l'analyse de ces œuvres, il convient de rappeler sommairement les voyages de M. Ingres.

M. Ingres a compris sans doute dès l'âge de vingt ans tout ce qu'il y avait de violent et d'exagéré dans l'enseignement de David. Dès l'âge de vingt ans, il a senti la différence profonde qui sépare la peinture de la statuaire. Obligé par les événemens politiques de retarder son départ pour l'Italie, il est probable qu'il savait d'avance tout ce que l'Italie devait bientôt lui révéler en traits éclatans. Les gravures de Marc-Antoine sont en effet, pour tous les esprits délicats, un enseignement assez clair, et d'ailleurs, sans recourir au graveur de Bologne, qui laisse bien loin derrière lui tous ceux qui ont essayé de traduire le génie de Raphaël, il est facile de trouver dans la galerie du Louvre,

sinon l'expression complète, du moins l'expression très satisfaisante du génie prédestiné à qui nous devons les loges et les chambres du Vatican. Depuis la *Vierge* dite *Jardinière* jusqu'à la grande *Sainte Famille* achetée par François Ier deux ans avant la mort de l'artiste, depuis *la Vierge au voile* jusqu'à *Saint Michel terrassant Satan,* nous avons certes bien de quoi donner un avant-goût très alléchant du peintre d'Urbin. J'ai donc lieu de penser que M. Ingres, même avant de quitter la France, savait à quoi s'en tenir sur l'insuffisance de son maître, et cette conjecture n'a rien de hasardé, car le tableau même qui lui a valu le grand prix de Rome est déjà une première infidélité aux leçons de David. Malgré sa ferme résolution d'accepter et d'appliquer les conseils du maître, il est évident que le jeune élève obéit à son insu à d'autres inspirations. Les lignes sculpturales ne le contentent pas, et il cherche autre chose. Ce tableau, placé aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts de Paris, suffit pour établir l'exactitude de mon affirmation.

M. Ingres a passé vingt-cinq ans en Italie; il n'est donc pas étonnant qu'il ait cherché dans l'Italie seule le guide unique de toute sa vie. Comme, dans ce long espace de temps, il n'a donné à Florence qu'une attention de quatre années, il est tout simple qu'il ait vu dans l'école romaine le dernier mot de l'art italien. La surprise n'est pas permise; ce qui est arrivé ne pouvait manquer d'arriver. Le couvent de Saint-Marc, l'église de Santa-Croce, nous offrent sans doute des œuvres pleines de charme et de puissance; mais, pour apprécier le mérite de ces œuvres, il faut les aborder avec un esprit désintéressé, et quand l'imagination est déjà prévenue par le spectacle de Rome, on est très facilement disposé à condamner le couvent de Saint-Marc au nom du Vatican. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, que je veuille mettre fra Giovanni sur la même ligne que Raphaël, je sais depuis long-temps ce que vaut un tel blasphème. Cependant, tout en tenant compte de l'infériorité de fra Angelico sous le rapport scientifique, infériorité depuis long-temps démontrée, que les aveugles seuls peuvent nier, il ne serait pas impossible d'emprunter au cloître et au réfectoire de Saint-Marc de quoi compléter l'enseignement que nous offre Raphaël. L'esprit de M. Ingres ne se prêtait pas à cette large impartialité. Raphaël l'avait séduit, enivré; il avait pris possession de son ame tout entière, et nul maître désormais ne devait agir sur lui. Je ne parle pas de la sacristie de Santa-Croce ni de la crypte de San-Miniato; car les fresques de Cimabue, malgré leur fière tournure, ont quelque chose de trop barbare pour attirer les amis de l'art savant et sévère. Je comprends sans peine que M. Ingres ait répudié Cimabue, comme un bégaiement qui n'a rien à démêler avec la parole articulée; mais je ne lui pardonne pas d'avoir proscrit sans pitié Giotto et fra Angelico. Il y

a dans le *Stabat Mater* du couvent de Saint-Marc une vérité de pantomime, une énergie d'expression, que la science la plus profonde ne réussira jamais à surpasser. La douleur de Marie, sous le pinceau de Léonard, de Michel-Ange, de Raphaël, ne s'élèverait pas au-dessus de l'éloquence que fra Angelico a su lui prêter, et pourtant M. Ingres n'a tenu aucun compte de fra Angelico. Rome tout entière vivait dans son souvenir, et Florence demeura pour lui comme non avenue. Je ne m'en étonne pas, mais je crois sincèrement qu'il eût agi avec plus de sagesse en essayant de concilier Rome et Florence, et quand je parle ainsi, ce n'est pas que je veuille demander pour la peinture, c'est-à-dire pour l'expression de la beauté, but suprême de l'art, ce qui a porté dans le domaine de la philosophie des fruits si pauvres. Non sans doute : je crois que toute œuvre puissante doit naître d'une idée personnelle; mais, avant de tenter la création, il est permis, il est prescrit de recueillir les avis de tous les esprits ingénieux ou vigoureux qui nous ont précédé dans cette carrière difficile, et je pense que l'avis de fra Angelico n'était pas à dédaigner, même pour celui qui avait vécu dans le commerce familier de Raphaël. Quant à Giotto, bien qu'il soit loin de posséder la ferveur de fra Angelico, bien qu'il ne donne pas à l'expression du sentiment chrétien la même éloquence, je crois cependant qu'un disciple de Raphaël pouvait encore le consulter avec profit.

L'école romaine ne contient pas toute la vérité; je ne l'ai jamais pensé, et tous ceux qui ont étudié avec soin l'histoire de l'art en Italie sont amenés, bon gré mal gré, à partager mon opinion. Cependant M. Ingres n'a vu dans l'Italie entière que l'école romaine. Certes, il se trouve hors de l'Italie des écoles savantes et fécondes. Rubens, Rembrandt, Murillo, Velasquez, méritent bien qu'on leur accorde quelques mois d'attention. Je conçois pourtant que M. Ingres, né deux ans après la mort de Voltaire, et qui a passé vingt-cinq ans dans la patrie de Raphaël, ait concentré toutes ses pensées sur l'Italie, et n'ait jamais voulu interroger l'Espagne, la Flandre ou la Hollande; je conçois moins facilement qu'il ait vu dans Rome l'idéal souverain, et qu'il ait dédaigné Florence, Venise et Parme. Si je ne parle pas de Milan, c'est que le fondateur de l'académie lombarde procède de Florence, et se confond par ses études, par ses premières œuvres, avec le berceau de Giotto. Il y a dans la conduite de M. Ingres quelque chose qui rappelle la défiance des néophytes. Résolu à réagir énergiquement contre le mauvais goût que Louis David n'avait pas détrôné, convaincu d'ailleurs que son maître faisait fausse route, il a voulu choisir dans le passé un maître nouveau qui fût pour lui une ancre de salut, et Raphaël s'est offert à ses yeux comme le dernier mot de l'art humain, comme l'expression suprême de la science et de l'invention. C'est à Raphaël qu'il doit l'harmonie et la sévérité de ses travaux, c'est Ra-

phaël qui a écarté de son esprit tous les nuages qui pouvaient encore l'obscurcir, et je n'ai pas de peine à comprendre que M. Ingres lui garde une éternelle reconnaissance. Il a suivi l'exemple des prêtres qui, doutant d'eux-mêmes, doutant de leur ferveur, doutant de la rectitude de leurs croyances, s'attachent à saint Augustin, à saint Ambroise, à saint Thomas, et font vœu de les suivre fidèlement sans jamais tourner le regard en arrière. C'est peut-être une conduite dictée par la prudence; toutefois il me paraît impossible de l'approuver au nom de l'histoire : il est bien entendu que je demeure dans le domaine exclusif de l'esthétique.

Oui sans doute, l'école romaine est une des écoles les plus importantes de l'Italie; mais il faut s'aveugler singulièrement pour voir dans l'école romaine l'expression suprême, l'expression complète de la beauté, poursuivie par l'imagination humaine depuis l'invention de la peinture et de la statuaire. J'admets volontiers que l'école romaine réunisse dans un ensemble harmonieux la plupart des qualités qui recommandent les autres écoles d'Italie : est-ce à dire que Rome supprime Florence, Parme et Venise? Comment le croire? comment l'affirmer? Raphaël est sans doute le plus charmant des peintres : est-ce le plus savant? Que deviennent Léonard et Michel-Ange? Il possède sans doute le don de la couleur : est-ce que Titien et Paul Véronèse ne dominent pas Raphaël dans le domaine de la couleur et de la lumière? Raphaël possède le don de la grace; qui oserait le contester? N'est-il pas vrai pourtant qu'en mainte occasion Allegri a dépassé Raphaël, qu'il a donné à ses figures une expression plus tendre et plus passionnée? Pour nier ce que j'avance, il faudrait ne pas connaître les galeries d'Italie, n'avoir jamais contemplé la coupole de Parme et les fresques lumineuses de Saint-Antoine de Padoue. M. Ingres n'ignore pas les merveilles que je signale; mais, tout entier à sa ferveur pour Raphaël, il les a vues sans les regarder; il s'en défie comme Ulysse se défiait des sirènes. A ses yeux, je n'en doute pas, l'école vénitienne tout entière, depuis Titien jusqu'à Paul Véronèse, depuis Giorgione jusqu'à Bonifazio, n'est qu'une débauche amnistiée par l'ignorance, une débauche scandaleuse, et que le goût doit condamner comme la violation flagrante de toutes les lois de l'art. Si l'*Assomption de la Vierge* et *la Présentation au Temple* ont réuni de nombreux suffrages, c'est que la notion du dessin n'est pour la multitude qu'une notion confuse. Si *les Noces de Cana* obtiennent l'admiration de la foule, c'est que la foule ne tient compte ni du style ni de l'expression, et se laisse enivrer par la couleur. Quant à Corrége, s'il réussit, c'est par le caractère efféminé de ses œuvres. Qu'y a-t-il en effet dans le *Mariage mystique de sainte Catherine*? où sont les contours précis et sévères? où sont les membres purement dessinés? où sont les phalanges capa-

bles d'étreindre une main amie? La mollesse n'est-elle pas dans les œuvres de Corrége le signe exclusif de la grace? J'ai lieu de penser que M. Ingres a pris au sérieux toutes les objections que je rappelle ici; j'ai lieu de croire qu'il n'a vu dans ces objections rien d'exagéré, rien de paradoxal, et qu'il les a franchement acceptées comme des articles de foi. A Dieu ne plaise que je veuille contester sa clairvoyance! à Dieu ne plaise que je lui refuse la faculté de comprendre le génie de Titien et le génie de Corrége! Il a trop étudié les œuvres des grands maîtres et les modèles variés que la nature lui présentait pour ne pas comprendre que Titien et Corrége prennent rang après Michel-Ange, Léonard et Raphaël; pour demeurer fidèle aux leçons de l'école romaine, il ferme ses yeux à l'évidence, et dédaigne Venise et Parme, ou plutôt il se détourne avec colère de ces deux écoles dangereuses.

Pour ma part, sans renoncer à mon respect pour les convictions ferventes, je n'accepte pas la doctrine de M. Ingres. J'estime Rome autant qu'il la peut estimer; je professe pour Raphaël une admiration sincère : je ne crois pas, je n'ai jamais cru, je ne croirai jamais que Raphaël soit le dernier mot de l'art humain. Les chambres du Vatican, malgré les œuvres prodigieuses qu'elles offrent à nos regards, ne réduisent pas à néant les fresques ardentes de Saint-Antoine de Padoue et la coupole de Parme. Une intelligence vraiment équitable, vraiment amoureuse de la vérité, doit accepter, doit admirer avec la même ferveur toutes les manifestations du génie. Et si Titien et Corrége n'ont pas la pureté de Raphaël, il leur est arrivé si souvent de le surpasser par l'éclat de la couleur, par la profondeur de l'expression, qu'il y aurait folie à vouloir ne pas tenir compte de leurs œuvres.

Si j'essaie maintenant de caractériser en termes généraux la doctrine de M. Ingres, c'est que, cette tâche une fois accomplie, il nous sera plus facile d'apprécier l'expression de sa pensée. Une fois assurés de bien connaître ce qu'il a voulu, ce qu'il a tenté, ce qu'il a espéré, nous jugerons avec plus de sécurité la forme qu'il a donnée aux rêves de son imagination. Ce qui demeure établi, ce que personne ne saurait révoquer en doute, c'est que M. Ingres non-seulement a répudié l'Espagne, la Flandre et la Hollande pour s'en tenir à l'Italie, mais a fait, dans l'Italie même, un choix sévère, un choix que je ne crains pas d'appeler exclusif, et pris Rome pour le dernier mot de l'art. Florence est un bégaiement, Venise est une espièglerie, Parme un symptôme d'énervement. Raphaël est le froment pur. Titien et Allegri sont la paille et la poussière que le vanneur doit détacher du grain. A quoi bon étudier la paille et la poussière? A quoi bon user ses yeux dans la contemplation de ces œuvres déréglées? Que l'*Assomption de la Vierge* éblouisse les badauds, peu importe! Que la coupole de Parme ravisse en extase tous ceux qui ont eu le bonheur de la voir face à face, c'est-

à-dire sans autre éloignement que le diamètre même de la coupole : que signifie un tel argument? Titien et Corrége sont des peintres dépravés. Raphaël seul résume toutes les conditions de la beauté; Raphaël n'est pas moins que la vérité complète, et, pour marcher d'un pas sûr dans le domaine de l'invention, il faut le consulter à toute heure.

Telle est, si je ne me trompe, la doctrine de M. Ingres. C'est à cette doctrine qu'il faut rapporter toutes ses œuvres. Si parfois il s'en est écarté, si, malgré la ferveur de sa croyance, il lui est arrivé de violer les lois qu'il avait acceptées comme supérieures à toute discussion, ces exceptions sont trop peu nombreuses pour qu'il soit besoin d'en tenir compte. C'est au nom de Raphaël que nous devons le juger, et vouloir estimer l'expression de sa pensée au nom de Rubens ou de Rembrandt, au nom de Murillo ou de Velasquez, au nom de Vecelli ou d'Allegri, serait de notre part une souveraine injustice. Nous savons ce qu'il a voulu, nous connaissons le modèle qu'il a choisi dans le passé. C'est donc d'après ce modèle qu'il nous faut l'estimer. Reste, il est vrai, une question qui domine l'histoire entière de l'art : — Est-il sage de vouloir ressusciter le passé? Est-il glorieux de s'identifier avec une figure, si grande qu'elle soit, dont l'œuvre est accomplie? Pour laisser trace dans l'histoire, n'est-ce pas une nécessité impérieuse de vivre par soi-même, de vivre d'une vie distincte, d'une vie qui n'ait rien à démêler avec le passé? Cette question n'est pas à dédaigner. Je crois sincèrement que M. Ingres a échoué dans l'accomplissement de son dessein; je crois qu'il n'a pas réussi à s'absorber tout entier dans le souvenir et l'imitation de Raphaël. S'il représente aujourd'hui quelque chose, s'il doit occuper une place éminente dans l'histoire de l'école française, c'est qu'il n'a pas réussi à réaliser le plan de vie impersonnelle qu'il avait rêvé. S'il eût réussi, il ne serait rien; c'est pour avoir échoué qu'il mérite l'attention, et j'espère qu'une rapide analyse de ses œuvres établira la vérité de mon affirmation. Sans doute il procède de Raphaël, mais il a plus d'une fois déserté les traces de son maître, et son infidélité lui a porté bonheur.

M. Ingres, dans sa longue et laborieuse carrière, a successivement abordé presque tous les genres. Cependant, pour estimer la valeur de son talent, il suffit de voir comment il a compris les sujets chrétiens et les sujets antiques. Je choisis, parmi les œuvres qui se rapportent à ces deux grandes divisions, quelques morceaux de premier ordre; après l'étude attentive de ces différens morceaux, il me semble impossible de ne pas saisir nettement la mission que M. Ingres s'est donnée. Dans les sujets chrétiens, je prends le *Martyre de saint Symphorien*, *Saint Pierre recevant les clés des mains de Jésus-Christ*, et *la Vierge à l'Hostie;* dans les sujets païens, *Virgile lisant l'Énéide*, l'*Apothéose d'Homère* et *Stratonice*. C'est bien peu, sans doute, puisque les œuvres

gravées de l'auteur ne comprennent pas moins de cent deux sujets, et pourtant je pense que les six compositions dont je viens de rappeler les noms nous montrent le savoir et le talent de M. Ingres dans toute leur profondeur, dans toute leur variété.

Personne ne saurait nier que le *Martyre de saint Symphorien* ne soit empreint de grandeur et d'énergie. Le visage du personnage principal exprime très bien l'extase et l'abnégation. Chacun comprend que le héros marche au supplice avec joie. La mère, placée à la gauche du spectateur, dans le fond du tableau, et qui d'un geste ardent encourage son fils à mourir pour son Dieu, est une heureuse conception. Peut-être vaudrait-il mieux que la foule qui se presse autour du saint fût un peu moins drue et permît à l'œil de comprendre plus facilement le mouvement des figures. Toutefois ce n'est pas, à mon avis, le seul reproche qui puisse être adressé à cette composition d'ailleurs si grave, si imposante, et qui excite dans tous les cœurs une émotion profonde. Si l'on passe, en effet, de l'étude poétique à l'étude technique, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'auteur, malgré son culte pour Raphaël, n'a pas suivi fidèlement les leçons du maître, ou du moins n'a pas consulté la partie la plus harmonieuse de ses œuvres. Le *Martyre de saint Symphorien* ne rappelle en effet, dans l'exécution, ni *l'École d'Athènes*, ni *le Parnasse*, ni l'*Héliodore*, mais l'*Incendie du Borgo* et les *Sibylles* de Sainte-Marie-de-la-Paix, c'est-à-dire les œuvres où Raphaël a engagé la lutte avec Michel-Ange. Or tous ceux qui connaissent le peintre d'Urbin savent à quoi s'en tenir sur l'issue de cette lutte. L'*Incendie du Borgo*, les *Sibylles* de Sainte-Marie-de-la-Paix, l'*Isaïe* de Saint-Augustin, malgré le mérite éclatant qui les recommande, sont très loin de pouvoir se comparer pour la beauté, pour la spontanéité, pour l'abondance, pour l'harmonie, à *l'École d'Athènes*, au *Parnasse*, à l'*Héliodore*. M. Ingres ne l'ignore pas sans doute; et pourtant, dans l'exécution de son tableau, il a suivi les fresques de Sainte-Marie et de Saint-Augustin, au lieu de suivre les fresques du Vatican. C'est une erreur facile à expliquer, et que le goût pourtant ne saurait amnistier. L'auteur, voulant répondre à ceux qui l'accusaient de ne pas modeler avec assez de puissance, a pris pour guide la période impersonnelle, la période exagérée de Raphaël. Il a pleinement révélé tout son savoir; mais il a mis dans cette révélation tant d'ostentation et de fierté que la composition a perdu en harmonie ce qu'elle a gagné en précision. Cependant, malgré ces réserves, le *Martyre de saint Symphorien* est assurément une des œuvres les plus considérables de notre temps. Pour concevoir un tel sujet, pour en ordonner l'économie avec cette grandeur, il faut posséder tout à la fois une imagination ardente, un esprit habitué à la réflexion. Quant à l'erreur purement technique dont je parlais tout à l'heure, pour s'y laisser aller, il est nécessaire de s'ap-

puyer sur un savoir profond. Il n'est permis qu'aux hommes vraiment forts de s'égarer sur les traces de Raphaël luttant avec Michel-Ange.

Saint Pierre recevant les clés des mains de Jésus-Christ, destiné d'abord à la Trinité du Mont, et placé aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, est une composition empreinte d'une admirable sérénité. Ici le souvenir de Raphaël n'enlève rien à l'originalité de l'auteur. Toutes les têtes expriment une foi ardente, et le peintre a su varier avec une étonnante habileté la manifestation d'un sentiment unique. Chaque physionomie porte un caractère particulier, et l'étude approfondie de l'Évangile a pu seule révéler à M. Ingres l'air de visage qui appartient à chacun des apôtres. Si j'avais à déterminer la période de la vie de Raphaël à laquelle se rapporte cette belle composition, je nommerais sans hésiter les tapisseries du Vatican. C'est en effet la même simplicité, la même grandeur. Le caractère individuel des têtes n'exclut pas l'idéal. Tous les détails sont traités avec un soin persévérant. Les draperies et les mains sont étudiées d'après nature, et cette lutte courageuse avec la réalité n'ôte rien à la puissance de la pensée. Il ne faut pas croire d'ailleurs que M. Ingres ait copié les tapisseries du Vatican; il n'en rappelle que le style, et son imagination a gardé toute sa liberté. Bien peu d'hommes aujourd'hui comprennent ainsi la peinture religieuse; les uns copient seulement les maîtres du XIVe siècle et ne croient pas pouvoir associer la science du dessin à l'expression du sentiment chrétien, d'autres croient faire preuve d'indépendance en copiant la nature telle qu'ils la voient, sans se préoccuper du caractère religieux des personnages. Doué d'une rare sagacité, M. Ingres a su demeurer original tout en s'efforçant d'écrire sa pensée dans le style de Raphaël. C'est à nos yeux la seule manière de comprendre l'imitation. Aussi le *Saint Pierre* peut-il servir de modèle à tous ceux qui se proposent de traiter des sujets de même nature. Simplicité de composition, étude attentive de la nature, élévation et pureté de style, tout se réunit pour captiver l'attention, pour émouvoir le cœur, pour charmer les yeux. Pour ma part, je préfère le *Saint Pierre* au *Saint Symphorien*, car j'y trouve la même puissance de pensée et le même savoir traduit sous une forme plus modeste.

La Vierge à l'hostie, sans avoir la simplicité du *Saint Pierre,* mérite cependant les plus grands éloges, car le visage du personnage principal respire une ferveur que les maîtres italiens du meilleur temps ne dédaigneraient pas. Les yeux baissés de la Vierge contemplent avec humilité l'hostie qui pour elle représente le fruit de ses entrailles. Le peintre, désespérant sans doute de trouver pour le regard de Marie une expression assez sublime, l'a caché presque tout entier sous les paupières. Le masque est d'une beauté vraiment divine. Quant aux mains, je l'avoue franchement, je les voudrais jointes d'une manière plus

naïve. Marie adorant l'hostie, c'est-à-dire l'image symbolique de son fils mort pour racheter les fautes du genre humain, ne devrait pas étaler à nos yeux ses belles phalanges avec tant de coquetterie. Ses mains devraient s'unir et s'étreindre mutuellement au lieu de se toucher du bout des doigts. Et puis il y a dans la manière même dont les mains sont modelées quelque chose de trop mondain. La plus jeune, la plus séduisante de toutes les madones de Raphaël, la madone du palais Pitti, connue vulgairement sous le nom de *Vierge à la chaise*, n'offre pas à nos yeux des mains si délicates. Bien que le peintre d'Urbin n'ait pas négligé d'accuser les fossettes placées à la naissance des phalanges, il a su pourtant concilier l'élégance et la naïveté. Dans *la Vierge à l'hostie*, les mains, belles sans doute, ne sont pas d'une beauté assez simple. Marie a trop l'air de savoir que ses mains sont belles et de vouloir les montrer, et cette coquetterie est d'autant plus frappante qu'elle ne s'accorde pas avec l'expression du visage. Ces mains qui se touchent à peine, qui s'effleurent doucement comme si elles craignaient de se froisser, contrastent singulièrement avec la piété ardente du personnage. M. Ingres, sans doute, en donnant aux mains de la Vierge une beauté si délicate, n'a conçu aucune des intentions mondaines que je viens d'indiquer : je le crois volontiers, mais je pense que mon étonnement est partagé par un grand nombre de spectateurs. Parmi les admirateurs les plus sincères de cet artiste si franchement dévoué à son art, plus d'un se demande comment la Vierge, adorant la victime divine, peut avoir tant d'humilité dans le regard, tant de coquetterie dans le geste consacré à l'expression de la prière. Ici, je le crois, M. Ingres s'est laissé emporter par le désir de bien faire. Résolu à chercher pour Marie la beauté la plus complète, la plus pure, il n'a pas su s'arrêter à temps et sacrifier, dans l'exécution des mains, la délicatesse à la simplicité. Une telle faute assurément n'est pas sans gravité, mais elle est bien rachetée par la ferveur du visage, et *la Vierge à l'hostie*, qui malheureusement a quitté la France, fait le plus grand honneur au savoir, au talent, à l'imagination de l'auteur. Plus simple, elle serait plus belle encore; telle qu'elle est pourtant, on ne saurait la confondre avec les compositions du même genre qui chaque jour passent devant nos yeux. C'est une œuvre long-temps méditée, conçue avec amour, long-temps caressée, exécutée avec ardeur, retouchée avec patience, une œuvre qui exprime nettement une pensée sincère. C'est pourquoi je regrette qu'elle ait quitté la France.

Virgile lisant l'Énéide est une composition pleine de sagesse et de sobriété. C'est bien là le Virgile que nous voyons au musée du Capitole, avec son beau profil d'adolescent. Il lit en ce moment le sixième livre de son poème et rappelle en quelques mots pathétiques la cruelle destinée du jeune Marcellus. L'impératrice s'évanouit : l'image de ce

jeune héros moissonné à la fleur de l'âge ne lui laisse pas la force d'en entendre davantage. Le poète, témoin de sa douleur, semble partagé entre le respect et l'orgueil. Il s'incline devant cette douleur muette et s'applaudit de son triomphe. Peut-être la douleur de l'impératrice ne se traduit-elle pas avec toute la simplicité que nous pourrions souhaiter; mais il y a tant de noblesse dans l'affaissement de ce beau corps, que je n'ai pas le courage de chicaner l'auteur sur l'arrangement symétrique de la draperie. Quel que soit le mérite de la naïveté, et je suis loin de le contester, nous sommes habitués à nous représenter les personnages de l'antiquité gardant, au milieu même des plus poignantes émotions, une dignité majestueuse. Aussi je pense que M. Ingres a très bien fait de traiter la douleur de l'impératrice autrement que la douleur d'un personnage moderne. Sans doute, il eût été facile de donner à l'impératrice une pantomime plus énergique; mais l'énergie pouvait-elle se concilier avec la noblesse des mouvemens? Il est au moins permis d'en douter; et j'ajoute qu'elle me paraît contraire à la nature même de la scène que l'auteur a voulu représenter; car il ne faut pas confondre la douleur d'une femme qui s'évanouit avec le désespoir d'une femme qui garde l'usage de sa raison. Ainsi, tout en admettant que la pantomime de l'impératrice pourrait avoir plus de simplicité, je la trouve cependant très vraie. Quant à l'architecture, elle est traitée avec une richesse qui ne laisse rien à désirer. C'est bien là le palais qui convient au poète et à ses auditeurs. M. Ingres, avec trois mots de Virgile, a composé un tableau pathétique. Or l'émotion est le triomphe de l'art, et je n'ai pas à louer ce qui émeut tous les cœurs délicats.

L'*Apothéose d'Homère* jouit depuis long-temps d'une légitime célébrité. Tous ceux qui aiment les grandes pensées noblement exprimées s'accordent à reconnaître dans cette composition l'union d'un savoir profond et d'une imagination ingénieuse. M. Ingres a groupé autour du poète divin tous les esprits qui ont puisé à cette source féconde : poètes, musiciens, peintres, statuaires. Je ne veux pas m'arrêter à discuter le choix des personnages; ce serait un enfantillage. La discussion dût-elle donner tort à l'auteur sur plus d'un point, il ne faudrait pas y attacher trop d'importance. Que l'auteur de la *Jérusalem* soit quelque peu dépaysé dans le temple d'Homère, c'est une vérité facile à démontrer. Il serait puéril d'insister. Que Dante prenne place entre Phidias et Mozart, à la bonne heure; car il est de la même famille que le chantre d'Achille. Que Gluck et Shakspeare se trouvent rangés au pied du trône d'Homère, personne ne peut s'en étonner. Il suffit d'ailleurs que la plupart des personnages soient judicieusement choisis. Or, on ne peut contester à M. Ingres le mérite du discernement. Le style de l'*Apothéose* est vraiment héroïque. Pureté des lignes, grandeur de l'ex-

pression, noblesse de l'attitude, rien ne manque à ces glorieux fils d'Homère. La sobriété même de la couleur ajoute encore à la sérénité de la composition. Tous ces génies qui se pressent devant le trône du poète divin sont tellement supérieurs aux hommes que nous coudoyons chaque jour que nous ne cherchons pas dans leurs traits l'image fidèle de la réalité vivante. Nous regardons sans étonnement ces membres si purement dessinés que le sang ne colore pas. Placés dans la région réservée aux demi-dieux, ils ne vivent pas, ne respirent pas comme nous. Pourvu que leur visage exprime clairement le caractère des œuvres qu'ils nous ont laissées, nous demeurons satisfaits. Aussi l'*Apothéose d'Homère* a-t-elle réuni les suffrages de tous les juges compétens. Toutes les objections sont réduites à néant par la grandeur de la pensée, par la grandeur du style. L'auteur a tiré un excellent parti du sujet qu'il avait accepté. N'eût-il écrit que cette page, il serait sûr de garder long-temps un rang glorieux.

La *Stratonice* est, à coup sûr, traitée avec une rare délicatesse. Tout le monde rend justice à la finesse des détails, à l'expression des physionomies. Le dirai-je pourtant? cette composition si justement applaudie me paraît pécher par l'exagération des qualités les plus excellentes. Stratonice, si gracieusement drapée, détourne la tête avec autant de malice que de pudeur. Erasistrate, qui tâte le pouls du malade, regarde le fils et la femme du roi avec une attention très vraie sans doute, mais que le peintre aurait pu exprimer plus simplement. Quant au roi agenouillé devant le lit de son fils, sa pantomime a quelque chose de théâtral. Il y a dans sa douleur autant de pompe que d'énergie. Ainsi ces trois personnages, plus simplement conçus, seraient beaucoup plus vrais, et le défaut que je signale nous frappe d'autant plus vivement, qu'il se rencontre dans une scène empruntée à l'histoire de l'antiquité. Pour tous ceux qui ont vu les *Noces aldobrandines* et les peintures d'Herculanum et de Pompeï, il demeure prouvé que les peintres grecs, quelle que fût la nature des sujets, ne s'écartaient jamais de la simplicité. Lors même que nous n'aurions pas le témoignage de Pline, le musée de Naples suffirait pour établir victorieusement ce que j'avance. Je m'étonne que M. Ingres, qui a vécu si long-temps dans le commerce de l'antiquité, ait pu traiter le sujet de *Stratonice* dans un style si éloigné du style grec. Les détails de l'ameublement et de l'architecture, excellens en eux-mêmes, sont beaucoup trop multipliés, et détournent l'attention des personnages. Il faut être archéologue pour se complaire dans l'étude de ces détails : le goût le plus indulgent conseillait d'en sacrifier au moins la moitié.

Angélique et Roger, Françoise de Rimini, compositions pleines de grace et d'énergie, attestent chez M. Ingres une souplesse de talent qui se prête à tous les genres. Je sais qu'on peut reprocher à Angélique

d'exprimer plutôt une langueur voluptueuse que la souffrance et le désespoir; mais il y a dans son beau corps tant de mollesse et d'abandon, que le regard enchanté oublie de chercher la trace de ses angoisses. Quant à Roger, c'est un chevalier bien digne de délivrer la belle Angélique. A cheval sur le fabuleux hippogriffe, armé d'une épée plus longue qu'une lance, il est merveilleux d'élégance et d'énergie. — Je regrette que M. Ingres n'ait pas traduit littéralement le récit de *la Divine Comédie*, et n'ait pas exprimé avec le pinceau les paroles si touchantes du poète florentin. Françoise, en racontant sa mort et la mort de son amant à Dante conduit par Virgile, dit simplement : « Tout tremblant, il me baisa la bouche, et ce jour-là nous ne lûmes pas davantage. » M. Ingres, au lieu de réunir les deux amans dans un mutuel baiser, nous offre une jeune femme qui détourne à demi la tête et abandonne son cou aux lèvres de son amant. Combien les simples paroles du poète florentin sont plus éloquentes! La vengeance terrible qui menace les deux amans, facile à comprendre dans le texte de *la Divine Comédie*, a lieu de nous étonner dans le tableau. Françoise ne paraît pas assez coupable pour mériter la mort.

Il me reste à parler des portraits de M. Ingres. Le portrait de M. Bertin, si habilement gravé par M. Henriquel Dupont, est un chef-d'œuvre de vérité. Il est permis de blâmer l'attitude du modèle; mais, l'attitude une fois acceptée, il faut admirer sans restriction l'énergie de l'expression : les yeux regardent, la bouche parle, les mains frémissent en se contractant sur les genoux. Le portrait de M. Molé n'est pas moins fidèle. Le portrait de Mme d'Haussonville, bien que traité avec une grande habileté, donne lieu à deux reproches : le modèle n'est pas heureusement posé, et puis le ton de la robe est trop voisin du ton de la cheminée. En pareil cas, si la réalité n'est pas harmonieuse, le peintre ne doit pas hésiter à la modifier. Le portrait de Mme de Rothschild est charmant de tous points. Le visage et les mains sont d'une vérité frappante; la figure est bien posée, et l'étoffe n'est pas moins vraie que la chair. Ainsi dans ce genre, que la foule prend pour un genre secondaire, M. Ingres a prouvé que l'imitation d'une figure unique peut s'élever jusqu'aux proportions d'une véritable création. Titien et Van Dyck l'avaient prouvé depuis long-temps; mais il n'était pas inutile de renouveler la démonstration, car, de nos jours, la plupart des peintres ne voient dans un portrait que la transcription servile de la réalité, et ne comprennent pas qu'il est possible d'agrandir le modèle sans le dénaturer.

Quelle sera la place de M. Ingres dans l'histoire de l'école française? A-t-il marqué son passage par une action salutaire? a-t-il réussi à s'absorber dans l'école romaine? Trois questions qui se présentent naturellement et qu'il est facile de résoudre en peu de mots. M. Ingres oc-

cupe dès à présent et gardera sans doute une place glorieuse dans l'histoire de l'art français; car ses compositions, sans être nombreuses, nous ont donné la mesure de ses facultés. Il n'a épargné ni temps ni veilles pour exprimer complétement sa pensée, et peu d'hommes parmi nous peuvent se vanter d'un tel courage, d'une telle persévérance. Son passage a été marqué par une action salutaire; car il a soutenu le culte de la beauté, le culte des lignes harmonieuses contre ceux qui voulaient réduire la peinture à l'imitation de la pantomime et ne tenir aucun compte des leçons du passé. Sans accepter dans toute sa rigueur la doctrine qu'il professe depuis un demi-siècle, je crois fermement qu'il a servi les intérêts de l'art par l'énergie, par l'exagération même de sa volonté. Il n'a jamais fléchi, jamais varié. Ce qu'il rêvait, ce qu'il souhaitait il y a cinquante ans, il le souhaite, il l'enseigne encore aujourd'hui. La beauté conçue selon les données de Phidias et de Raphaël, voilà le but de son enseignement. Est-il possible d'en marquer un plus noble et plus glorieux dans le domaine esthétique?

Qu'il ait méconnu Titien et Rubens, je ne songe pas à le contester; mais je le remercie d'avoir persévéré dans la voie qu'il avait choisie et d'avoir entraîné sur ses traces plus d'un esprit ingénieux qui, faute d'un guide sûr, se serait fourvoyé. Ceux mêmes qui n'acceptent pas, qui n'appliquent pas sa doctrine, sont obligés de reconnaître l'élévation de ses principes. Si cette doctrine en effet ne contient pas la peinture tout entière, il faut bien avouer qu'elle renferme une des parties les plus difficiles de l'art, et peut-être la seule qui se puisse enseigner; car le maître peut guider la main, et ne peut indiquer la vraie couleur du modèle à l'œil qui ne sait pas voir. M. Ingres a-t-il réussi à s'absorber dans le chef de l'école romaine? L'analyse de ses œuvres répond à cette question. Dans la peinture chrétienne comme dans la peinture païenne, il n'a pu abdiquer l'indépendance de sa pensée. Il avait beau s'humilier, s'agenouiller devant le maître : sa pensée personnelle prenait possession de la toile et menait son pinceau hors des lignes déjà tracées. Il voulait recommencer le passé, vivre d'une vie qui ne fût pas la sienne, et sa pensée le ramenait malgré lui dans le présent. C'est un étrange spectacle et qui pourtant s'est déjà présenté plus d'une fois. M. Ingres n'est pas le premier qui, dans le domaine de l'art, ait voulu rebrousser chemin au lieu de marcher en avant; mais un tel projet ne peut s'accomplir, lorsqu'il est conçu par un esprit capable de vivre par lui-même. Il n'est permis qu'aux esprits médiocres de s'absorber dans le passé : c'est pourquoi M. Ingres, malgré sa ferme volonté de suivre pas à pas le chef de l'école romaine, n'a pas réussi dans son entreprise. En dépit de sa docilité, il est demeuré lui-même, et cet échec glorieux n'était pas difficile à prévoir.

GUSTAVE PLANCHE.

POÉSIES.

A UNE JEUNE MARONITE.

O Nassîm! jeune fille au regard indulgent,
Qui portes sur la tête une corne d'argent
D'où pend la longue mousseline,
Parmi les cèdres bruns et les champs de mûriers,
Ta maison, où sont nés tant d'illustres guerriers,
Blanchit au loin sur la colline.

Assise sur le seuil, tu regardes s'ouvrir
Les vallons à tes pieds, et le ruisseau courir
Jusqu'à la plaine qu'il arrose,
Et cette grande mer où dans les lointains bleus
S'endorment sur les flots Chypre aux coteaux vineux
Et Rhodes où naquit la rose.

Nassîm! j'aime tes yeux clairs comme le cristal,
Ton front qui fait pâlir l'albâtre oriental,
Tes lèvres vierges de mensonges,
Ton regard ingénu, ton cœur franc comme l'or,
Et je sens près de toi mon cœur qui bat encor,
Et ta beauté trouble mes songes.

Hélas! si le destin ne m'avait entraîné,
J'aurais voulu rester à ta vie enchaîné;
J'aurais fait prospérer la vigne
Qui revêt la montagne au pied de ta maison,

Et j'aurais de mes mains taillé dans la saison
Tes mûriers disposés en ligne.

Et je t'aurais aimée, ô perle du Liban,
Comme Jacob aima la fille de Laban,
Comme une épouse chaste et belle,
Car j'ai cru deviner que l'humble voyageur
N'était pas éloigné du chemin de ton cœur,
Jeune fille aux yeux de gazelle!

Mais par-delà ces flots où ton regard se perd,
Au rivage opposé de cette vaste mer,
Sous un soleil triste et sans flamme,
Sous des cieux où le soir est voisin du matin,
Il faut que je retourne, esclave du destin,
Auprès d'une autre jeune femme.

Elle est svelte et brillante et belle comme toi,
Partout, sur son chemin, les cœurs sont en émoi;
Mais qu'elle a fait verser de larmes!
Car son ame est cruelle; elle aime à voir pleurer
Les yeux qui, pour un jour, ont osé s'enivrer
De sa jeunesse et de ses charmes.

Et cependant je l'aime, et m'en vais loin de vous.
Je quitte ton ciel bleu, tes vignes au vin doux,
Et ta maison de beaux jours pleine,
Et tes champs d'aloès, et tes orangers verts,
Et tes heureux jardins à l'abri des hivers,
Pour aller reprendre ma chaîne!

Adieu! donne ta main à quelque jeune émir,
Près de qui sans effroi tu puisses t'endormir,
Et qui croie au dieu de tes pères,
Qui défende ton seuil des Druses insolens,
Et qui de ses talons sache presser les flancs
Des chevaux aux longues crinières.

Mais songe quelquefois au triste voyageur
Qui sous d'autres climats emporte dans son cœur
Ton image, ô fleur de bruyère,
O Nassîm, fleur de myrte, orgueil de Broumâhna,
Et qui se souviendra du jour qui l'amena
Devant ta porte hospitalière.

A Broumâhna, dans le Liban.

LE CHANT DU CRAPAUD.

D'où viennent-ils, ces chants si doux
  Et cependant si tristes,
Que soupirent autour de nous
  D'invisibles choristes?

On croit entendre au bord de l'eau
  Pan, le dieu de l'automne,
Tirer de sa flûte en roseau
  Ce soupir monotone.

Dans les guérets et dans les bois
  Résonnent ces chants grêles;
On dirait que toutes ces voix
  Se répondent entr'elles.

La mélancolique chanson
  S'éteint, puis recommence,
Et c'est toujours le même son
  Et la même cadence.

Mais je vois passer près de moi
  Comme une forme impure...
— Ah! je te reconnais : c'est toi,
  Horrible créature!

Être immonde, hideux crapaud,
  Misérable reptile,
Avec ton œil terne et ta peau
  Gluante comme l'huile!

Eh quoi! ce chant mystérieux
  Dont j'admirais le charme,
Qui tout à l'heure dans mes yeux
  A fait sourdre une larme,

Ce soupir qui doit émouvoir
  Plus d'une jeune fille,
Quand elle va rêver le soir
  Sous la sombre charmille :

C'est le chant d'amour, c'est le cri
  De cette bête impure,
Hôte du cloaque pourri,
  Rebut de la nature!

Ah! dis-moi, pourquoi donnes-tu,
Nature impénétrable,
— Toi, dont j'admire la vertu
Et l'ordre inaltérable, —

Au paon stupide un si beau corps,
Des yeux doux aux vipères,
Aux insensés des bras si forts,
Tant d'éclat aux panthères?

Une voix si tendre aux crapauds,
Aux renards tant de graces?
Et pourquoi tant d'hommes si beaux
Ont des ames si basses?

LA HAIE.

Qu'elle est verte et paisible, au bord de ce sentier,
Cette haie abondante où fleurit l'églantier,
Où sur les aubépins et les pruniers sauvages
Grimpe la clématite aux flexibles branchages!
La rosée a semé les feuilles et les fleurs
De gouttes que le jour peint de mille couleurs.
Dans la haie est caché le nid d'une fauvette;
Sous ce fouillis obscur, on aperçoit sa tête;
Elle est là, familière, et qui couve ses œufs,
Et dans la touffe sombre on voit briller ses yeux.
C'est un monde de paix, de fraîcheur et de joie,
Et le soleil rayonne et le sentier poudroie.
Le vent dort; le buisson, auprès d'un champ de blé,
Repose, et d'aucun bruit son calme n'est troublé
Que des oiseaux chantans, des abeilles ronflantes,
Ou du lézard craintif qui s'enfuit sous les plantes.

Mais voici tout à coup venir par le chemin
Un enfant débraillé, le bâton à la main,
Le chapeau sur l'oreille et sifflant en sourdine;
Il a l'air insolent et la face mutine;
Il vient d'un air vainqueur, le gamin malfaisant,
Et plonge son bâton dans la haie en passant.
Les gouttes de rosée, à travers les épines,
Tombent comme des pleurs sur les herbes voisines,

Et la pauvre fauvette, effrayée à ce bruit,
Se dresse en frémissant sur ses œufs et s'enfuit.
Il se penche aussitôt sur la haie entr'ouverte,
Il arrache le nid à sa retraite verte;
Mais à son doigt impie un des œufs s'est heurté,
Un lambeau de chair vive, informe, ensanglanté,
S'échappe de la coque et tombe sur la terre.
Lui, sans s'inquiéter des plaintes de la mère,
De la haie entamée et du nid violé,
Et laissant sur ses pas ce monde désolé,
Rempli d'indifférence et de calme et de joie,
Il poursuit son chemin, cherchant une autre proie.

Ainsi, peuple léger, pareil à cet enfant,
Combien, sans y songer, sous ton pied triomphant,
Tu brises en passant d'existences tranquilles!
Que de travaux perdus, que d'efforts inutiles!
Que de stériles fleurs, de germes avortés,
D'édifices croulans, de plans décapités!
O peuple insouciant, que d'utiles idées,
Qui germaient lentement, par le temps fécondées,
Meurent avant d'éclore et de porter un fruit,
Embryons qu'au hasard ta rude main détruit.

CHARLES REYNAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1851.

La parole est aux événemens, et l'on connaît ceux qui se sont accomplis. Ce n'est le moment ni de les raconter, ni de les caractériser; ils entrent à peine dans l'histoire. Quelques jours seulement nous séparent du scrutin du 20 décembre; nous attendons le régime nouveau qui doit en sortir.

Aujourd'hui nous resterons dans le domaine purement littéraire. Quand fut-il d'ailleurs plus nécessaire de rasséréner les ames, de combattre les fausses doctrines, de défendre ces lois sociales qui n'auraient jamais besoin d'appeler la force à leur aide, si on les avait toujours entourées d'assez de déférence et de respect? Comment se dérober à cette mission réparatrice qui peut changer de forme suivant les vicissitudes publiques, mais qui s'exerce constamment au nom des mêmes vérités? L'anarchie intellectuelle et morale, tel est malheureusement le funeste point de départ de ces passions fébriles que nous voyons se traduire en déchiremens et en désordres. Ah! détournons nos regards de ces sinistres images et de nos discordes intérieures. Reportons-les plutôt là où il y a pour notre drapeau des gloires moins pénibles à acquérir, et où l'ascendant de la France se manifeste, comme il vient d'éclater sur les côtes marocaines, devant Salé.

Plus que jamais il s'agit de rétablir dans le domaine de la pensée ce sentiment de réparation et d'ordre, ce culte pour le vrai et le bien, trop long-temps oubliés au milieu des enivremens de la prospérité. Que de fois alors ceux qu'on traitait de censeurs importuns ont averti les intelligences contemporaines qu'elles se préparaient, par leurs prodigalités brillantes, des jours d'angoisse et de regret, qu'elles imitaient ces millionnaires imprévoyans qui, à force d'abuser du superflu, finissent par perdre le nécessaire! Que de fois ils se demandaient, avec une sorte de douloureux pressentiment, si les coupables excès des imaginations ne creusaient pas sous nos pieds ces abîmes qui, en s'entr'ouvrant, laissent échapper des flammes menaçantes et de livides lueurs! Ce rôle

d'avertissement et de conseil, utile et salutaire toujours, le devient plus encore quand les temps et les esprits sont plus troublés.

Au milieu des émotions de cette quinzaine, y a-t-il eu place pour ces calmes sujets d'étude, pour ces récréations élégantes, ornemens des sociétés paisibles, distractions passagères des sociétés agitées? Oui sans doute, et un regard jeté sur les théâtres suffirait pour prouver que le public ne renonce pas si aisément à ses habitudes et à ses plaisirs. Et nous, s'il y revient, faut-il nous en détourner? Assurément il serait puéril, coupable presque, de s'y arrêter cette fois avec trop d'insistance; nous nous reprocherions tout ce qui ressemblerait à une obstination d'esprits frivoles : pourtant il convient d'y toucher, d'en dire un mot en passant, ne fût-ce que pour rester dans notre rôle en suivant le mouvement de cette société dont la vie intime, intellectuelle et morale se mêle constamment à la vie extérieure et publique : double existence, mouvement parallèle dont l'ensemble forme plus tard l'histoire complète d'une époque et d'un pays.

Presque tous les théâtres luttent, par de persévérans efforts, contre les circonstances qui portent ailleurs l'attention et l'intérêt. Au Théâtre-Français, *Mademoiselle de la Seiglière* a retrouvé tout son succès des premiers jours, succès très réel, très légitime, constaté ici même avec trop d'autorité et de justesse pour que nous ayons à y revenir. Quoi qu'en aient dit quelques juges malveillans, le marquis de la Seiglière, tant reproché à M. Jules Sandeau, n'est pas une caricature, encore moins une satire : c'est un type, un type offert à la comédie, comme tout ce qui trahit ou résume, sous une forme quelconque, les secrètes faiblesses du cœur humain. Ce qui nous plaît dans *Mademoiselle de la Seiglière*, ce qui nous semble la pensée même de l'ouvrage, c'est que, loin de consacrer ou d'aigrir les dissidences d'opinion ou de caste, l'auteur a voulu les déjouer toutes; l'action se noue entre les prévoyans et les habiles, au nom de leurs intérêts, de leurs passions et de leurs rancunes; puis survient un sentiment naïf, un amour vrai, naissant dans deux cœurs sincères, et tout se dénoue et s'arrange au moyen de cet amour qui n'est ni émigré, ni révolutionnaire, mais qui se charge d'unir le passé au présent par la plus douce des chaînes.

Ce n'est pas nous, à coup sûr, qui nous plaindrons de voir les noms vraiment littéraires se rapprocher du théâtre, s'y acclimater, y multiplier leurs tentatives, y établir avec le public des communications plus directes et plus vives. Après nous avoir montré dans des cadres d'une rusticité un peu suspectes ces légendes de chaumière et de bergerie, ces scènes de la vie champêtre qui ressemblaient trop à des épigrammes contre la société civilisée, voici que Mme Sand, par un nouveau caprice d'artiste et de poète, s'est avisée de continuer Sedaine, et de donner une suite au *Philosophe sans le savoir*. Les *suites*, on le sait, réussissent rarement au théâtre; Corneille y a échoué; Beaumarchais, dans *la Mere coupable*, n'est parvenu qu'à attrister et à enlaidir les piquantes physionomies du *Mariage de Figaro*. Il y a dans une œuvre d'art, dans une œuvre dramatique surtout, je ne sais quel jet libre et spontané que rien ne remplace plus tard, lorsqu'on veut y ajouter ou y reprendre. *Le Mariage de Victorine* est plutôt une étude qu'un drame. Préoccupée d'un retour sincère et louable vers le simple et le vrai, Mme Sand a feuilleté Sedaine, comme elle feuilletait naguère ce

livre charmant que la nature tient sans cesse ouvert sous les regards qui savent la comprendre et l'aimer. Elle a été tentée par l'aimable figure de Sedaine, chez qui le naturel fait tout pardonner, et le gracieux rôle de Victorine a achevé de la séduire. Ce que nous blâmerons dans la nouvelle pièce de Mme Sand, c'est qu'à force d'éviter les complications et les effets, de chercher dans l'analyse seule d'un sentiment, dans l'étude attentive et subtile d'un repli du cœur, cet élément de curiosité et de succès que le drame demandait jadis au fracas des péripéties, l'auteur finit par nous promener dans le vide, et le spectateur somnolent a besoin d'un effort pour saisir ce tissu léger, amoindri, où rien n'arrête plus les yeux ni la main. La pièce de Sedaine n'est pas, que nous sachions, surchargée d'événemens; pourtant l'intérêt s'y soutient et va croissant jusqu'à la fin, personnifié, pour ainsi dire, dans cette charmante Victorine qui trahit, dans les dernières scènes, une passion si dramatique et si vraie. Chez Mme Sand, il faut bien l'avouer, Victorine a perdu quelque peu de sa grace et de sa fraîcheur. Tout se réduit à savoir si Alexis Vanderk l'aime véritablement; en conscience, ce n'est pas assez pour trois actes, malgré l'intervention de Fulgence, nouveau personnage créé par Mme Sand, et qui, dans sa rivalité avec Alexis Vanderk, joue un rôle bizarre, équivoque, presque odieux dans les premiers actes, presque touchant dans le dernier.

Tout cela, on le voit, n'est pas de nature à donner à un drame beaucoup de mouvement et de vie, et il faut au théâtre d'autres conditions pour passionner la foule. N'importe : il y a dans *le Mariage de Victorine* des qualités d'analyse et de style qu'il serait injuste de méconnaître, et qui reposent des vulgarités bruyantes de la plupart de nos auteurs : ce qu'il faut aussi y louer sans réserve, et surtout sans témoigner une surprise qui aurait trop l'air d'une malice, c'est le parfum d'honnêteté qu'on respire dans toute la pièce, l'irréprochable pureté de l'ensemble, et surtout le tact exquis avec lequel Mme Sand s'est préservée des déclamations sur les inégalités sociales, un peu prodiguées par le bon Sedaine. Mme Sand a deviné que ce qui faisait partie, en 1765, du bagage des gens d'esprit pouvait bien, en 1851, avoir passé dans le camp contraire, et elle a résisté a la tentation. Sachons lui en tenir compte. Espérons que ce retour d'un esprit éminent aura des imitateurs, et que l'on comprendra mieux chaque jour le vrai rôle de l'écrivain aux époques agitées : éviter tout ce qui irrite et divise; rechercher tout ce qui unit et console.

Ce qui fait le mérite des beaux-arts, et particulièrement de la musique, c'est qu'ils échappent facilement aux perturbations accidentelles de la politique, et qu'ils portent avec eux une sérénité inaltérable. Écoutez une symphonie de Beethoven, la *Symphonie pastorale* par exemple, et, quelque préoccupé que soit votre esprit, il sera bientôt subjugué par l'inspiration du maître suprême qui a eu la puissance de réaliser ce tableau magnifique des vicissitudes de la nature. Tel n'est pas, sans doute, l'avantage de la musique dramatique, dont le but essentiel est de se mêler à nos passions pour en exprimer tour à tour le calme et l'agitation. Toutefois l'objet de la musique dramatique, aussi bien que celui de la musique instrumentale, est de traduire les sentimens éternels de l'ame humaine et de nous soustraire aux tristesses des faits contemporains.

Le troisième théâtre lyrique, dont l'existence est encore si précaire, a failli avoir une bonne fortune. M. Félicien David s'est décidé à composer un opéra

en trois actes, qui était destiné au théâtre de l'Opéra-Comique. Par suite de quelques difficultés survenues entre le directeur de l'Opéra-Comique et le compositeur, celui-ci est allé offrir son œuvre au troisième théâtre lyrique, qui venait de s'ouvrir, et qui a accepté avec reconnaissance le cadeau qu'on lui faisait. En effet, le nom déjà populaire de M. Félicien David était de bon augure pour un théâtre qui se proposait surtout de venir en aide aux jeunes musiciens français, dont la carrière est si difficile. L'événement a-t-il justifié toutes les espérances qu'avait conçues une partie du public sur l'avenir réservé au talent de M. Félicien David? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Le sujet de l'opéra de M. Félicien David, *la Perle du Brésil*, pour être un sujet de fantaisie, n'en est pas moins fort ordinaire et puisé dans les données les plus communes et les plus usées. Zora est une jeune étrangère qui a été recueillie encore enfant sur un champ de bataille par l'amiral portugais Salvador, qui en a pris soin et l'a fait élever à Lisbonne dans la religion catholique. Devenue une grande et belle personne, pieuse et toute charmante, Zora est l'objet d'une admiration générale. Le roi, les plus grands seigneurs de la cour, et surtout l'amiral Salvador, sont tous sous le charme d'une personne aussi distinguée, lorsqu'on apprend que Zora vient d'être enlevée par l'ambassadeur de Suède, le comte de Horn, qui en était éperdûment amoureux. Délivrée par un jeune cavalier, Lorenz, Zora revient tout heureuse dans les bras de son tuteur, l'amiral, qui éprouve pour sa pupille un sentiment plus vif que celui d'un père. Aussi l'amiral Salvador, au moment d'entreprendre un voyage pour le Nouveau-Monde, se décide-t-il à la faire embarquer avec lui. Tout le second acte se passe au milieu de l'Océan, sur le vaisseau amiral le *Saint-Raphaël*, qui renferme dans ses vastes flancs bien des élémens de discorde. En effet, une lettre saisie apprend à l'amiral que Zora est éprise du jeune Lorenz. Cette découverte donne lieu à une scène des plus tumultueuses au milieu de laquelle l'amiral déclare, à la stupéfaction générale, que Zora va devenir sa femme. Le troisième acte nous introduit dans une forêt vierge du Brésil, dont un fort beau décor représente la riche végétation. Une lutte s'engage entre les Portugais et les sauvages du Nouveau-Monde, lorsque Zora intervient au milieu des combattans et fait connaître, par quelques refrains d'une chanson naïve qui sont restés gravés dans sa mémoire dès sa plus tendre enfance, qu'elle est la fille de l'ancien cacique de ces contrées. Tout s'explique alors, tout s'arrange, et le drame finit, si drame il y a, par le mariage de la Perle du Brésil avec le cavalier Lorenz. Telle est la donnée du libretto que M. David a bien voulu mettre en musique, donnée qui a été traitée cent fois par M. Scribe avec l'esprit et la dextérité qu'on ne saurait lui refuser.

M. Félicien David aura sans doute été séduit par les perspectives que ce poème offrait à son imagination; il n'aura pas été fâché de repasser encore une fois le grand Océan et d'aller revoir les rivages qu'il avait déjà visités dans son *Christophe Colomb*. N'était-il pas à craindre qu'en parcourant les mêmes parages, le compositeur ne fût également attiré dans le même cercle d'idées, idées gracieuses, mais de courte haleine, dont il eût été nécessaire de varier un peu la monotonie? L'ouverture de *la Perle du Brésil* est un morceau sans caractère, trop long et mal ordonné dans les différentes parties qui le composent. On s'attendait à mieux de la part d'un musicien qui connaît les res-

sources de l'orchestre, et qui a réussi à trouver plusieurs effets heureux. Au premier acte, on peut signaler une jolie romance de ténor, dite avec goût par le chanteur qui représente le personnage de Lorenz. Puis vient un trio pour deux voix de femme et une voix de ténor, dont le motif est repris successivement en forme de canon par chacun des trois personnages, et au milieu duquel se trouve encadrée une ballade que chante Zora avec accompagnement de chœur. Les airs de danse du second acte sont agréables, et le quatuor pour deux voix de femme, ténor et basse, qui forme l'avant-propos du finale, est sans contredit le meilleur morceau de tout l'ouvrage. Ce quatuor est accompagné avec ce goût ingénieux et sobre qui a fait la fortune du *Désert* et de quelques parties de *Christophe Colomb*. L'introduction instrumentale du troisième acte est tout aussi dépourvue de caractère que l'ouverture, et cependant c'était là une belle occasion pour M. Félicien David de nous donner une bonne page de musique pittoresque, comme il s'en trouve tant dans les œuvres de Mendelssohn et dans les grands symphonistes allemands. A vrai dire, il n'y a de remarquable dans tout le troisième acte qu'un air de basse avec chœur que le public a redemandé. Ce coup d'essai dramatique est-il décisif pour la destinée de M. Félicien David? Nous serions tentés de le croire. Nous n'avons pas remarqué dans les trois actes de *la Perle du Brésil* cette inexpérience de bon augure, ces tâtonnemens vigoureux qui laissent entrevoir une veine féconde. Tout y est proprement, mais faiblement écrit; les mêmes idées se représentent incessamment sous les mêmes formes qui accusent une nature délicate resserrée dans un cercle très étroit. Un critique fort compétent écrivait ici même, il y a quelques années, à propos de M. Félicien David, qu'il était bien possible que l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb* fût déjà arrivé aux limites de son gracieux empire : la musique de *la Perle du Brésil* confirme ce jugement.

L'exécution de l'opéra de M. David, sans être parfaite, est au moins supportable. Mlle Duez, qui représente l'héroïne Zora, est une cantatrice qui ne manque pas de talent, et dont la voix de *mezzo soprano*, assez timbrée et assez flexible, gagnerait à être mieux dirigée. M. Philippe est un jeune ténor dont la voix vibrante n'est point désagréable; mais ce qu'il y a de mieux au troisième théâtre lyrique, ce sont les chœurs et surtout l'orchestre que M. Varney dirige avec intelligence.

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient d'éprouver un échec qui interrompra pour quelque temps peut-être l'étonnante prospérité à laquelle il s'est habitué depuis un ou deux ans. *Le Château de la Barbe-Bleue*, dont le sujet est emprunté à un assez mauvais roman de M. Eugène Sue, n'aura pas même le succès de ces partitions laborieuses qui ne vivent quelques jours au théâtre que grace à la fantasmagorie de la mise en scène et au talent des acteurs. Puisque M. de Saint-Georges avait consenti à puiser dans un roman connu la donnée d'un libretto d'opéra-comique, il aurait dû pousser plus loin encore la modestie en copiant tout simplement la fable conçue par M. Eugène Sue, qui est du moins vraisemblable et parfois intéressante, et non pas complétement absurde comme celle qu'il y a substituée.

Un certain comte de Rochambeau, qui vivait du temps de Louis XIV, s'en va chercher dans les Indes un oncle riche, dont il espère devenir l'héritier. Il arrive à Madras, le cœur rempli d'une image charmante, l'image d'une jeune

fille qu'il a aperçue un soir au château de Saint-Germain, où résidait alors le roi d'Angleterre, Jacques II, sous la protection de Louis XIV. Le comte de Rochambeau, en débarquant dans une auberge de Madras, la trouve occupée par une troupe de flibustiers, qui lui parlent aussitôt d'une femme mystérieuse, la *Barbe-Bleue*, dont la main s'est déjà appesantie sur quatre maris qui ont tous disparu l'un après l'autre. Cette terrible femme, qui fait une si grande consommation de maris, habite un château assis sur un roc escarpé et de toutes parts impénétrable. Sans plus ample informé et sans autre intérêt que la curiosité, le comte de Rochambeau, suivi d'un compagnon de voyage qui s'appelle le chevalier de Lantillac, se décide à visiter la terrible Barbe-Bleue malgré tous les dangers dont on le menace. On a déjà deviné que cette femme mystérieuse n'est autre que la belle inconnue que le comte a vue une seule fois au château de Saint-Germain, et dont le souvenir est resté gravé dans son cœur. Au troisième acte, les choses s'éclaircissent encore davantage, car on apprend, non sans peine et encore moins sans ennui, que la Barbe-Bleue est la propre nièce du roi Jacques II, qui se croit obligé de donner en mariage au comte de Rochambeau cette nièce bien-aimée. C'est là, on le voit, une fable dénuée d'intérêt comme de vraisemblance; malheureusement la musique n'est pas de nature à atténuer l'ennui que vous fait éprouver la prose de M. de Saint-Georges. M. Limnander est un Belge qui est venu s'établir en France depuis plusieurs années. Il s'est fait connaître d'abord par quelques morceaux détachés qui ont été exécutés dans un ou deux concerts publics, puis par un opéra-comique en trois actes, *les Monténégrins*, où l'on a remarqué du talent et une certaine vigueur de style. La musique de *la Barbe-Bleue* confirmera, sans y rien ajouter, l'opinion qu'on s'était faite du mérite de M. Limnander. Il est assez curieux de remarquer en passant que, depuis qu'on s'occupe avec succès de musique instrumentale, on ne sait plus faire une ouverture en France. Ni M. Félicien David dans *la Perle du Brésil*, ni M. Limnander dans *la Barbe-Bleue*, n'ont réussi à condenser dans un avant-propos symphonique les principales idées qui se trouvent éparses dans leurs partitions. M. Limnander a bien essayé de composer une ouverture assez développée et que l'on a pu entendre à la répétition générale de son dernier ouvrage, mais le compositeur s'est ravisé depuis, et il a eu le bon esprit de supprimer l'ouverture en ne laissant que quelques mesures d'introduction qui ne manquent pas de couleur. Au premier acte, on remarque une ballade, *Sur la cime du pic terrible*, qui ressemble à toutes les ballades qu'on entend à l'Opéra-Comique. Un duo pour soprano et ténor entre le comte de Rochambeau et Mirette, la suivante de la Barbe-Bleue, dont l'*andante* a de la grace, mais qui n'est dans son ensemble qu'un long point d'orgue à deux voix; un air de basse que chante le boucanier, écrit avec prétention, et puis une romance de ténor qui n'a rien de saillant, complètent le menu de cet acte. A l'acte suivant, dont la scène se passe dans l'intérieur du château de la Barbe-Bleue, on peut signaler un chœur chanté dans la coulisse, un quatuor sans grands développemens, une nouvelle ballade, *à Lahore jadis régnait un roi*, dont la mélodie connue pourrait bien être empruntée à quelque chanson populaire. Au troisième acte, qui est d'une longueur à fatiguer la plus angélique patience, se trouvent une gracieuse romance pour voix de ténor, un duo en écho qui exprime une des situations les plus burlesques qu'on puisse

imaginer, un trio avec chœur qui a de la vigueur, et puis encore un duo d'amour qui produirait de l'effet, s'il était mieux conçu, moins long et placé dans une meilleure situation.

L'opéra du *Château de la Barbe-Bleue* est l'œuvre d'un homme de talent, d'un musicien instruit, qui connaît l'orchestre et qui a plus de passion que de distinction dans les idées. Cette partition, trop touffue, renferme trois fois plus de musique qu'on ne saurait en supporter dans un opéra-comique, et chacun des nombreux morceaux qui la composent n'a pas d'autre raison d'être que le plaisir du compositeur. C'est le système de la mauvaise école italienne sans ses avantages, c'est-à-dire de la musique pour de la musique sans que l'intérêt de l'action en explique la nécessité. Mme Ugalde, qui remplit le rôle très important de la Barbe-Bleue, n'a pas été cette fois plus heureuse dans son entreprise que M. Limnander dans la sienne. Elle chante trop, et les morceaux confiés à son talent audacieux manquent d'originalité. Ce ne sont que des vocalises qui fatiguent son organe aussi bien que le public. M. Dufrène, qui est chargé du personnage du comte de Rochambeau, est un ténor de province, dont la voix, un peu pâteuse et terne, n'est pas dépourvue de charme. M. Dufrène chante avec assez de goût, mais on peut lui souhaiter un peu plus de distinction. M. Coulon, jeune élève du Conservatoire, possède une voix de basse qui produit un bon effet dans le fragment de ballade qu'il chante au second acte, ainsi que dans d'autres morceaux du rôle de boucanier qui lui est échu tout à coup sans qu'il ait pu s'y préparer suffisamment. Cette voix, un peu rude, gagnera beaucoup à s'assouplir.

L'Opéra a donné un nouveau ballet, *Vert-Vert*, qui n'est qu'un cadre ingénieux disposé pour faire valoir le talent d'une jeune danseuse que nous envoie l'Italie. Mlle Priora est née à Milan. Elle est grande, svelte, flexible, aux traits un peu sévères, et elle semble avoir été mise au monde tout exprès pour danser. Sa pantomime est noble; ses gestes, peu nombreux, sont expressifs, et révèlent un sentiment élevé de l'art. Elle danse avec vigueur, et sa jambe nerveuse et souple se déroule au gré de sa fantaisie. Il y a de la Taglioni dans cette jeune fille, et le public a fait à Mlle Priora un accueil plein d'espérances.

A. DE PONTMARTIN.

Notes historiques sur la Vie de Molière, par M. A. Bazin (1). — Un intérêt particulier s'attache à cette nouvelle édition d'un excellent travail de critique littéraire qui, lors de son apparition dans cette *Revue* (2), fut justement regardé comme la pierre de touche à laquelle il fallait soumettre toutes les précédentes biographies de Molière. M. Bazin avait, dans cette curieuse étude, laissé, comme il le disait lui-même, son dernier mot sur l'auteur du *Misanthrope* : c'est pour ainsi dire l'adieu d'un homme de goût aux lettres, qui avaient fait le charme de sa vie. En faisant marcher de front la critique littéraire et la biographie, en retraçant avec la sympathie qu'éveillent les belles choses l'historique de chaque comédie, M. Bazin a fait revivre dans sa vie intime, dans sa gloire et dans ses douleurs, cet étonnant écrivain, *ce contemplateur*, comme le nommait Boileau,

(1) Paris, Techener, 1851, in-18.

(2) Voyez les livraisons du 15 juillet 1847 et du 15 janvier 1848.

qui n'a point de maître dans le passé, et qui sans doute n'en aura point dans l'avenir. Éclaircir le petit nombre de renseignemens qui nous ont été transmis sur la vie de notre grand comique, les faire coordonner avec les faits publics et avérés de l'histoire, dégager la légende qui se forme autour de tous les noms éclatans, substituer la certitude au mensonge, la vérité à la calomnie, tel est le but que M. Bazin s'était proposé d'atteindre, et qu'il a heureusement touché. Ce qui donne beaucoup de prix à cette œuvre d'érudition sagace et patiente, c'est que l'auteur, sans exagérer les rapprochemens, a toujours expliqué l'écrivain par l'homme, par les circonstances intimes de sa vie et la société de son temps; c'est surtout la façon piquante dont il a donné ce qu'on pourrait appeler la biographie de chaque pièce. Il y a en effet dans les comédies de Molière les hommes du XVIIe siècle et l'homme de tous les temps, la peinture des éternelles faiblesses de notre nature, et celle des ridicules et des travers qui naissent et meurent avec chaque génération. Dans *le Misanthrope*, *l'Avare*, *l'École des Femmes*, le *Tartufe*, Molière, moraliste et *contemplateur*, sonde jusqu'aux derniers abîmes les replis du cœur humain, et il devient, par la force de la vérité, le contemporain de tous les âges. Dans *les Précieuses*, *la Critique de l'École des Femmes*, *les Femmes savantes*, il est surtout l'homme du XVIIe siècle. Esprit ferme et droit, écrivain de génie à force de bon sens et toujours écrivain de grand style, il poursuit dans chacune de ses pièces la fausseté de l'esprit et du langage.

Les Précieuses et *la Critique* ne sont en quelque sorte que les premières escarmouches d'une guerre dont *les Femmes savantes* seront plus tard le suprême et dernier combat. Le Lysidas de *la Critique*, en se dédoublant dans *les Femmes savantes*, deviendra Trissotin et Vadius; Climène annonce déjà Philaminte, comme Dorante annonce Clitandre, comme Élise annonce Henriette, et il ne faut pas s'étonner que Molière ait insisté complaisamment, et à trois reprises différentes, sur des travers qui sont au fond les mêmes; car, en attaquant les pédans, les prudes, leurs sentimens affectés et, comme le dit La Bruyère, *leurs prononciations contrefaites*, il défendait en même temps ses propres ouvrages, dont la cause était inséparable de la cause du bon sens et du bon goût. La gradation dans les trois pièces est curieuse à observer. Poète comique dans les deux premières, il devient dans la troisième un moraliste profond, tout en restant encore un satirique inimitable, et, dans le développement successif de la même idée, il ne fait que suivre le développement même des mœurs de son temps. En effet, de précieuses qu'elles étaient d'abord, certaines femmes étaient devenues encyclopédistes tout en restant romanesques. Elles savouraient La Calprenède et Mlle de Scudéry, en même temps qu'elles méditaient Platon et Descartes. Elles ne tenaient plus seulement des bureaux d'esprit, mais de véritables académies des sciences, et la poursuite vaniteuse d'un savoir souvent stérile les détournait de leurs devoirs d'épouses et de mères. Dans cette phase nouvelle de la *préciosité*, il n'y avait donc plus seulement un ridicule, mais un véritable danger social, et c'est ce danger que Molière combat corps à corps. Ce qui s'est passé depuis deux siècles dans la société française justifie pleinement la donnée morale des *Femmes savantes*, à savoir que les femmes, en cherchant à forcer leur talent et leur vocation, à sortir de la destinée de leur sexe, n'arrivent souvent qu'à l'impuissance et au ridicule, et ce qui le prouve,

c'est la lignée d'Armande et de Bélise qui s'est perpétuée jusqu'à notre temps, comme pour rendre la pièce du grand comique d'une vérité toujours présente. En effet, au XVIIIe siècle, Bélise, devenue la maîtresse d'un athée, remplace Descartes par le baron d'Holbach, et la sentimentalité innocemment nuageuse de Mlle de Scudéry par le positivisme du chevalier de Bertin. Bientôt Bélise renonce à la philosophie pour la politique ou l'économie sociale; elle travaille à *désubalterniser* son sexe, et nous arrivons de la sorte à la femme réformatrice, en rencontrant successivement sur notre route les femmes esprit-fort, les *tricoteuses*, les femmes romantiques, les femmes libres, les femmes *bas-bleus* et les femmes incomprises. Les modes ont beau changer : sous leur toilette nouvelle, nous reconnaissons toujours Armande et Bélise; seulement c'était la pruderie qui distinguait les précieuses, c'est souvent le contraire qui distingue celles qui leur ont succédé.

En suivant dans les détails les œuvres du grand poète, en les comparant entre elles, on est frappé de voir avec quelle persistance et quelle logique Molière défendait la cause de la raison, de la probité et du bon sens. Dans *les Précieuses*, il combat l'hypocrisie des sentimens et du langage; dans *le Médecin malgré lui*, l'hypocrisie de la science; dans *Tartufe*, l'hypocrisie de la piété. Chaque étude a de la sorte sa contre-partie. *L'Impromptu de Versailles* est le pendant du *Bourgeois gentilhomme*, et, dans cette double peinture de la sottise titrée et de la sottise roturière, les portraits sont tracés avec une vérité si frappante qu'on les prit pour des signalemens. Quand *le Bourgeois gentilhomme* fut représenté à Paris, le 23 novembre 1670, le succès fut immense, parce que chaque bourgeois, dit Grimarest, croyait trouver son voisin peint au naturel et ne se lassait point d'aller voir ce portrait. Cependant, malgré les sarcasmes qui tombaient sur elle avec tant de gaieté et de malice, la bourgeoisie ne se montra nullement scandalisée et rit de bon cœur, tandis que, parmi les gens de cour, on murmura contre le rôle de Dorante, qui offrait le type accompli et sans aucun doute très reconnaissable des chevaliers d'industrie si nombreux au XVIIe siècle dans la haute société. L'un des ennemis les plus acharnés de Molière, De Visé, essaya de soulever contre lui toute la noblesse de France en l'accusant du crime de lèse-majesté; mais, cette fois comme toujours, Louis XIV s'interposa entre le poète et ses détracteurs, et si l'on se demande comment le grand roi laissait ainsi un simple comédien attaquer ce qu'au déclin de son règne l'un de ses ministres appelait le « corps sacré de la noblesse, » la réponse est toute simple : c'est que Louis XIV aimait à rire des ridicules que mieux que personne il était à même d'étudier des hauteurs de son rang, et qu'en cette période ascendante et glorieuse de sa vie, il continuait l'œuvre de Richelieu et se souvenait de la fronde.

Un des reproches les plus fréquens qui aient été adressés à Molière, reproche confirmé par la sévère autorité de Boileau, c'est d'être, comme on dit, tombé dans la farce. Sans doute, quand on se place au point de vue étroitement classique, quand on juge, comme certains rhéteurs, d'après le *code du goût*, qui n'est souvent que le code de l'impuissance et de l'ennui, on peut parfois se montrer sévère; mais il faut d'abord tenir compte des circonstances dans lesquelles Molière composa les pièces que l'on est convenu de regarder comme des farces. Directeur de théâtre et poète comique de la cour, Molière devait faire

rire le roi quand le roi voulait rire; de plus, il devait se conformer, pour attirer le public à son théâtre, au goût de la foule, habituée depuis long-temps aux parades de la comédie italienne, et c'est pour satisfaire à la double exigence de la foule et du roi qu'il écrivit des pièces du même genre. Il voulait amuser, il a réussi. Là est toute la question, et, dans tous les cas, on ne peut refuser à ces étourdissantes compositions le premier rang parmi les chefs-d'œuvre du même genre. Il nous semble d'ailleurs que l'on n'a point suffisamment pénétré le sens intime de certains détails, et que tel passage, signalé par un grand nombre de critiques et de commentateurs comme une véritable parade, n'est souvent en réalité qu'une scène de haute comédie : nous citerons à l'appui de cette remarque la querelle de Sganarelle avec Pancrace et Marphurius dans *le Mariage forcé*. Les coups de bâton de Sganarelle ne tombent pas sur les pédans, mais sur le pédantisme philosophique. L'aristotélisme scholastique, au XVIIe siècle, régnait encore souverainement dans l'école. L'université de Paris, au moment où fut représenté *le Mariage forcé*, poursuivait la confirmation d'un arrêt du parlement en date du 4 septembre 1624, qui prononçait la peine de mort contre ceux qui oseraient combattre le système d'Aristote, et de la sorte, en mettant le bâton aux mains de Sganarelle, Molière combattait à côté de Descartes. La cerémonie grotesque du *Bourgeois gentilhomme*, tant de fois et si vivement critiquée à cause de son invraisemblance, se trouva en quelque sorte justifiée, quelques années plus tard, par l'aventure de l'abbé de Saint-Martin. Ce digne abbé, qui cependant ne manquait pas d'esprit, s'imagina un beau jour, sur la foi de quelques plaisans, que le roi de Siam l'avait nommé mandarin et marquis de Miskou, et on lui conféra à Caen, en 1686, les insignes de sa nouvelle dignité.

Dans *le Malade imaginaire*, qu'on a voulu flétrir du nom de farce, la pensée morale éclate à chaque scène. Molière, en faisant d'Argan l'esclave de la médecine et de M. Purgon, en même temps qu'il en fait un époux dupé, un père injuste, un sot égoïste, Molière a voulu évidemment montrer, et il a montré, en effet, combien l'amour obstiné de la vie est destructeur de tout bon sentiment et de toute vertu, et la pièce n'est pas, comme l'ont dit ceux qui ne l'ont point comprise, une plaisanterie attristante sur les malades et les médecins, mais une admirable satire contre l'égoïsme.

L'intéressante étude de M. Bazin, qui succède à tant d'autres études, ouvre encore, dans les œuvres du grand poète comique, une foule de perspectives nouvelles, car Molière est au premier rang de ces rares élus qui grandissent de siècle en siècle, et qui restent toujours jeunes et toujours vrais, parce qu'ils reflètent le monde et la vie. On l'a dit justement : chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière, et, plus on s'éloigne du temps où il a vécu, plus on apprend à l'admirer, en le comparant à ceux qui l'ont précédé, et surtout à ceux qui l'ont suivi. La comédie de caractère et de mœurs, la haute comédie, c'est-à-dire celle qui réunit à la fois l'enseignement moral, la moquerie, la raison, la vérité, la passion, la poésie; la farce, dans laquelle il épuisa la poétique du rire; le drame romantique, Molière a touché à tout, et dans chaque genre il est resté le maître souverain. S'il emprunte à ceux qui l'ont précédé, et nous ne parlons ici que des écrivains de l'Europe moderne, il semble qu'il ne l'ait fait que pour les écraser par la comparaison;

car, à l'exception de *la Farce de Pathelin*, sur la limite extrême du moyen-âge, et du *Menteur* au XVIIe siècle, on ne trouve avant lui que d'informes essais, où figurent, pour tous personnages, des vieillards imbéciles, de jeunes débauchés, des femmes de toutes les espèces, excepté, comme le dit Suard, de l'espèce honnête, et des intrigues uniquement défrayées par deux ou trois déguisemens, trois ou quatre surprises et autant de reconnaissances. Molière arrive; d'un coup il fait oublier tous ceux qui l'ont précédé, et, en emportant dans la tombe sa puissance d'observation, sa verve et son style inimitable, il efface tous ceux qui l'ont suivi. Il aura des imitateurs souvent heureux, il n'aura plus de rivaux. Regnard, Le Sage, Piron, Gresset dans *le Méchant*, Sedaine dans *le Philosophe sans le savoir*, rencontreront encore une haute inspiration, mais ils resteront tous éloignés du maître de la distance qui sépare le talent du génie.

Certes, ce serait une belle étude littéraire que celle qui embrasserait depuis les premiers temps jusqu'à nos jours l'histoire de l'art dramatique en France, et quand on parle de Molière, il est difficile de ne point songer à cette œuvre. Ce que nous ont appris M. Sainte-Beuve sur le XVIe siècle et Molière, M. Magnin sur le moyen-âge, ne fait que rendre plus attrayantes encore les époques qui sont restées dans l'ombre. Que de changemens en effet sur cette scène du théâtre, mobile et variée comme celle du monde, depuis le jour où Rome victorieuse nous donne ses mœurs et ses plaisirs! Chez nous, comme chez les Grecs, l'art dramatique à l'origine est un enseignement religieux, et le drame embrasse la création tout entière. Exclusivement guidé par la foi qui l'inspire, il marche au hasard à travers l'infini; il offre aux populations croyantes le tableau des grandes scènes de la tradition religieuse, le monde du passé et le monde de l'avenir, le paradis des premiers jours où elles retrouvent leurs premiers parens, l'enfer et le paradis de la vie future où elles trouveront le Dieu qui punit et qui récompense. La foule alors regardait avec les yeux de la foi, et la puissance du drame sacré n'était pas un triomphe de l'art, mais un miracle de la croyance. Quand le mysticisme a replié ses ailes, le drame redescend sur la terre, et semble de nouveau se convertir au paganisme. Il demande des modèles à l'Italie, et non-seulement à l'Italie de Plaute, de Sénèque et de Térence, mais à l'Italie toujours païenne de Boccace, de Pogge, de Machiavel et de Bibbiena. Dans cette grande époque du scepticisme et de l'érudition, il est érudit et railleur, sans idéal, sans originalité, et toujours effacé par ceux qu'il reproduit et qu'il imite. Au XVIe siècle, il imite encore; mais, original et créateur à la fois, il s'ouvre à tous les grands sentimens, il est romain, grec, chrétien, profondément vrai, profondément humain, et c'est là ce qui fait sa grandeur. Transformé, au XVIIIe siècle, en organe de la prédication philosophique, il travaille à démolir ce vieux monde qui doit s'abîmer bientôt dans un immense naufrage; ce n'est plus le cœur, la passion qui l'inspirent : c'est l'esprit, et son défaut, c'est l'excès de cet esprit même. Dans les jours troublés de la révolution, il est orageux comme une émeute, désordonné comme un discours de la convention, et presque toujours faux, parce qu'il exagère dans la politique comme dans le sentiment. Méthodique et régulier sous l'empire, il emprunte ses règles au classicisme; enfin, depuis vingt-cinq ans, il a tenté tous les systèmes, il a été tout à la fois religieux, chevaleresque, classique, parce

qu'une partie de cette société était conservatrice; romantique, c'est-à-dire révolutionnaire en littérature, parce qu'une autre partie était révolutionnaire en politique; il a été souvent atroce, parce qu'il s'adressait à un public blasé sur toutes les émotions fortes; obscène, parce qu'il avait besoin, pour réussir, de flatter des instincts dépravés; il a été fécond plus que dans aucune autre époque, parce qu'il était devenu mercantile. Au milieu d'une foule de productions destinées à ne vivre qu'un jour, il a donné des œuvres durables qui se placeront incontestablement à côté de ce qu'il y a de plus élevé dans notre répertoire du second ordre; mais, dans tous les genres vraiment littéraires, il est resté inférieur au grand siècle, et, par les solennels hommages qu'il a rendus à Molière, il a semblé reconnaître que c'était à un autre temps qu'il devait demander sa gloire impérissable.

CH. LOUANDRE.

L'OR DE TIPUANI. [1]

Parmi les points du Nouveau-Monde qui ont trop rarement appelé sur eux l'attention de l'Europe, il faut certainement nommer la Bolivie. Les savantes observations de M. Pentland, le bel ouvrage de M. d'Orbigny, quelques études plus récentes (2) ont donné sur la république du Haut-Pérou des notions également précieuses, mais trop peu répandues encore, les unes au point de vue des sciences naturelles et géographiques, les autres au point de vue politique et moral. Il ne manque à la Bolivie, comme à beaucoup d'autres républiques de l'Amérique du Sud, pour entrer en relations plus suivies avec l'Europe, que des moyens de communication plus faciles avec les deux Océans Atlantique et Pacifique. De ce dernier côté, la gigantesque muraille des Cordillères se dresse devant le voyageur comme un rempart infranchissable. Entre l'Atlantique et la Bolivie, on rencontre des obstacles plus redoutables encore, de vastes solitudes où errent des peuplades guerrières et sauvages, des fleuves immenses dont le parcours effraie l'imagination, et qui ne peuvent être franchis par les indigènes, faute de deux forces indispensables : les bras et l'argent. Privée de port (car on ne peut donner ce nom à la rade peu fréquentée de Cobija), la Bolivie ne demande à l'étranger que le petit nombre d'objets manu-

(1) On sait qu'une commission s'est formée en France, il y a peu d'années, pour encourager l'étude des antiquités américaines. Une expédition a même été destinée à continuer et à compléter les recherches commencées en 1805 dans l'Amérique du Sud, sous les auspices du roi d'Espagne Charles IV. La *Revue des Deux Mondes*, toujours préoccupée de s'assurer de nouvelles sources d'informations sur les deux Amériques, s'est mise en rapport avec la *commission scientifique américaine*, et les renseignemens qu'on nous communique aujourd'hui sur les sables aurifères de la Bolivie ne seront pas sans doute les seuls documens que nous aurons à publier sur les tentatives d'exploration dont cette partie du Nouveau-Monde est en ce moment le théâtre.

(2) Voyez dans la *Revue* du 1er mars 1851 *la Bolivie et le Pérou*, par M. de Lavandais. Voyez aussi l'*Annuaire des Deux Mondes*, p. 998-1011.

facturés dont les habitans ne peuvent se passer. La cherté des transports, la difficulté des arrivages limitent les retours aux seuls produits qui joignent une grande valeur à un petit volume. Les écorces de quinquina, un peu d'étain, de cuivre et des piastres fortes peuvent seuls supporter les frais de route jusqu'à la côte où se fait l'embarquement; mais tous les produits naturels de ce pays essentiellement agricole meurent sur pied, pour peu que l'abondance de la récolte dépasse la consommation bien restreinte des populations qui vivent sur le sol de la république.

Une telle situation paraît devoir se prolonger tant que le mouvement d'expansion de la Bolivie sera exclusivement dirigé vers le Pacifique. Les discordes civiles, les agitations d'une société divisée en deux classes bien distinctes : — les Indiens qui travaillent la terre et fournissent le pain de chaque jour, les blancs descendus des Espagnols qui se partagent tous les emplois, — telles sont les conséquences de cette absence de débouchés, si funeste à l'essor des intérêts matériels, et qui refoule vers la carrière des emplois publics toutes les forces vives du pays. Comment détourner ces forces vers une arène moins étroite? comment les diriger vers des voies plus fécondes? Faut-il attendre qu'une exploration scientifique ait étudié les grands territoires qui séparent la Bolivie de l'Atlantique? Assurément, dès que les immenses et fertiles plaines de la république bolivienne pourront enfin écouler leurs produits vers l'Europe par une voie sûre et facile, dès ce moment la fécondation du sol deviendra le but principal de toutes les ambitions dévoyées qui se disputent aujourd'hui les charges administratives; mais, en attendant l'époque où sera organisée la navigation des grandes artères fluviales de l'Amérique, n'y aurait-il pas d'autres moyens d'attirer la spéculation européenne vers la Bolivie, et de donner, dans cette république même, une salutaire et puissante impulsion aux bras comme aux capitaux inoccupés? Ces moyens existent, et pour les découvrir, la Bolivie n'a qu'à interroger son histoire. C'est dans la production de l'or qu'elle doit trouver cette base qui chez elle a manqué jusqu'à ce jour aux grandes entreprises. Dès le règne des Incas, les ruisseaux aurifères de la Bolivie étaient le théâtre d'une exploitation active et fructueuse qui ne s'est jamais entièrement interrompue, mais dont les procédés de l'industrie moderne pourraient accroître singulièrement l'importance : c'est l'état actuel des lavages aurifères de la Bolivie que nous voudrions essayer de faire connaître, et par les résultats qu'obtiennent aujourd'hui les chercheurs d'or de Bolivie, on pourra juger de ceux qui les attendent dans l'avenir.

C'est sur le Tipuani que la spéculation des laveurs d'or a concentré ses efforts. Cette rivière prend sa source dans la région de la cordillère qui s'étend de l'Illimani à l'Illampu, sur une longueur d'environ quatre-vingts milles, partagée en profondes fissures, toutes arrosées et fertiles, dont plusieurs, connues sous le nom de *yungas*, donnent, avec une merveilleuse abondance, tous les produits des Antilles. Les ravins creusés par les nombreux épanchemens des réservoirs neigeux de cette cordillère forment plus de soixante-sept cours d'eau (1),

(1) Sur ces soixante-sept cours d'eau, vingt-six se jettent dans le Mapiri; le plus grand nombre se réunissent à la rivière de la Paz, qui se joint elle-même au Beni.

dont les bords, tout couverts de bois et propres à la culture, roulent l'or entraîné de la chaîne principale, et pourraient être aussi lucrativement exploités que le Tipuani, le seul auquel la spéculation se soit attachée jusqu'ici. Le Tipuani, qui n'est ni le plus considérable ni le plus fertile de ces cours d'eau, se jette dans le Mapiri, près du village de Guanay, qui donne son nom au fleuve jusqu'à sa jonction avec le Coroïco. C'est alors une masse d'eau imposante qui, sous la dénomination de Caca, roule, pendant quarante-cinq lieues, sur un fond de deux mètres de profondeur et de trois cents de largeur, et qui, après avoir reçu le Beni, dont elle prend le nom, va se réunir au Guaporé et former ainsi le Madeira, ce fleuve immense, qui n'est pourtant qu'une partie de l'Amazone, auquel tant d'espérances sont attachées pour la colonisation de l'intérieur de l'Amérique.

A soixante-huit lieues nord de la Paz et trente-huit de Sorata, sur les bords mêmes du Tipuani, s'élève le petit village de ce nom, bâti à proximité des travaux les plus importans. Peu de compagnies se sont livrées jusqu'à ce jour à la recherche de l'or; les capitaux affluent là où les bras abondent, où l'échange est facile, et surtout où les communications sont rapides. Dans ces pauvres pays favorisés du soleil, mais emprisonnés jusqu'ici et pour ainsi dire soustraits à l'œil de la spéculation, tout manque à la fois, les bras et l'argent. Un effroyable sentier qualifié de chemin met seul l'or de Tipuani en relation avec la Paz, où se fait le trafic. Ces magnifiques routes fluviales tracées par la main de Dieu comme les voies naturelles qui doivent faire pénétrer la civilisation de l'Europe au milieu des richesses de l'Amérique, ne sont jusqu'à ce jour que des horizons inconnus auxquels nul n'a osé confier sa fortune.

La famille Villamil, l'une des plus puissantes et des plus considérées de la Paz, possède quatorze travaux sur la rivière. Trois autres sont exploités par une compagnie de cinq associés, dont l'un est un charpentier anglais, nommé Witley, et deux autres d'une importance inférieure appartiennent à des gens du pays. Les travaux ont, dans leur ensemble, une étendue de quatorze lieues sur les deux rives.

L'or se trouve partout, sur le flanc des montagnes argileuses qui bordent la vallée comme au-dessous du lit de la rivière et dans les terrains d'alluvion, mais avec une plus remarquable abondance dans ces deux dernières dispositions de terrain. On prétend que, dans la chaîne de montagnes où ces cours d'eau prennent leur source, il existe des veines de quartz mêlé d'or; mais jusqu'ici nulle exploration méthodique n'a eu lieu, et le hasard seul a mis à nu les richesses enfouies. Il y a quelques années qu'une certaine quantité d'or fut extraite d'un morceau de rocher détaché de l'Illimani par la foudre. Une compagnie anglaise se présenta pour exploiter ce colosse des Cordillères, munie d'un capital en rapport avec la difficulté de l'entreprise; mais le nombre des ouvriers étrangers nécessaires aux travaux était si considérable, que l'opinion publique s'alarma de cette immigration comme d'une nouvelle conquête, et la concession fut refusée. Cependant quelques veines d'or sont connues : près de Sorata, les Indiens en travaillent une dans la montagne; à douze lieues de là, à Tatacani, on exploitait, il y a trente ans, des veines d'or d'une grande richesse; les galeries se sont éboulées faute de boisage, et les travaux ont été

suspendus. Aujourd'hui, l'exploitation se borne donc à peu près à des lavages qui varient suivant les terrains sur lesquels on opère. On compte trois principales strates aurifères : la première, qui porte le nom de *Venerillo*, se compose d'argile et de sable mélangé de pierres sur une épaisseur de 2 à 7 vares (1 m. 60 c. à 5 m. 60 c.), et contient de l'or fort disséminé; la seconde, nommée *Venero*, est une couche de terre d'une épaisseur de quelques pouces produisant jusqu'à une demi-once d'or sur 125 livres de terre; la troisième est une mince couche de terre qui repose sur ce qu'on appelle le *plan*. On nomme ainsi un puddingstone mélangé d'argile au-dessous duquel on ne pousse jamais les travaux. C'est là que se trouvent la plus grande quantité d'or et les pépites les plus considérables, et qu'on rencontre les *manchas*, qui font la fortune du chercheur d'or. Quand le torrent, pendant la saison des pluies, entraîne le sable mélangé de métal, ce dernier plus pesant s'amoncèle dans les creux formés par les inégalités de la roche sur laquelle roulent les eaux et y reste déposé jusqu'à ce que la pioche vienne le découvrir : ces creux se nomment *manchas*, et il n'est pas rare qu'une moitié ou les deux tiers de ces cavités soient remplis d'or pur.

Les travaux d'exploitation se divisent en trois classes : ceux de *playa* simple, — ceux de *playa de banqueria*, — ceux de *cocheo*. Les premiers s'opèrent au bord de la rivière, sur les terrains d'alluvion, qui souvent sont encore couverts d'eau. On ôte la couche qui recouvre la strate aurifère soit par des travaux manuels, soit en jetant sur ces terrains un fort courant qui entraîne la superficie, et met ainsi à nu la couche exploitable. On retire alors toute la couche aurifère, d'où l'on extrait soigneusement toutes les pierres, et on la dispose en tas. Quand une quantité suffisante est accumulée, on la transporte à un canal creusé à cet effet, et donnant passage à un courant d'eau dont la vitesse est calculée de manière à entraîner la terre et à laisser l'or se déposer. Pour empêcher la déperdition de ce métal, on étend au fond du canal une toile sur laquelle on dispose des pierres, dont la partie aiguë est en l'air : l'or, frappant contre ces obstacles, s'arrête entre les pierres, et, deux ou trois fois par jour, on lève la toile et on retire l'or.

Les travaux de *banqueria* ont lieu tantôt au milieu de la rivière et tantôt sur ses bords. Le terrain exploité présente, immédiatement au-dessous du sable du lit de la rivière, une couche de 6 à 7 mètres, composée d'énormes morceaux de granit. Ces morceaux étant d'une dimension trop considérable pour être extraits comme dans les travaux de *playa* simple, on est forcé, quand la couche de granit est au milieu de la rivière, de détourner les eaux avant de creuser les puits d'exploitation. Si le granit est sur les bords, on y fore des puits de 20 à 30 vares de diamètre (16 à 24 mètres), que l'on conduit jusqu'au *plan*. On ouvre alors des galeries qui remontent la déclivité du rocher, et au moyen desquelles on extrait la couche aurifère.

Le terrain de *banqueria* se décompose en 5 vares (4 mètres) de sable fluvial, — 8 vares (6 mètres 40 cent.) de *bancos* ou pierres de granit, — 1 demi-pied de *venerillo*, — 2 vares (1 mètre 60 cent.) de *tiquita*, pierres anguleuses mêlées d'argile, où on ne trouve pas d'or, — 3 vares (2 mètres 40 cent.) d'argile bleue; — puis enfin se présente le *venero*, qui repose sur le *plan* et dont l'épaisseur est très variable, suivant les accidens du rocher qui lui sert de base.

La couche de *banqueria* extraite est disposée en tas et lavée comme celle de la *playa* simple.

Les travaux de *playa* et de *banqueria* se poursuivent seulement pendant la saison sèche, du mois d'avril au mois de septembre, et, même pendant ce temps, il arrive souvent que les orages viennent les interrompre et remplir les puits. Jadis on n'employait à l'épuisement de ces réservoirs que des seaux de cuir mus par des Indiens. Ce moyen coûteux et imparfait a été remplacé depuis cinq ans par la roue hydraulique dont M. Witley a fait la première application; mais ces machines sont d'une construction imparfaite et ne suffisent ni à préserver les puits d'une infiltration constante, ni à les sécher rapidement lors des pluies d'orage. Avec des machines mieux entendues, on pourrait travailler pendant un bien plus grand espace de temps et avec une économie notable. Du reste, les méthodes d'exploitation usitées en Bolivie ne sont pas nouvelles et ont conservé l'empreinte de l'ignorance des âges primitifs. On a trouvé dans la *banqueria* de San-Juanito les anciens travaux des Indiens, qui, sous le règne des Incas, travaillaient déjà par puits et galeries, comme on le fait encore aujourd'hui.

Le travail de *cocheo* ou *faldeo* est une opération par laquelle on lave les flancs de la montagne. Quand on a reconnu la présence de l'or à la teinte rougeâtre dont il colore le terrain et qu'on a déterminé le point d'où partira le lavage, on creuse un canal dont l'étendue a souvent plusieurs lieues. Toutes les eaux supérieures, souvent même de petites rivières, sont détournées et emprisonnées dans ce canal, qui les conduit à de larges réservoirs. Il faut à partir de là que la pente soit très douce et que les eaux puissent couler lentement, car les plus grandes richesses se trouvent sur les versans mollement arrondis des coteaux, tandis qu'on trouve peu d'or sur les flancs abrupts des montagnes. Le *venero* et le *venerillo* recouvrent les pentes des collines, et augmentent d'épaisseur à mesure qu'ils s'éloignent du lit de la rivière jusqu'à ce qu'ils rencontrent la roche primitive. Souvent, dans les *playas* et le lit de la rivière, ces deux strates ont disparu, emportées par la violence des courans.

Quand une fois les réservoirs sont jugés suffisamment pleins, on lâche les eaux, qui entraînent avec elles tout le terrain supérieur, puis on recueille la couche aurifère, qui subit le même traitement que nous avons vu appliquer aux *playas*. Le procédé que nous venons de décrire est cependant moins productif que les autres, car il est rare qu'on atteigne le plan, et généralement on n'opère que sur les couches moins riches, telles que le *venero* et le *venerillo*. En général, d'ailleurs, les travaux du *cocheo* s'exécutent sans qu'on ait commencé par reconnaître tous les points où l'extraction pourrait être avantageuse, de telle sorte qu'au lieu de disposer un canal pour une suite d'opérations successives, on ne le creuse que pour un seul lavage. Chaque année, des travaux improductifs viennent ainsi grever inutilement le budget de l'entrepreneur. Le *cocheo* ne paraît pas avoir eu pour but principal d'augmenter les bénéfices des extracteurs, mais seulement d'employer sans perte, pendant la saison des pluies, les Indiens dont les bras sont nécessaires pour travailler les *playas* et *banquerias* pendant la saison sèche. La tradition est là, avec ses routines et ses préjugés, que nul ne songe à secouer, et perpétue une exploitation vicieuse dont

les moindres améliorations changeraient le rendement. Que l'on compare les méthodes de lavage que nous venons de décrire avec les méthodes employées dans les centres minéralogiques de l'Allemagne, et l'on verra quelle perte énorme subissent les exploitans du Tipuani, par l'ignorance où ils sont de ce qui se passe ailleurs. Il y aurait pourtant un grand parti à tirer de l'intelligence des Indiens qui travaillent dans ces contrées : merveilleux ingénieurs, sans études, sans instrumens, dans un pays accidenté, où chaque ravin suit un niveau différent, ils tracent des canaux qui ont plusieurs lieues de long, coupent des rochers, changent en canaux le lit des ruisseaux, tournent d'immenses montagnes, et arrivent au point désigné avec une précision vraiment digne de l'admiration des hydrographes.

Quoique moins productifs que les travaux des *playas*, ceux de *cocheo* ne sont pourtant point à dédaigner. Dans un lavage opéré en 1849 par M. Villamil, on a lavé neuf tonneaux (9,000 kilogrammes) de terre extraits du *venero* et du *venerillo*. Le produit a été de 18 onces et 10 drachmes d'or, soit un peu plus de 2 onces par tonneau. Le travail d'extraction et de lavage équivalait à celui d'un homme pendant cent cinquante jours, au prix d'une piastre par jour. Il faut y ajouter les pertes sur les avances faites aux ouvriers, celles sur les outils et autres, évaluées à 50 pour 100, ce qui fait un total dépensé de 225 piastres. La valeur de l'or sur le marché de la Paz étant à cette époque de 17 piastres 4 réaux l'once, on obtenait le résultat suivant :

Frais d'extraction et de lavage.	150 piastres.
Avances et pertes de tout genre, 50 pour 100.. .	75
Total dépensé.. .	225 piastres.
18 onces 10 drachmes d'or à 17 piastres 4 réaux l'once. .	326 piastres.
Bénéfice sur l'opération. .	101 piastres.

C'est-à-dire près de 45 pour 100 du capital employé. Il est vrai de dire que ces profits sont minimes en comparaison de ceux qu'on recueille dans les *playas*, quand la fièvre tierce ne sévit pas trop fort et que les orages ne sont pas fréquens. Dans l'année 1846, qui fut regardée comme bonne sous ce rapport, M. Zavalà, pour une dépense de 37,000 piastres (185,000 fr.), a retiré une valeur de 156,000 piastres (780,000 fr.), soit cinq fois son capital. Qu'on juge par là de ce que pourrait faire la science et l'économie européenne appuyées de capitaux suffisans.

Les Indiens qui travaillent aux lavages sont malheureusement souvent exploités par les entrepreneurs. Un administrateur réside à Sorata et se charge de faire les embauchages d'ouvriers. Ceux-ci gagnent 16 piastres pour vingt jours de travail, après lesquels ils s'en vont à cause des fièvres tierces qui les atteignent souvent. En contractant leur engagement, les Indiens se font donner des avances. Il est rare qu'ils reçoivent ces avances en espèces; on les leur donne en marchandises dans un magasin où un compte leur est ouvert, et où ils puisent suivant leurs besoins. Il en résulte presque toujours qu'au bout de la saison l'Indien est débiteur et forcé de contracter un nouvel engagement pour garantie de sa dette. Néanmoins il arrive fréquemment aussi

qu'il disparaît avec son avance, et c'est ce qui explique les 50 pour 100 ajoutés aux frais véritables, afin de couvrir ces non-valeurs. On calcule qu'un ouvrier doit rendre une livre d'or par saison pour donner le bénéfice ordinaire. Deux mille Indiens sont occupés sur le cours de la rivière, quand tous les travaux sont en exploitation; mais ce n'est qu'une faible portion qui se trouve ainsi attaquée, et, en doublant le nombre d'hommes employés aujourd'hui, on pourrait travailler pendant vingt années sur le Tipuani seul, qui a une longueur exploitable d'environ cent milles. La *playa* San-Carlos, formée par une espèce de cirque de collines, est complétement vierge. Pendant une année de travail à Salomon, on a chargé vingt Indiens d'or, c'est-à-dire que chaque homme portait plus de dix quintaux, et la *playa* est restée vierge en partie, chaque arrobe ou 25 livres de terre donnant 18 livres d'or presque entièrement pur.

Les meilleurs lavages russes donnent un soixante-quatre millième, et les inférieurs un quatre cent millième; à Tipuani, les lavages inférieurs donnent souvent deux millièmes. Et cette rivière, seule exploitée jusqu'à ce jour, n'est pourtant pas l'unique sur laquelle les travaux puissent s'opérer. Le Mapiri, bien plus considérable que le Tipuani, serait bien plus productif : un seul triangle, formé par une sinuosité de la Chalana à Vilaqué, donne une surface de 6,000 vares (4,800 mètres), qu'on peut sécher en coupant un isthme de 80 vares (64 mètres). Tous les affluens qui contribuent à former le Guanay contiennent des richesses analogues, dédaignées ou inconnues jusqu'à ce jour, et baignent des rives propres à toute culture, dont le défrichement assainirait le pays et le délivrerait de ces fièvres qui chassent le travailleur pendant la saison humide. Toutefois il faudrait pour cela que la cordillère ne se dressât pas comme un mur infranchissable, grevant de frais énormes même la production la plus riche, celle de l'or. Pour que les améliorations pussent féconder l'exploitation actuelle et permettre celle des autres rivières, il faudrait qu'une voie nouvelle fût ouverte et rapprochât la Bolivie de l'Europe. C'est ce qui doit immanquablement arriver, grace à l'expédition scientifique qu'on projette en ce moment : des obstacles existent sans doute et sont d'autant plus difficiles à surmonter qu'il s'agit de traverser des pays inconnus, habités presque tous par des peuplades sauvages. Cependant, chaque jour, les habitans font le voyage du grand Para au Guaporé, ou remontent le Madeira et ses chutes pour venir en canot vendre leur sel aux frontières du Brésil et de la Bolivie. Il est donc permis de croire que la science et l'énergie européenne, mues par l'intérêt si puissant qui s'attache à la colonisation de l'intérieur de l'Amérique, sauront vaincre des obstacles qui n'arrêtent pas des nations à demi barbares. La Californie alors sera moins près de l'Europe que les rives du Tipuani, et pendant que l'or de la Bolivie brillera sur nos marchés, le café des *yungas*, qui rivalise avec celui de Moka, le cacao, qui vaut celui de Cuba, iront aussi s'échanger dans nos ports et donner la preuve de ce que la civilisation pourrait faire de ce pays.

LÉON FAVRE,
Consul-général de France en Bolivie.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

MIRABEAU ET LA COUR DE LOUIS XVI, par M. SAINT-MARC GIRARDIN. 5

LA HOLLANDE DEPUIS 1815. — I. — SES CRISES POLITIQUES ET FINANCIÈRES JUSQU'EN 1848, par M. J. BERGSON. 39

LA LITTÉRATURE EN RUSSIE. — LE COMTE W. SOLOHOUPE ET LE ROMAN DE MOEURS RUSSE, par M. CHARLES DE SAINT-JULIEN. 67

LE VOMERO, SCÈNES DE LA VIE NAPOLITAINE, par M. P. DE MUSSET. . . 101

LA CONVENTION (*Histoire de la Convention*, de M. de Barante), par M. L. VITET. 145

LES ÉTUDES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES EN PROVINCE DEPUIS 1848. — Les Provinces du centre et du midi, dernière partie, par M. CH. LOUANDRE. 162

HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 187

ÉTUDES MORALES SUR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE. — La vraie Cause de la Crise actuelle, par M. ÉMILE MONTÉGUT. 201

LES MOLUQUES SOUS LA DOMINATION HOLLANDAISE, souvenirs d'une station dans les mers de l'Indo-Chine, par M. le capitaine de vaisseau E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 223

PHILOSOPHES ET PUBLICISTES CONTEMPORAINS. — M. Royer-Collard, par M. ADOLPHE GARNIER. 250

L'ILE DE WIGHT. — Les Régates de Cowes, par M. le colonel DE LA MOSKOWA. 291

LE LIBRE ÉCHANGE DANS LES LOIS DE NAVIGATION, par M. C. LAVOLLÉE. 308

ROMANCERO, POÉSIES INÉDITES, par M. HENRI HEINE. 337

LES ARTS EN BELGIQUE ET L'EXPOSITION DE BRUXELLES, par M. E. LANDOY. 356

HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 378

LES DUCS ET LA COUR D'URBIN, par M. HENRI DELABORDE. 393

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE EN AFRIQUE. — Le Khamis des Beni-Ouragh, par M. P. DE CASTELLANE. 441

LE PROCÈS DE MARIE STUART (*Histoire de Marie Stuart*, de M. Mignet), par M. NISARD. 466

PEINTRES ET SCULPTEURS MODERNES DE LA FRANCE. — M. Charles Gleyre, par M. GUSTAVE PLANCHE. 489

L'ELDORADO, VOYAGE AUX MINES D'OR D'UPATA EN 1851, par M. ALPHONSE RIDE. 506
BETTINE, comédie, par M. ALFRED DE MUSSET. 528
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 568

SOUVENIRS DE VOYAGE EN PERSE ET EN ARMÉNIE. — Chiraz et le Golfe Persique, l'Armée Persane, par M. EUGÈNE FLANDIN. 585
LA LITTÉRATURE EN RUSSIE. — Nicolas Gogol, par M. PROSPER MÉRIMÉE. 627
LES COTES DE BRETAGNE. — Saint-Malo et les Malouins, par M. J.-J. BAUDE. 651
L'ILE DE WIGHT. — Les Châteaux, les Cottages et la Saison des Bains, par M. le colonel DE LA MOSKOWA. 691
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES. — Les Ouvriers normands, par M. A. AUDIGANNE. 716
BEAUX-ARTS. — Le Plafond de M. E. Delacroix, par M. GUSTAVE PLANCHE. . 742
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 750
REVUE MUSICALE, par M. P. SCUDO. 767
REVUE DRAMATIQUE, par M. GUSTAVE PLANCHE. 775

LA COLONIE EUROPÉENNE EN CHINE. — Macao, Canton, Hong-kong. — Souvenirs d'une station dans les mers de l'Indo-Chine, par M. le capitaine de vaisseau E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 785
UN PUBLICISTE SOUS LA RÉVOLUTION (*Mémoires de Mallet Dupan*), par M. É. MONTÉGUT. 831
JUNIUS, première partie, par M. CHARLES DE RÉMUSAT. 863
SCÈNES ET MOEURS DES RIVES ET DES COTES. — I. — Le Traîneur de Grèves, par M. É. SOUVESTRE. 903
LES CAVALIERS ET LES CHEVAUX DU SAHARA, scènes de la vie du désert, par M. le général DAUMAS. 944
HISTOIRE POLITIQUE. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 968

JUNIUS, dernière partie, par M. CHARLES DE RÉMUSAT. 985
LA SOCIÉTÉ ET LA LITTÉRATURE A CUBA, par M. CHARLES DE MAZADE. . 1017
LE DAHOMEY ET LE ROI GUEZO, par M. PAUL MERRUAU. 1036
MAHOMET ET LES ORIGINES DE L'ISLAMISME, par M. E. RENAN. 1063
LE ROMAN DÉMOCRATIQUE EN ANGLETERRE. — *The Worker and the Dreamer, a Story of the Present Time*, by R.-H. Horne. — *John Drayton, a Story of early Life and Developement of a Liverpool engineer*, par M. ÉMILE MONTÉGUT. 1102
LES OEUVRES DE M. INGRES, par M. GUSTAVE PLANCHE. 1119
POÉSIES, par M. CHARLES REYNAUD. 1136
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — THÉATRES ET LITTÉRATURE. 1141
L'OR DE TIPUANI, par M. LÉON FAVRE. 1152

FIN DE LA TABLE.